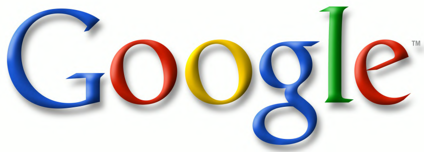
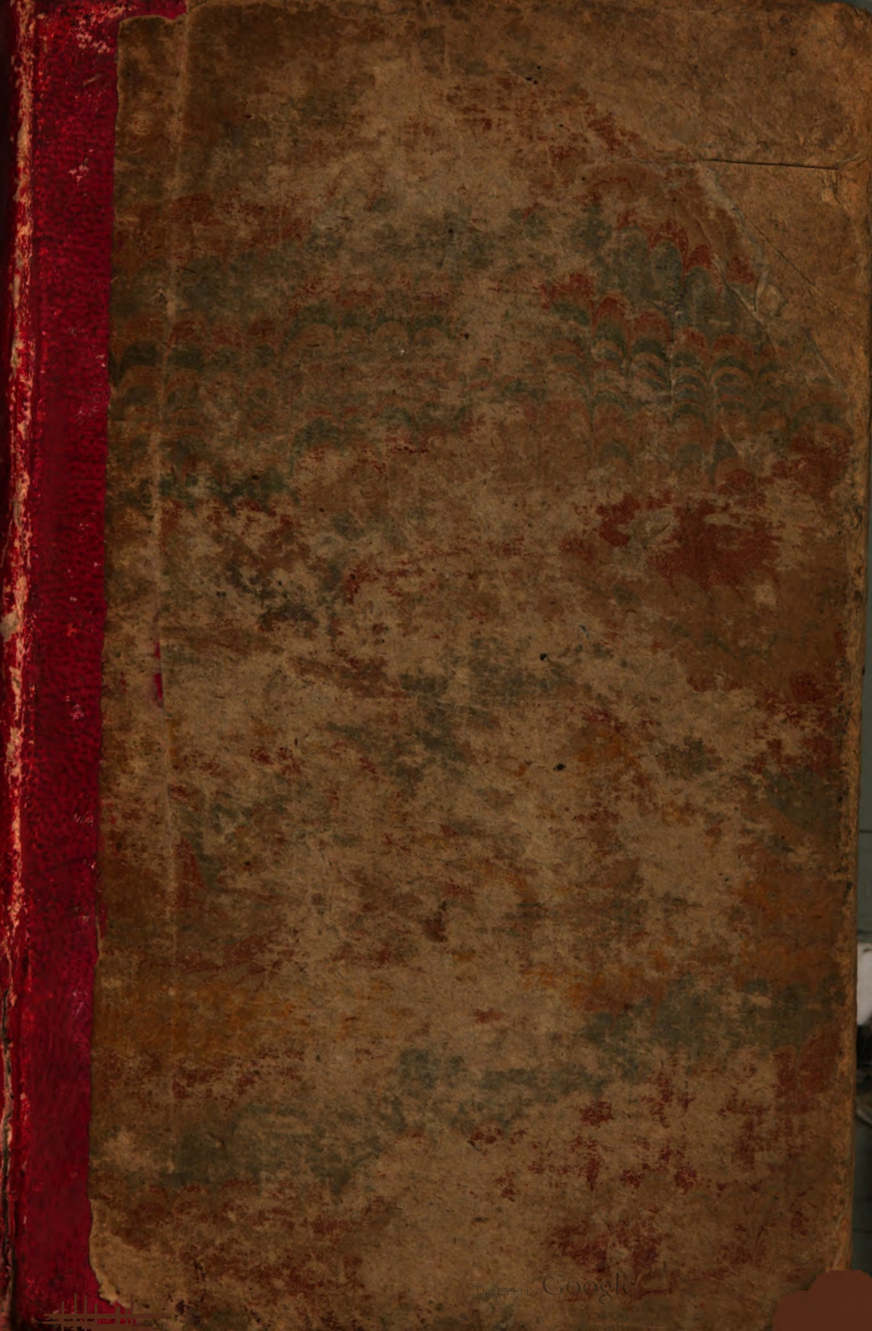


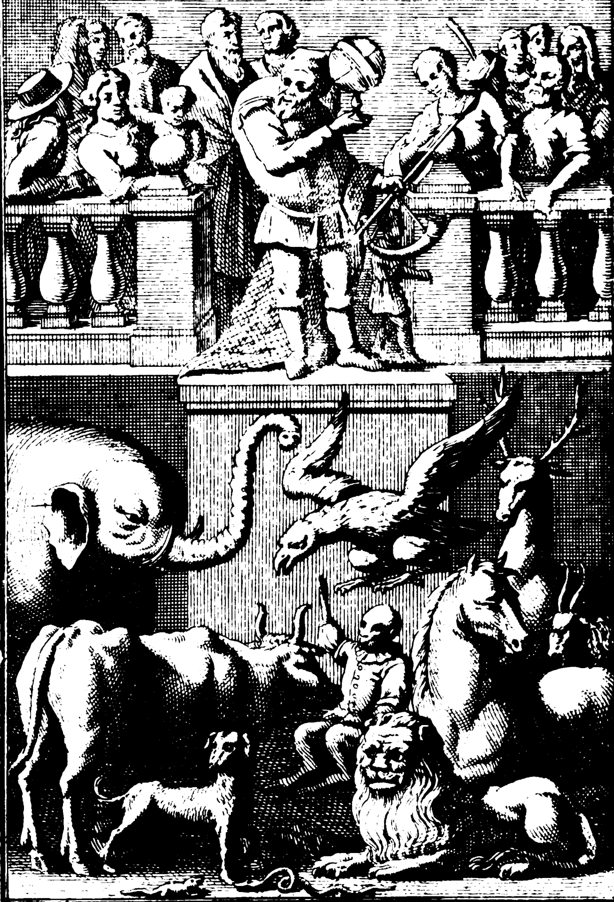

Google





L H DORRENBOOM

E. J. Anspach


LES FABLES D'ESOPE.

LES FABLES
D'ESOPE
PHRYGIEN,
AVEC CELLES
DE PHILELPHE.

TRADUCTION NOUVELLE

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Fables diverses de Gabrias, d'Aviénus, & les Contes d'Esope.

Par Mr. DE BELLEGARDE.

TOME PREMIER.



A UTRECHT,
Chez JAQUES DE POOLSUM, Libraire, M. DCC XXXIV.


KONINKLIJKE
BIBLIOTHEEK



PREFACE.

Ce seroit se donner une peine inutile que de vouloir faire l'éloge des Fables d'Esope, toutes les Nations les ont reçuës avec empressement. Les Peuples les plus barbares, comme les plus polis, les ont admirées, & en ont connu l'utilité. La fortune d'Esope ne répondoit pas à son mérite. Le malheur de sa naissance le fit Esclave, mais la grandeur de son courage, & l'élévation de son génie lui aidérent à supporter patiemment cette disgrace. Pour se consoler dans les ennuis de son esclavage, il se mit à composer les Fables dont on donne au Public une nouvelle traduction, augmentée de plusieurs réflexions morales, historiques & politiques, accommodées au goût & à l'esprit de la Fable, & tirées du fonds même du sujet. Les Historiens de la Vie d'Esope ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. La plus commune opinion est, qu'il naquit dan la grande Phrygie; d'aûtres disent, qu'il étoit Thracien, les autres Samien. Il vivoit du temps

de Crésus, Roi de Lydie, plus ce cinq cens cinquante ans avant la naissance de J. Christ. Esope fut Esclave d'un Philosophe, qui aprés avoir long-temps exercé sa patience & sa vertu, fut enfin forcé de lui donner la liberté par les priéres des Samiens, qui lui firent de grandes instances pour l'y résoudre. Outre l'incommodité de l'esclavage, Esope avoit le malheur d'être né difforme, & contrefait, avec un teint noir & brûlé. C'est peut-être de là qu'on lui donna le nom d'Esope, qui signifie à peu prés la même chose qu'Ethiopien, pour marquer la couleur de son visage. Il avoit le cou gros & court, & la tête de figure pyramidale, les lévres grosses & pendantes. Enfin il ressembloit moins à un homme qu'à un Monstre; mais avec un corps si mal fait, il avoit l'ame parfaitement belle; de sorte que la beauté de son génie, & ses rares talens le firent aimer & rechercher des plus grands Princes, & des plus habiles Philosophes de son siécle, qui fut fécond en grands personnages; puisque c'est à peu prés en ce temps-là que vêcurent ces grands Hommes, que la Gréce a honorez du nom de Sages. La réputation qu'Esope avoit acquise par son esprit & par les réponses qu'il faisoit sur le champ

champ à toutes les Questions qu'on lui proposoit, engagea les Samiens à le choisir malgré la difformité de son corps, & la laideur de son visage, pour l'envoyer vers Crésus Roi de Lydie, qui vouloit obliger les Samiens à reconnoitre sa puissance, & à lui payer tribut, les menaçant, s'ils y manquoient, de porter la guerre dans leur Païs. Crésus, la premiére fois qu'il vit Esope, se sentit pénétré de colére, & d'indignation, qu'un homme que la nature avoit si étrangement défiguré renversât tous ses desseins par sa prudence, & pas ses sages conseils, & qu'il l'eût empêché jusqu'alors de s'emparer de l'Isle des Samiens. La premiére pensée qui se présenta à Crésus, fut de faire mourir Esope; mais il changea incontinent de résolution aprés l'avoir entendu parler avec tant de sagesse, & tant de bon sens sur toutes les Questions qu'il lui proposa. Ce Prince fit plus; car il se réconcilia de bonne foi avec les Samiens à la priére d'Esope. Ce fut à la Cour de Crésus qu'il composa les Fables qui se sont conservées jusqu'à nous. Il en fit présent au Roi, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance & d'admiration. Il le combla d'honneurs & de présens, & le renvoya

vers les Samiens, parmi lesquels il ne fit pas un long séjour. Depuis ce temps-là, il se mit à voyager, pour aller conférer avec les Philosophes qui avoient alors le plus de réputation.

Pour tirer tout le fruit qu'il est possible des Fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre; il faut pénétrer dans l'esprit de la Fable, où l'on peut puiser de belles instructions sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette vuë que l'on a ajoûté à chaque Fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence, & pour aider le peu de pénétration de certaines gens, ou plutôt leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les réflexions qu'ils pourroient faire, sur une matiére si riche & si féconde. On a étendu fort au long ces moralitez, on les a variées & diversifiées en cent maniéres différentes, afin que chacun en pût trouver quelqu'une qui lui convînt selon son état & la portée de son génie. Les Discours Moraux, qui contiennent l'explication des Fables, tant d'Esope que de Philelphe, sont suivis chacun de quatre Vers, où est renfermé le sens principal qu'on leur peut donner. Ces quatrains, fort aisez à retenir, peuvent faire une impression utile dans l'es-

prit

prit des jeunes personnes qui les voudront apprendre par cœur. Cette maniére d'instruire étoit fort au goût des Anciens. En effet elle est aisée. La vérité la fait sentir, sans employer de grands raisonnemens, ou sans qu'il soit besoin de faire de longues réflexions. Quoique les Fables d'Esope ayent été déja traduites plusieurs fois; cependant on a souhaité d'en avoir une nouvelle traduction plus exacte, & plus correcte, & afin que l'on comprît plus aisément le sujet de la Fable. On en a fait graver la figure, pour rendre la chose plus sensible. On a ajoûté aux Fables d'Esope quelques Fables de Gabrias. C'étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en Vers les Fables d'Esope. Aviénus, Poëte Latin, a mis aussi quelques Fables en Vers. Il en a fait de différentes espéces; car il y en a dont les sujets sont fondez sur les corps célestes. Il y en a d'autres plus héroïques pour porter les grands Hommes à la vertu. Enfin il y en a d'autres, où il fait parler les Bêtes, à l'imitation d'Esope. Cette espéce de Fables paroît la plus naturelle, & la plus propre pour insinuer la vérité; quoiqu'il semble assez étrange d'avoir recours aux Bêtes pour instruire les hommes & pour

les faire mieux appercevoir de leurs défauts, & de leurs foiblesses. On trouvera moins de moralitez dans le Combat des Rats & des Grenouilles, dont on a joint la traduction à celle d'Esope. Ce Combat est un jeu d'esprit de l'invention d'Homére. Ce grand homme qui sait si bien dénoüer les Combats des Héros, ne fait pas paroître moins d'esprit en faisant combattre les Rats contre les Grenouilles. La maniére ingénieuse dont il décrit leurs armes, l'ordre de la bataille & des attaques, est capable de réjouir le Lecteur le plus sombre, & le plus austére. Hérodote nous apprend qu'Homére composa ce Poëme pour servir à l'instruction des Enfans de Chio, qui querelloient ensemble, & qui ne pouvoient s'accorder. Uu Auteur moderne, dont on ignore le nom, a composé, à l'imitation d'Homére, le Combat des Rats & des Chats, & il en a fait une espéce de Comédie, en Vers Iambes. Comme cette Piéce est à peu prés du goût de celle d'Homére, on a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché d'en voir une traduction en nôtre Langue, Enfin, pour rendre cet Ouvrage plus complet, on y a joint la traduction de quelques Fables Poëtiques & Egyptiennes, qui sont un peu différentes de celles d'Esope;
car

car elles renferment des ſecrets de la Nature, de la Religion, & de la Morale, ſous des paroles ambigues, & ſous des exemples tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable. Cette eſpéce de Philoſophie étoit en vogue parmi les Egyptiens, qui avoient un goût merveilleux pour les Hiéroglyphes & pour les Enigmes. Les Grecs l'imitérent des Egyptiens, mais ils ne la portérent pas au même point de perfection. Les Fables Teutoniques qui ont régné aſſez long-temps, & qui ſont maintenant tombées dans le décri & dans l'oubli, étoient auſſi une imitation groſſiére & informe des Fables Egyptiennes. Elles ne renfermoient que des choſes monſtrueuſes & étonnantes, pour inſpirer aux Enfans & au Peuple la crainte, la joye, l'eſpérance, & toutes les autres paſſions. Elles contenoient auſſi pluſieurs points de la Religion, mal expliquez & mal développez, & qui ont dégénéré en ſuite en des ſuperſtitions étranges. Les Fables Poëtiques renferment auſſi des faits extraordinaires, & des Hiſtoires ſinguliéres, qui ſurprennent par leur nouveauté & par les circonſtances dont elles ſont revêtues. Le ſens en eſt quelquefois clair & plauſible; quelquefois obſcur, & difficile à pénétrer. Les Philoſo-

losophes parmi les Grecs, se servoient souvent de ces Fables, dans les instructions qu'ils donnoient à leurs Disciples. Ils introduisoient à tous propos dans leurs Leçons les Hippocentaures, les Chiméres, les Gorgones, le Cheval Pégase, & tout son attirail. Socrate dans le Phédre de Platon, se moque de cette méthode, & avec raison. Ce grand Homme croyoit qu'un Philosophe devoit s'appliquer uniquement à la Morale, & à la connoissance de soi même.



LA



LA VIE D'ESOPE,

Ecrite en Grec par Planudes, surnommé Le Grand.

CHAPITRE PREMIER.

Du Païs & de la condition d'Esope.

PLUSIEURS grands hommes se sont appliquez à examiner la nature des choses humaines, & les causes des révolutions, pour en instruire la postérité. Il semble, quand on considére la sagesse & le bon sens qui brillent dans les Ouvrages d'Esope, qu'il ait été divinement inspiré, pour donner aux hommes tant de préceptes de Morale, si beaux & si utiles, & qui

ſurpaſſent infiniment tous ceux que les plus grands Philoſophes avoient donnez juſqu'alors. Ils ne s'eſt point tourmenté à chercher des définitions exactes, à faire de longs raiſonnemens, à citer de grands exemples tirez de l'Hiſtoire, pour perſuader les hommes, & pour les engager à aimer la vertu, & à fuïr le vice. Il ne s'eſt ſervi pour les inſtruire, que du ſecours des Fables, & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiſeaux & les autres Animaux dépourvus de raiſon, & guidez par le ſeul inſtinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de raiſon, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choſes honnêtes qu'Eſope feint avoir été pratiquées par des Renards, & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands périls par leur induſtrie & par leur adreſſe, & qui ſavoient ſe procurer de grands avantages ſelon les occaſions. Eſope qui ſe forma pendant ſa vie, l'idée d'une République toute Philoſophe, & qui fut lui-même plus Philoſophe par ſes actions que par ſes paroles, fut de condition ſervile, & naquit à Amorion, ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit *la Grande*. Voilà pourquoi je me perſuade que Platon a dit auſſi

élé-

élégamment que véritablement, dans le Dialogue intitulé, *Gorgias*, que la Nature, & la Loi sont souvent bien contraires l'une à l'autre; car la Nature avoit donné à Esope un esprit libre, mais la Loi des hommes réduisit son corps à la servitude. Cependant elle ne put altérer la liberté de son ame, en l'obligeant de voyager, & de se transporter en plusieurs lieux différens. La multitude des affaires ne le fit jamais sortir de son assiette ordinaire.

CHAPITRE II.

Quelle étoit la figure d'Esope, & la vivacité de son esprit

NON seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux, & le plus difforme de tous les hommes de son siécle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les lévres grosses, le teint noir & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homére a fait une peinture si ridicule. Le plus grand

de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée, & que l'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts ayent contribué à la servitude d'Esope; car c'eût été une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid, & si difforme, il eût pu se garentir de l'esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son extérieur, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût l'esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates, & les plus embrouillées.

CHAPITRE III.

L'innocence d'Esope injustement attaquée, se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les figues

Le Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait, & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun employ domestique, l'envoya aux champs pour labourer la terre; il s'appliqua à son travail avec beaucoup de zele & de courage. Son Maître vint à sa maison de campagne voir ses Ouvriers & les ouvrages qu'on y faisoit. Un Jardinier

nier lui fit un présent de figues tres-belles & bien conditionnées. Il les reçut agréablement, & les donna à garder à l'un de ses domestiques nommé Agathope, pour les lui servir quand il seroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Esope fut obligé de rentrer dans la maison pour quelque affaire domestique. Agathope se servit de cette occasion, & s'addressant à l'un de ses camarades. Mangeons ces figues, lui dit-il; & si nôtre Maître les redemande, nous accuserons de concert Esope, & nous dirons que c'est lui qui les a mangées, aprés être entré furtivement dans la maison. Outre cela, nous inventerons plusieurs mensonges pour rendre la chose plus vrai-semblable, & pour le mettre hors d'état de pouvoir se justifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accusation si bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de mensonge, n'ayant aucune preuve contre nous? Aprés avoir raisonné de la sorte, ils se mirent à exécuter leur complot, & disoient avec de grands éclats de rire, à chaque figue qu'ils mangeoient, malheur à toi, misérable Esope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les figues; mais ayant appris qu'Esope les avoit mangées, il en-

tra en grande colére, & commanda sur le champ de le faire venir. Si-tôt qu'il l'eut apperçu, malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'office, & de manger des figues que l'on m'avoit destinées? Esope entendoit & comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faisoit; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer l'empêchoit d'y répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, & se voyant menacé d'une grêle de coups, il se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la cuisine, & il en apporta de l'eau tiéde qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître sans s'y tromper, ceux qui avoient mangé les figues. Le Maître d'Esope admirant la vivacité & la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiéde en sa présence. Ils y consentirent; mais au lieu de se fourrer les doigts dans le gosier pour se provoquer à vomir; ils se contentoient de les tourner autour des machoires. A

pei-

peine eurent-ils achevé de boire cette eau que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit; ils la rejettérent avec les figues. Leur crime, & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mît nuds, pour les fouetter. Ils connurent alors par leur propre expérience, la vérité de cette maxime, que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soi le mal qu'il veut faire aux autres.

CHAPITRE IV.

Par quelle avanture la liberté de la parole fut rendue à Esope.

Le lendemain, son Maître étant retourné à la Ville, Esope s'occupoit à fouïr la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de Diane, ou d'autres personnes, s'égarérent par hazard, & rencontrérent Esope. Ils le priérent au nom de Jupiter hospitalier, de leur montrer le chemin qui conduisoit à la Ville. Il les fit d'abord asseoir à l'ombre d'un arbre, & leur servit un repas frugal; après cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon che-

min. Ces Voyageurs charmez de l'honnêteté d'Esope, pleins d'affection & de reconnoissance, levérent les mains au Ciel, priant avec beaucoup de zéle, pour leur bienfaicteur. Esope retourné au logis, fatigué de chaud, & du travail, s'endormit. Il s'imagina en dormant, voir la Fortune auprés de lui, qui lui déloit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables. Ah! que j'ai fait un sommeil agreable! dit-il, en se réveillant, & que je viens d'avoir un heureux songe! Voila que je parle avec une facilité merveilleuse, & que je nomme sans peine par leur nom toutes choses, *un Bœuf*, *un Ane*, *un Rateau*. Par les Dieux immortels, je ne sai qui m'a procuré un si grand bien. C'est sans doute la recompense du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes; ainsi quand on rend un bon office, on ne doit en espérer que du bien. Esope plein de joye, pour l'heureuse avanture qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

CHA-

CHAPITRE V.

Esope est vendu en qualité d'Esclave.

Zénas étoit l'Intendant de la maison de campagne, où travailloit Esope. Etant allé voir si les travailleurs s'aquitoient fidélement des ouvrages qu'on leur avoit ordonnez il en apperçut un qui s'aquitoit négligemment de sa tâche. Il se mit à le battre rudement, quoique sa faute fût légére. Esope touché d'un si mauvais traitement, Pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort? Tu accables de coups chaque jour, sans sujet, tous les domestiques de la maison; asseurément j'en avertirai le Maître. Zénas ayant entendu Esope parler de la sorte, fût étrangement supris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement, & raisonnant en lui-même, il disoit, mes affaires iront trés-mal, si le Maître est informé de ma conduite; il faut que je prévienne Esope, & que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le Maître de mes déportemens; ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Aprés avoir raisonné de la sorte, il reprit le chemin de la ville, pour aller trou-

trouver ſon Maître ; il l'aborda & le ſalua plein de trouble. D'où vient cette inquiétude qui paroit ſur vôtre viſage, lui demanda le Maître ? Il eſt arrivé à vôtre maiſon de campagne, lui repliqua Zénas, une choſe étonnante. Eh quoy, interrompit le Maître ? Quelque arbre a-t'il produit des fruits hors de ſaiſon ? Ou quelque cavale a-t'elle fait quelque monſtre ? Ce n'eſt point cela, repartit Zénas ; mais c'eſt qu'Eſope qui avoit toûjours été muet, parle maintenant avec une extréme facilité. Regardez-vous cet évenement, lui repliqua le Maître, comme quelque choſe de monſtrueux ? Sans doute, repondit Zénas ; je paſſe ſous ſilence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites ; mais il a vomi contre vous, & contre les Dieux des blaſphêmes atroces. Ce récit mit le Maître d'Eſope dans une colére étrange. Il dit à Zénas, je vous abandonne ce malheureux, faites lui tous les traitemens que vous voudrez. Donnez-le, vendez-le, faites en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire, je le livre à vôtre diſcrétion. Zénas ſe voyant le Maître abſolu d'Eſope, lui fit ſavoir, que ſa liberté dépendoit entiérement de lui. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, lui dit Eſo-

Esope, & dispósez de ma personne à vôtre choix. Sur ces entrefaires, un Marchand vint par hazard dans le village où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adressa à Zénas, & lui demanda, s'il n'avoit point quelque bête à vendre? Non, lui répondit Zénas; mais j'ai un Esclave, qui n'est pas loin d'ici, & que vous pouvez acheter. Zénas fit appeller Esope à la priére du Marchand, qui se mit à rire après avoir considéré sa figure. Où avez-vous pris, dit il à Zénas, ce monstre qui ressemble à un pot? Est-ce un homme, ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux? Après avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre, arrêtez-un moment, lui dit-il. Mais le Marchand lui repliqua d'un ton aigre, & se tournant vers lui, éloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moi, lui repartit Esope, pour quel sujet vous êtes venu dans ce village? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, & aussi inutile que vous l'étes. Achetez-moi, lui repliqua

pliqua Eſope, ſi vous m'en croyez; vous ne ſerez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands ſervices que vous ne penſez. Quel ſecours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puiſque vous étes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde. N'avez-vous pas dans vôtre maiſon, lui repartit Eſope, des enfans brouillons, incommodes, & qui crient ſans ceſſe? Prenez-moi pour leur ſervir de Maître; ils auront peur de moi, comme d'un homme maſqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui ſe tournant vers Zénas, combien voulez-vous, lui demanda-t'il, me vendre ce malheureux? Trois oboles, lui répondit Zénas. Le Marchand les lui donna, & dit, je n'ai rien dépenſé, ni rien acheté. Ils ſe mirent tous deux en chemin; & quand ils furent arrivez à la maiſon du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, ſe mirent à crier, auſſi-tôt qu'ils eurent apperçu Eſope. Vous voyez déja, dit-il à ſon Maître, l'effet de ma promeſſe. Le Marchand ſe mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos compagnons. Ceux-ci regardant Eſope avec étonnement, ſe diſoient les uns aux autres, en vérité c'eſt un grand malheur

heur pour nôtre Maître d'avoir acheté un homme si laid, & si difforme. Apparemment il ne l'a pris que pour servir de mauvais augure dans sa maison.

CHAPITRE VI.

L'adresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit.

Peu de jours après, le Maître étant de retour dans sa maison, ordonna à ses Valets de faire des ballots, & de se tenir prêts le lendemain, pour son voyage d'Asie. Ils disposérent donc toutes choses, selon l'ordre du Maître, & partagérent entre eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu propre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment, qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit, qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte, tandis qu'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Après qu'il eut regardé de

de tous côtez, & assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs, des paniers; il demanda qu'on lui mit sur le dos une corbeille pleine de pain, que deux Valets devoient porter. Ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce misérable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus légére charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajoûtérent, qu'il étoit juste de le contenter; & ils lui mirent sur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, & le secouoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout étonné, & remarquant avec quelle ardeur il travailloit: En vérité, dit-il, je suis déja récompensé de ce qu'il m'a couté; car il porte lui seul la charge d'un Cheval. Quand ils furent arrivez à l'Hôtellerie où ils devoient dîner, Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les Valets, de sorte qu'après le repas sa Corbeille demeura à demi vuide. Ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le soupé des Va-

Valets. Le lendemain la corbeille d'Esope fut entiérement vuidée; il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vitesse & devança de si loin tous ses Compagnons, qu'ils ne savoient qu'en dire; ils doutoient si celui qu'ils voyoient devant eux, étoit Esope, ou quelque autre. Mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme si laid & si difforme, qui s'étoit moqué d'eux; & qui avoit montré sa souplesse, en se chargeant du pain, bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps sur le dos. Mais ses Compagnons étant chargez de balots, & de différentes marchandises ne pouvoient pas espérer de se voir soulagez de la sorte durant le voyage; parce que ces marchandises ne se consumoient pas comme les provisions de bouche.

CHAPITRE VII.

Esope est vendu une seconde fois.

Le Marchand étant arrivé à Ephése; vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente. Il ne lui en demeura que trois; un Grammairien, un Musicien, & Esope. L'un des amis du Mar-

Marchand lui conseilla de faire voile vèrs Samos, dans l'espérance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lorsqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien, & le Musicien, & les exposa au Marché pour les vendre. Mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convînt, parce qu'il avoit le corps tout contrefait; il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équiqage, disoient tout épouvantez, que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres? Quoiqu'Esope se vît exposé aux railleries, & aux insultes de tous les Passans; cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus, qui faisoit en ce temps-là séjour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu d'eux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, d'avoir placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage, par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus près demanda au Musicien d'où il étoit. De Cap-

padoce,

padoce, répondit-il. Que savez-vous faire, lui repartit Xantus? Toutes choses, dit le Musicien. Cette réponse, fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus, qui l'accompagnoient, ayant vu rire Esope, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque monstre. Sans doute, disoit l'un, c'est un hargneux qui montre les dents. Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est-il mis à rire de la sorte? Il ne rit pas, disoit un troisiéme, il se ride, & se renfroigne. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire; de sorte que l'un des Disciples de Xantus, s'approchant d'Esope, lui demanda pourquoi il avoit ri de la sorte? Brebis de mer, lui repliqua Esope; retire toi d'ici. Cette réponse couurit de honte le Disciple, qui se retira brusquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Musicien. A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix excessif, se tourna vers l'autre Esclave, & lui demanda de quel païs il étoit? Je suis Lydien, répondit-il. Que savez-vous faire, poursuivit Xantus? Toutes choses, repartit l'Esclave. Esope se mit à rire en l'entendant. L'un des Disciples du Philosophe, ne sachant pourquoi Esope rioit des deux Esclaves, voulut lui en demander le sujet;

mais il en fut empêché par l'un de ses compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé Bouc marin. Xantus s'adressant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien. De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ses Disciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces Esclaves? Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré; mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun Esclave. Si cela est, lui repartit l'un de ses Disciplos, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois; il vous rendra autant de service que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit couter. Il ne seroit pas raisonnable, repliqua Xantus, que vous payassiez le prix de l'Esclave, & que j'eusse à moi la marchandise. Mais ma femme aime trop la propreté, & la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid, & si mal propre. Ce n'est pas là une raison, lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Esclave; car il y a une maxime qui dit, qu'il ne faut point obéir à sa femme ni avoir pour elle de si grands ménagemens. Avant que de l'acheter,

ter, repliqua le Philoſophe, voyons s'il ſait quelque choſe, de peur de perdre nôtre argent. Alors s'approchant d'Eſope, réjoüiſſez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Eſope, étois-je triſte? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus. Je vous le rens, répondit Eſope. Xantus & ſes Diſciples parurent tout étonnez de ces réponſes ſi promptes, & ſi vives. Il lui demanda de quel Païs il étoit. Je ſuis noir, lui dit Eſope, ce n'eſt pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je ſouhaite d'apprendre le nom de vôtre patrie, & le lieu d'où vous êtes ſorti. Du ventre de ma mére, lui repartit Eſope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus, je vous demande en quel lieu vous êtes né. Ma mére ne m'a point informé, dit Eſope, ſi je ſuis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que ſavez-vous faire, lui demanda le Philoſophe? Rien du tout, repartit Eſope. Que voulez-vous dire, pourſuivit Xantus? Ceux-ci, repliqua Eſope, on dit qu'ils ſavoient tout, & ils ne m'ont rien laiſſé à faire. Les Diſciples du Philoſophe étoient fort émerveillez de ces réponſes. En verité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'eſprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit. Il n'y a

personne qui puisse se vanter de tout savoir. Voilà pourquoi il rioit, & se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achette, lui demanda Xantus? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force, ou par contrainte; cette affaire dépend entiérement de vôtre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez vôtre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les Disciples se disoient les uns aux autres; par les Dieux immortels, il pousse nôtre Maître à bout. Si je vous achette, dit Xantus, vous tâcherez peut-être, de vous dérober par la fuite? Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend, repliqua-t'il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela; comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t'il, qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au Marchand, combien voulez-vous me vendre cet Esclave, lui demanda-t'il? Vous êtes venu ici, repliqua le Marchand, pour mé-

méprifer ma marchandife, vous négligez des Efclaves beaux & bien faits, & vous choififfez celui qui eft fi laid, & fi difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci fur le tout. Non, repliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir foixante oboles, dit le Marchand. Les Difciples de Xantus comptérent fur le champ cette fomme; & l'Efclave lui fut livré. Les Partifans qui fe trouvérent là s'informoient exactement du nom du Vendeur, & de l'Acheteur; mais la honte les empêchoit de fe déclarer, à caufe du vil prix, & du peu de cas qu'ils faifoient de la Marchandife. Efope fe tenant au milieu, c'eft moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu, voici celui qui m'a acheté; c'eft celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre; il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partifans fe mirent à rire; ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allérent.

CHAPITRE VIII.

Xantus retourne à fon logis, & donne Efope à fa femme.

Efope fe mit à la fuite de Xantus, qui s'en retournoit dans fa maifon. La cha-

leur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçu, prit le bas de sa robe par derriére, & la tirant à lui; Revendez moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuïrai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus? Parce qu'il m'est impossible, repartit Esope, de servir un Maître qui fait ce que vous faites. Car si vous, qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature; & si vous pissez en marchant; que faudra-t'il que je fasse, quand vous me donnerez quelque commission, ou que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne suis qu'un simple Esclave? Si la nature exige de moi de pareilles choses en chemin faisant, je serai contraint de voler pour y satisfaire. Est-ce là ce qui vous allarme, lui demanda Xantus? Je pisse en marchant, pour éviter trois maux, continua-t'il. Quels maux, demanda Esope? C'est, répondit Xantus, que le soleil me brûleroit la tête; que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaise odeur de l'urine, m'offenseroit l'odorat. Alors, lui dit Esope, vous m'avez persuadé. Quand ils furent arrivez au logis, Xantus ordonna à Esope de

de demeurer auprés de la porte, parce qu'il savoit que sa femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit été choquée, si on lui eût présenté un homme aussi laid, & aussi dégoûtant qu'Esope, sans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelques plaisanteries. Il entra donc dans la maison, & l'ayant abordée, Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos servantes me rendent; car j'ai acheté un Esclave pour moi, d'une beauté si accomplie, que vous n'avez jamais vu d'homme mieux fait, & plus agréable, il s'est arrêté à l'entrée de la maison. Les servantes crurent que leur Maître parloit sérieusement, elles disputoient déja entre elles avec beaucoup de chaleur, à qui auroit Esope pour époux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maison le nouvel Esclave. L'une des servantes doubla le pas, croyant par cette promptitude avoir la préférence d'Esope pour son mariage. Elle cherchoit & appelloit l'Esclave; mais quand il lui eut dit, c'est moi, me voilà, la servante toute interdite, lui demanda si c'étoit lui en effet que l'on nommoit Esope. C'est moi-même, répondit-il. Si cela est vrai, repliqua-t'elle, n'entrez pas dans la maison;

vous feriez fuïr toutes mes compagnes. Une autre ſortit encore, & le vit. Il faut, lui dit-elle, avant que l'on vous permette l'entrée de cette maiſon, que l'on vous taille le viſage; mais ſur toutes choſes, je vous défends de m'approcher. Eſope entra, & ſe préſenta devant la Maîtreſſe de la maiſon. Quand elle l'eut enviſagé, elle jetta les yeux ſur ſon epoux. Où étes-vous allé chercher ce monſtre, lui dit-elle, pour me l'amener ici? Otez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma femme, lui répondit Xantus, n'inſultez pas mon nouveau ſerviteur. Comment voulez-vous que je le ſouffre, repliqua-t'elle? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner, & à me haïr, que vous voulez me donner une rivale, & prendre une autre epouſe. Vous gardez encore quelque meſure avec moi; vous n'oſez par un reſte de bien-ſéance, me dire durement en face, que je ſorte de vôtre maiſon; vous m'avez amené cette tête de chien, pour m'obliger à déſerter malgre moi, ſachant bien que je ne pourrai ſouffrir un monſtre auſſi difforme. Rendez moi ma dot, & je m'en irai. Ce diſcours n'étonna pas extrémement Xantus, qui ſe tournant vers Eſope, vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaiſanteries

ſur

ſur le chemin, en me voyant piſſer; cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un bon mot à lui dire, pour l'appaiſer. Jettez-la dans un gouffre, repartit Eſope. Taiſez-vous, malheureux que vous êtes, lui repliqua Xantus. Ne ſavez-vous pas que j'ai pour elle une tendreſſe extrême? Eh quoi, repartit Eſope, vous aimez effectivement cette femme? Oui, ſans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux, répondit Eſope, en frappant du pié, le ſage Xantus ſe laiſſe mener par ſa femme! Et ſe tournant en même temps vers elle. Madame, lui demanda-t'il, voudriez-vous que vôtre mari vous eût acheté un jeune Eſclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nue dans le bain, & pour folâtrer avec vous, à la honte du Philoſophe? O grand Euripide, que n'ai-je vôtre éloquence, pour dire ſur le même ton que vous diſiez, l'impétuoſité des flots de la mer eſt terrible; le débordement des riviéres eſt à craindre, la violence du feu cauſe de grands ravages, la pauvreté eſt un malheur inſurportable. Il y a mille autres accidens qui rendent la vie triſte, & ennuyeuſe; mais une méchante femme eſt

le plus grand de tous les malheurs. Sur ce principe, Madame, puisque vous avez l'honneur d'être l'èpouse d'un Philosophe, donnez vous bien de garde de vous faire servir par des valets trop bien faits, & trop beaux, pour ne pas vovs exposer à deshonorer vôtre mari. Ce discours étonna la femme de Xantus, & ne sachant que répondre, elle se tourna vers son Mari, pour lui demander où il aλoit trouvé ce bel Esclave. En verité, ajoûta-t'elle, quelque estropié, & quelque contrefait qu'il soit, il ne laisse pas d'être plaisant. Je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adressant à Esope. Vôtre Maîtresse, lui dit-il, s'est réconciliée avec vous. Je ne suis pas trop malheureux, repartit Esope; car ce n'est pas une chose aisée, que d'appaiser une femme. Taisez-vous, repliqua Xantus, je vous ai acheté pour me servir, & non pas pour me contredire.

CHAPITRE IX.

L'agréable réponse que fit Esope à un Jardinier.

Le lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le suivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des légumes. Esope

pe prit un faisceau d'herbes, que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adressant la parole à Xantus, qui se disposoit à le payer, je vous prie, lui dit-il, de me résoudre une question, que j'ai à vous proposer. Expliquez-moi vôtre difficulté, lui dit Xantus. Je ne saurois, répondit le Jardinier, deviner la raison pourquoi les herbes que je cultive, & que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contrarie, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne soient ni cultivées, ni arrosées. Quoique cette question fût du ressort d'un Philosophe, Xantus ne put la résoudre, & se contenta d'y faire une réponse générale, en disant qe c'étoit un effet de la divine Providence, qui régloit les choses de la sorte. Esope étoit présent. La réponse de son Maître le fit rire. Est-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philosophe, que vous riez de la sorte? Je me moque en effet, repartit Esope, non pas de vous, mais de celui qui vous a instruit; car c'est la solution ordinaire que donnent les Sages à la plupart des questions qu'on leur propose. Ils se contentent de dire, que tout est gouverné par la Providence.

Per-

Permettez-moi, continua-t'il, de répondre au Jardinier, & il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant ver le Jardinier, lui dit. Il ne me conviendroit nullement à moi, qui ai philosophé dans des ecoles si fameuses, de disputer maintenant dans un jardin; mais le garçon qui m'accompagne, pourra résoudre vôtre problême, si vous le lui proposez; car il sait fort bien tirer les conséquences de plusieurs principes. Eh quoi! demanda le Jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid, & si monstrueux ait quelque teinture des belles Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la sorte! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute, & me satisfaire sur la question que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes. Quand une femme se marie pour la seconde fois, ayant déja des enfans de son premier époux, si le mari qu'elle prend a des enfans d'une autre femme; elle est la mére des enfans qu'elle a amenez; mais elle n'est que marâtre à l'égard des enfarns qu'elle a trouvez daus la maison de ce nouveau mari. Elle traite les uns & les autres avec une extrême différence. Elle applique tous ses soins à nourrir, & à bien élever ceux qu'elle a portez dans son sein, & qu'elle aime

aime avec une grande tendresse. Mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son mari, ausquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ses propres enfans, qu'elle chérit par un instinct naturel, comme une Partie d'elle-même. Au contraire elle hait les autres comme des Etrangers. Ainsi la terre est la mére de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'est, pour ainsi dire, que la marâtre de tout ce que vous y transplantez. Elle nourrit donc avec plus de soin les plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ses enfans légitimes; mais elle est plus avare à l'égard des plantes que vous cultivez; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des Etrangers. Cette réponse charma le Jardinier. Je vous suis sensiblement obligé, dit-il à Esope, vous m'avez tiré d'un grand embarras, par ce raisonnement, dont je suis trés-satisfait. Allez, & emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez besoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme si le jardin vous appartenoit.

CHA-

CHAPITRE X.

D'un seul grain de Lentille qu'Esope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres avantures plaisantes.

Au bout de quelques jours, Xantus alla au bain; il y rencontra quelques-uns de ses Amis, & ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéït à la lettre, & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit bouillir dans un pot. Après que Xantus se fut baigné avec ses Amis, il les pria à dîner, les avertissant d'avance que le repas seroit trés-fugal, n'ayant que des lentilles à leur donner; ajoûtant qu'il ne faloit pas juger du zéle de ses Amis, par la diversité des mets; mais qu'il faloit plutôt prendre garde à la bonne volonté. Ils acceptérent l'offre que Xantus leur faisoit. Si-tôt qu'ils furent entrez dans sa maison, donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du bain pour nous rafraîchir, & pour boire. Esope courut promptement au bain, & apporta de l'eau de l'égout, qu'il présenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, n'en pouvant supporter la mauvaise odeur, où

avez-

avez-vous puisé cette eau, demanda-t'il à Esope? Dans le bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La présence des amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colére. Il ordonna à Esope d'apporter un bassin, il l'apporta se tenant debout devant la compagnie. Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope? Non, répondit-il; car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit, verse de l'eau dans le bassin, lave moi les pieds, apporte-moi mes pantoufles, & toutes les autres choses nécessaires. Xantus se tournant alors vers ses amis, ce n'est pas un Esclave que j'ai achété, leur dit-il, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope, si les lentilles étoient cuites? Esope prit la cuillier du pot, & tira du coquemar le seul grain le lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si les lentilles étoient assez cuites, & le pressant entre les doigts, Apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les ecuelles, & la servit aux conviez. Où est la lentille, demanda Xantus. Je vous l'ai donnée, repartit Esope. Eh quoi, reprit Xan-

Xantus, n'en avez vous fait cuire qu'un grain unique? Non, répondit l'Esclave; car vous m'avez dit expressément: faites cuire une lentille, & non pas des lentilles au pluriel. Cette réponse déconcerta entiérement Xantus. Mes Amis, dit-il aux conviez, je vous prie d'excuser la bêtise de cet Esclave, qui me fera devenir fou. Vien-ça, méchant serviteur, dit-il à Esope, va nous acheter quatre pieds de cochon, fais les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de cochon cuisoient, Xantus qui cherchoit un prétexte pour battre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du pot l'un des pieds de cochon, & le cacha.

CHAPITRE XI.

Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

Esope rentra un moment après, fouilla dans le pot, & n'y trouva que trois pieds de cochon; ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait une supercherie. Il courut promptement dans l'étable où l'on engraissoit un cochon. Il lui coupa un pié qu'il

qu'il mit dans la marmite à bouillir avec les trois autres qui y étoient déja. Xantus craignant qu'Esope ne prît la fuite, quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pié de cochon, le remit dans le pot. Aprés qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq. Qu'est-ceci, dit-il à Esope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai, repartit Esope; mais combien de pieds ont deux cochons? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, & le cochon que l'on engraisse ici-près en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ai-je pas eu raison de vous dire, dit-il en s'addressant à ses amis, que cet Esclave me fera perdre l'esprit? Monsieur dit Esope, qui voulut payer son Maître de quelque raison, ne savez-vous pas, qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminue de la quantité, ou que l'on y ajoûte? Xantus ne trouvant donc point de prétexte raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.

CHAPITRE XII.

Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son épouse par Esope.

Le lendemain, l'un des Disciples de Xantus fit un festin magnifique, où il invita le Maître, & les Ecoliers. Xantus choisit ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat sur la table, & le donna à Esope, qui étoit debout derriére lui. Allez, lui dit-il, & portez cela chez ma bien-aimée. Esope partit sur le champ; mais en chemin faisant, il raisonnoit en lui même. Voici, disoit-il, une belle occasion de me vanger de ma Maîtresse, & des railleries sanglantes qu'elle fit de moi, lorsqu'elle me vit la premiére fois. J'éprouverai si elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella sa Maîtresse, & mettant devant elle les viandes, dont Xantus l'avoit chargé. Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoye, non pas à vous, mais à sa bien-aimée. Il appella sur le champ la petite chienne, que l'on nourrissoit dans le logis. Tenez, mignonne, lui dit-il, mangez; voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Esope mit en morceaux tou-

toutes les viandes; & les jetta à la chienne. Aprés cela Esope s'en retourna vers son Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée? Oüi; répondit Esope; & elle l'a mangé en ma présence. Qu'a-t'elle dit en le mangeant, demanda Xantus? Pas le moindre mot, repartit Esope, mais elle vous remercioit intérieurement. L'epouse de Xantus, bien fâchée de ce que son Mari ne lui avoit pas envoyé sa part du festin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que sa tendresse étoit refroidie, puisqu'il avoit eu plus de soin de sa chienne que de sa femme. Elle faisoit de grandes lamentations, & protesta, pleine de dépit & de colére, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec son mari. Elle s'enferma toute éplorée dans sa chambre, & ne pouvoit se consoler de l'indifférence de son mari. Les Conviez s'étant bien échauffez à boire, aprés avoir proposé de part & d'autre plusieurs questions; l'un de la compagnie, plus subtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions, & de grands desordres parmi les hommes? Esope qui se tenoit debout derriére celui qui parloit, répondit. Ce sera quand les

morts reſſuſciteront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il poſſédoit en ce monde. Les Diſciples de Xantus rirent de cette repartie ingénieuſe, & avouérent de concert qu'Eſope avoit infiniment d'eſprit. Un autre demanda pourquoi une brebis que l'on traînoit à la boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire un cochon faiſoit des cris épouvantables ? Eſope prenant la parole dit, que la brebis accoutumée à voir traire ſon lait, & tondre ſa laine, à ſe laiſſer prendre, & attacher par les pieds, ſuivoit paiſiblement, ne ſe doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal; mais que la truye, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'eſt pour cela, ni traînée, ni liée par les pieds, ſachant qu'elle n'a rien de bon que ſa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raiſonnement fit encore rire les Diſciples de Xantus, qui donnérent de grandes louanges à Eſope. Incontinent aprés le dîné, Xantus retourna à ſon logis, & demanda ſa femme pour lui parler familiérement, ſelon ſa coutume; mais elle, le regardant d'un œil fier, & mépriſant, retirez-vous, lui dit-elle, & ne m'approchez pas; donnez-moi ma dot, & je

je ſortirai de vôtre maiſon ; car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flater vôtre chienne, à qui vous avez envoyé ſa part du feſtin. Xantus étrangement ſurpris d'un reproche ſi peu attendu, ne ſavoit à qui s'en prendre, ni que répondre. Il faut, ſans doute, dit-il, qu'Eſope m'ait joué quelque tour ; ou vous voulez me faire croire que je ſuis ivre. Eh quoi, n'eſt-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat dans le feſtin? Non en vérité, répondit-elle, on a tout donné à la chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Eſope ; à qui avez-vous donné la part du feſtin? A vôtre bien-aimée, répondit Eſope. Eh bien, Madame, dit Xantus, ſe tournant vers ſon épouſe, vous n'avez rien reçu? Pas la moindre choſe, repliqua-t'elle. Monſieur, dit Eſope à ſon Maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné? A ma bien-aimée, répondit Xantus. Alors Eſope appella la petite chienne. C'eſt celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, & qui vous veut le plus de bien ; car quoique vôtre epouſe témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offenſe à tous propos, pour la moindre choſe. Elle vous

contrarie, elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures, elle menace de vous quitter; au lieu que vôtre chienne, aprés avoir été grondée, menacée, battue, ne s'enfuït pas. Elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse, & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il faloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son épouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, & qu'Esope seul est coupable. Prenez donc patience, & calmez-vous, je ne manquerai pas d'occasion de le battre & de le punir. Cette réponse ne la satisfit pas, elle sortit furtivement de la maison, & retourna chez ses parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monsieur, dit alors Esope, en se tournant vers son Maître, que vôtre chienne vous aime mieux que vôtre femme?

CHAPITRE IX.

De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec son mari.

Quelques jours se passérent sans que Xantus pût fléchir sa femme, ni par ses caresses, ni par ses priéres. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour lui persuader de faire la paix, & d'oublier ce qui l'avoit si fort chagrinée; mais elle ne voulut point entendre raison; tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez pas de la sorte, Monsieur, lui dit Esope, & ne vous chagrinez point mal à propos. Je vous réponds que dés demain elle reviendra ici de son bon gré, & en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au marché, & acheta des oisons, des poulets, du gibier, & toutes les choses nécessaires, pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maison en maison, & passa à dessein devant le logis des parens de sa Maîtresse, pour leur faire voir ces provisions, sans faire semblant de savoir que cette maison leur appartînt, ni que sa

Maîtresse y demeurât. Ayant rencontré par hazard quelqu'un des Valets de cette maison, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque chose de propre à faire un festin de noces. Pour qui, demanda ce Valet? Pour le Philosophe Xantus, répondit Esope; car il doit se marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle se transporta promptement dans la maison de son mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faisant de grandes plaintes avec de grands cris. Il ne vous est pas permis, lui disoit-elle d'épouser une autre femme, tant que je vivrai. Ainsi elle demeura dans la maison de son mari, par l'adresse d'Esope, comme elle en étoit sortie par le tour qu'il lui avoit joué.

CHAPITRE XIV.

Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invitez.

Au bout de quelques jours, Xantus voulut faire encore un festin à ses Disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur, & de plus

plus excellent. Esope se disoit à lui-même en chemin faisant ; j'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres si mal à propos. Il acheta quelques langues de cochon, & les apprêta pour régaler les Conviez. Il servit devant chacun une langue grillée avec de la sausse. Les Disciples furent contens de ce premier service, qui convenoit assez à des Philosophes, parce que c'est par le secours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles pensées. Esope leur servit pour le second mets, des langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre service, il mit encore des langues sur la table. Cette répétition fâcha étrangement les Disciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des langues. Eh quoi, dirent-ils à Esope avec une espéce d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues? Esope, sans s'allarmer de leurs plaintes, leur en servit encore. Est-il possible, dit Xantus tout en colére, que vous n'ayez autre chose à nous donner? Non, répondit Esope d'un air tranquille. Comment, misérable que vous étes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus exquis? Je vous suis bien obligé, Monsieur, répondit Esope à son Maître, des repro-

ches & des reprimandes que vous me faites en présence de tant de Philosophes; car qu'y a-t'il dans le monde de meilleur, & de plus excellent que la langue? C'est par le secours de la langue que l'on enseigne les Sciences & la Philosophie. C'est par son moyen pue nous donnons, & que nous recevons; que l'on fait des harangues, des priéres, des complimens; que l'on plaide des causes, & que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les mariages, on bâtit les villes, on pourvoit à la seureté des hommes, par le ministére de la langue; enfin elle sert à la conservation de la vie; & par conséquent je crois qu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus excellent que la langue. Tous les Disciples approuvérent ce raisonnement, & dirent de concert, qu'Esope avoit raison Ils donnérent le tort au Maître, & se retirérent chacun chez soy.

CHAPITRE XV.

Xantus ordonne de faire un second festin, que ne fut encore servi qu'en langues.

Le lendemain les Disciples de Xantus lui firent quelques reproches sur le repas qu'il

qu'il leur avoit donné ; il s'excusoit en disant que la chose ne s'étoit point passée ainsi de son consentement, & qu'il ne faloit s'en prendre qu'à la malice de son Valet. Mais j'espére qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en vôtre présence. Ayant fait sur le champ venir Esope : achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant & à meilleur marché, pour donner à souper à ces Messieurs. Esope, sans changer de méthode, acheta encore des langues, & les ayant apprêtées, les servit aux conviez. Ils ne pûrent s'empêcher de murmurer, & de se dire les uns aux autres. Eh quoi, toûjours des langues de Cochon ! Un moment après il servit encore des langues, & en apporta jusqu'à la troisiéme fois. Ce procédé irrita étrangement Xantus contre son Esclave. Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il ? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus excellent, vous avez acheté des langues ; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues ? il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t'il en effet de plus méchant que la langue ?

gue? N'eſt-ce pas elle qui renverſe les villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les menſonges, toutes les médiſances, tous les parjures ? Elle ruïne les mariages, les Provinces, les Royaumes entiers. Enfin elle cauſe une infinité de maux, & remplit la vie de chagrins, d'erreurs, & de troubles. Alors quelqu'un des conviez dit à Xantus. Si vous ne vous tenez bien ſur vos gardes, & ſi vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'eſprit ; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raiſon, lui repartit Eſope ſur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins diſcours de mettre la diviſion entre le Maître, & le Valet.

CHAPITRE XVI.

Eſope améne à ſon Maître un homme mal-habile, & indolent.

Xantus ayant entendu ce diſcours, & cherchant l'occaſion de battre ſon Valet; Malheureux, lui dit-il, puiſque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de ſe mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un aſſez indolent, pour ne ſe ſoucier de rien. Eſope alla le lende-

main

main dans la place publique. Aprés avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il apperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même place. Jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux, & fort simple, il l'aborda, en lui disant, que son Maître le prioit à dîner. Cet homme rustique sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon avec des souliers mal-propres & crotez. Xantus demanda, qui étoit cet homme? C'est un indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingére nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa Femme, faites tout ce que je vous dirai, & obéïssez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet légitime pour châtier sévérement Esope. Madame, dit-il en présence de tout le monde, versez de l'eau dans un bassin, & lavez les pieds de nôtre Hôte; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servi de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens; ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre; & que
ce

ce ſemit un prétexte légitime pour le châtier. La Dame ayant verſé de l'eau dans un baſſin, ſe préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtreſſe du logis ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, ſe diſoit à lui-même, elle veut me faire honneur; voila pourquoi elle ſe réſout à me laver les pieds elle-même, quoi qu'elle pût ordonner à ſes ſervantes de me les laver. Alors étendant les pieds, lavez-les, Madame, lui dit ce ruſtaut. Aprés qu'elle les eut lavez, il ſe remit à table. Xantus ordonna de donner à ſon Hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme ſe diſoit à lui-même; la bien-ſéance demande qu'ils ſoient ſervis avant moi; mais puiſqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe? Ce n'eſt pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie Ainſi il ſe mit à boire. Pendant le dîné, on lui préſenta un mets qu'il trouvoit fort à ſon goût, & qu'il mangeoit avec plaiſir, & de bon appétit. Le Maître fit venir le Cuiſinier, & le gronda fort, d'avoir mal apprêté ce ragoût; & ſur le champ, il commanda qu'on le mît tout nud pour le châtier. L'Hôte diſoit en lui-même, ce ragoût me paroit excellent, il eſt trés bien apprêté, rien n'y manque; mais ſi le Maître du logis, pour con-

contenter son envie, veut faire battre son Cusinier sans sujet, que m'importe? Ce ne sont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & supportoit impatiemment le peu de curiosité, & l'indolence de son Hôte, qui ne se soucioit de rien, & ne prenoit intérêt à quoi que ce soit. Quand on eut servi le gâteau, cet Hôte indifférent, le tournant de tous côtez, commença d'en manger, comme si ç'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais goût, & cette grossiéreté aigrit de plus en plus le Philosobhe, lequel s'en prenant à son Boulanger, ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis dans ce gâteau, du miel & du poivre pour lui donner un peu de haut goût? Monsieur, répondit le Boulanger, si le gâteau est mal-cuit, je consens d'être battu; mais s'il est mal assaisonué, & s'il y manque quelque chose, c'est à ma Maitresse, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre Si ma femme en est la cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit signe à sa femme d'obéïr à toute ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte pour châtier Esope. On fit done apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la femme de Xantus, on

on fit semblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce spectacle, & quel empressement il témoigneroit pour l'en enpêcher ; mais sans s'allarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans sa tranquillité ordinaire, & se disoit à lui-même. S'il n'a aucune raison de se fâcher contre son epouse, pourquoi se met-il de la sorte en colére ? Et s'addressant à Xantus. Si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à vôtre femme, attendez un moment, je vous prie, & permettez-moi de sortir, pour aller querir la mienne, afin que vous les fassiez brûler toutes deux ensemble. Le Philosophe entendant cet homme parler de la sorte, admira sa simplicité ou sa stupidité, son indolence, ou sa fermeté, & dit à Esope, En vérité, tu ne te connois pas mal en gens. Voilà, sans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui se soucie le moins des choses humaines Je suis vaincu, & tu recevras la recompense que tu mérites. Me voilà content ; j'oublie tous les tours que tu m'as jouez par le passé ; je te les pardonne, je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.

CHA-

CHAPITRE XVII.

De la réponse qu'Esope fit à un Juge.

Le lendemain Xantus commanda à Esope d'aller aux bains, & de voir si la foule y étoit grande; parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant, rencontra par hazard le Préteur, qui sachant qu'Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en sai rien, lui répondit Esope. Le Préteur jugeant qu'il se moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menât sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force, Vous voyez bien, Monsieur le Président, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire, que je ne savois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en prison; je vous ai rencontré par hazard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Préteur étonné de la promptitude, & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie tres-nombreuse; il les consideroit attentivement les uns aprés les autres. Il vit à l'entrée du Bain une pierre, contre la-

quelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L'un de ceux qui entrérent pour se baigner, voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son Maître, lui dit: Monsieur, si vous voulez vous baigner aujoad'hui, vous le pouvez faire commodement; car je n'ai vû qu'un seul homme dans le bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule de gens qui s'y baignoient: Eh quoi, dit-il à Esope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un seul homme dans le bain? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope; car ayant vu cette grosse pierre que voilà, à l'entrée du bain, a laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient; un homme seul de toute l'assemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas blesser, & l'a transportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit, que c'est le seul homme que j'avois vu aux étuves, le préférant à tous les autres. Xantus souriant, dit qu'Esope avoit toûjours la repartie prompte & pleine de sens.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Ce que répondit Esope touchant les superfluitez que la nature rejette.

Un jour Xantus sortant de la garderobe, demanda à Esope, pourquoi les hommes, après s'être soulagé le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excremens? Esope lui répondit en ces termes. Au temps passé, il y eut un homme qui vivoit d'une maniére fort délicate, & qui se plaignoit d'être long-temps sur le bassin. Un jour qu'il y demeura assis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ses intestins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident semblable, ont accoutumé de regarder leurs excrémens. Mais vous, Monsieur, vous ne devez rien appréhender de pareil; car vous n'avez point d'entrailles. Uu autre jour, au milieu d'un grand festin, où Xantus se trouva avec ses Disciples, après que le vin les eut mis en belle humeur, ils commencérent à se proposer les uns aux autres plusieurs questions sur différente matiéres. Xantus commencoit déja à se troubler, parce que le uin lui montoit à la tête. Esope qui étoit auprès de lui, Monsieur, lui dit-

il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéramens, ou trois différens degrez. Le premier eſt le plaiſir, le ſecond, l'ivreſſe; & le troiſiéme, l'outrage. Vous avez bu à ſouhait, vous vous étes tous bien réjouïs, conregtez-vous, demeurez en là, & ne vous mêlez point d'autre choſe. Xantus qui commençoit déja d'être ivre, prit cette remontrance en mauvaiſe part. Taiſez-vous, lui dît-il, allez donner des conſeils aux Enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Eſope. L'un des Diſciples de Xantus vayant que le vins commençoit à lui ôter la raiſon, Maître, lui demande-t'il, y a-t'il quelqu'un qui puiſſe boire là mer toute entiere? Oui, ſans doute, repliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais ſi vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Diſciple, à quelle peine ſerez-vous condamné? Je conſens, répondit Xantus, de perdre ma maiſon. Alors pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux en dépôt, & ſe retirérent. Le lendemain Xantus étant reveillé, & ſe lavant le viſage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa bague. Il demanda à Eſope ce qu'elle étoit devenue. Je n'en ſai rien, répondit-il; mais ce que je ſai, c'eſt que vous avez perdu vôtre maiſon.

son. Pourquoi cela, demanda Xantus? C'est qu'hier étaut ivre, vous vous engageâtes à boire la mer, & vous laissâtes vôtre anneau pour gage. Comment pourraije, dit Xantus, venir à bout d'une chose, qui est infiniment au dessus de tout le pouvoir humain? Mais mon pauvre Esope, je te prie de mettre en usage tout ton esprit, toute ton adresse, toutes tes subtilitez, toute ton expérience, pour dégager ma darole, & pour me tirer de l'embarras où je suis, en sorte que je puisse reprendre mon gage avec honneur. A la vérité, répondit Esope, il m'est impossible de vous faire exécuter ce qne vous avez promis; mais je ferai si bien que je romprai la gageure. Quand vous serez encore aujourd'hui tous rassemblez, témoignes de l'assiueance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous étes de sens rassis, les mêmes choses que vous dîtes hier étant ivre Faites étendre des tapis sur le rivage, faites-y dresser une table; ordonnez à vos Valets de vous présenter dans des coupes l'eau de la mer pour la boire. Quand vous verrez tout le peuple assemblé pour ce spectacle, commandez, étant assis que l'on vous présente une coupe d'eau de la mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que

tout le monde vous puisse entendre, à celui qui a les gages, quelles sont les conditions de vôtre traité. Il vous répondra, que vous vous obligez à boire toute l'eau de mer. Alors vous tournant vers l'Assemblée, vous direz, Habitans de Samos, vous savez que les riviéres, & les fleuves, se vont rendre dans la mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer seulement, mais non pas l'eau des riviéres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premiérement les fleuves de rentrer dans la mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infaillible pour dégager sa parole, & pour retirer son anneau, en conçut une bonne espérance, & fut pénétré de joye. Le peuple s'étant donc assemblé sur le rivage, pour un spectacle si extraordinaire, pour voir de quelle maniére Xantus se tireroit d'embarras; il dit devant tout le monde, ce qu'Esope lui avoit suggéré. Les Habitans de Samos admirérent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblérent de louanges. L'Ecolier se jetta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure, ce qu'il accorda trés-volontiers, a la priére de tout le Peuple.

CHAPITRE XIX.

Xantus oubliant les services d'Esope, lui manque de parole.

APrès qu'ils furent retournez au logis, Esope s'addressant à son Maître, lui dit, N'ai-je pas bien mérité, Monsieur, après tous les services que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? Mais Xantus lui faisant des menaces fort aigres, est-ce que je n'ai pas résolu de vous affranchir? Tenez vous à la porte, remarquez si vous ne verrez pas deux corneilles, & venez me le dire, ce sera bon augure; si vous n'en voyez qu'une, ce sera un mauvais signe. Esope ayant apperçu deux corneilles sur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il sortoit pour les voir, l'une des corneilles s'envola; de sorte qu'il n'en vit qu'une sur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux corneilles sur un arbre? Il est vrai, répondit Esope, mais l'une des deux s'est envolée. Est-ce ainsi, misérable Esclave, que tu te moques de moi? Alors il commanda qu'on le dépouillât sur le champ pour le fouetter. Tandis que l'on batoit Esope, on vint prier Xantus à souper. Eso-

pe au milieu des coups, s'écria, Que je suis malheureux? j'ai vu deux corneilles, & je suis battu; vous n'en avez vu qu'une, & cependant vouz allez faire bonne chére. Mon expérience ne m'apprend que trop combien cet augure est faux. Xantus ne put s'empêcher d'admirer la vivacité & la présence d'esprit de son Esclave; & défendit de le battre plus long-temps.

CHAPITRE XX.

Esope ne laissa entrer dans le logis qu'un seul des Conviez.

Au bout de quelques jours Xantus invita à un festin plusieurs Philosophes, & plusieurs Rhéteurs. Il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du festin étant venue, Esope ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des Conviez arriva, & frappa à la porte. Esope sans ouvrir, lui demanda, *Qu'est-ce que le chien remue?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, se retira en colére. Tous ceux qui arrivérent à la file, s'en retournérent de même fort fâchez, croyant qu'on leur disoit des injures; car Esope leur fit

à tous

à tous la même question. L'un des Conviez vint encore frapper à la porte, Esope lui demanda comme aux autres, *Que remue le Chien?* La queue, & les oreilles, répondit, celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître; lui disant qu'aucun Philosophe ne s'étoit présenté pour venir à son festin, à la reserve de celui qu'il lui amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invitez s'étoient moquez de lui. Le lendemain ses Disciples étant venus dans son Ecole, se plaignirent de l'insulte qu'on leur avoit faite, en leur refusant l'entrée de sa maison. Eh quoi, lui disoient-ils, nous méprisez-vous jusqu'à ce point que de mettre à vôtre porte un homme monstrueux, pour nous dire des injures, & pour nous empêcher d'entrer? Est-ce un songe, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites est-il véritable? C'est une vérité, répondirent-ils tous d'une voix, ou nous rêvons. Il appella sur le champ Esope, & lui demanda tout en colére, pourquoi il avoit renvoyé si honteusement ses amis? Ne m'avez vous pas défendu, Monsieur, repartit Esope; de laisser entrer dans vôtre maison des fous, & des ignorans, & ne m'avez-vous pas commandé de n'admettre

à vôtre festin que des Sages, & des hommes doctes & d'érudition? Il est vrai, dit Xantus; mais tous ceux-ci ne sont-ils pas savans? Nullement, répondit Esope; car comme ils frapoient à la porte, & que je leur ai demandé, *Que remue le chien?* personne d'entr'eux n'a pu comprendre ma question, ni la résoudre. Voyant donc que c'étoient des ignorans, je leur ai refusé l'entrée de vôtre maison, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Après qu'Esope eut achevé de parler, personne n'y put trouver à redire, & ils avouérent tous qu'il avoit raison.

CHAPITRE XXI.

Du thrésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus.

Quelques jours s'étant écoulez, Xantus suivi d'Esope, s'avisa d'aller dans un Cimetiére, pour lire les Inscriptions & les Epitaphes qui étoient gravées sur les tombeaux, cette lecture lui causoit un extrême plaisir. Esope remarqua sur l'un de ces tombeaux, les lettres suivantes, R. P. Q. F. T. A. Il les fit aussi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que

que ces lettres signifioient, Xantus les considéra avec attention; mais il avoua de bonne foi, qu'il n'en pouvoit trouver le sens. Alors Esope se retournant vers lui. Si je pouvois, Monsieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un trésor, quelle récompense me donnerez-vous? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour vôtre part la moitié du thrésor. Esope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il se mit à fouiller, & trouva le thrésor, dont il avoit parlé à Xantus; il le lui apporta, & lui dit, Aquittez-vous maintenant de vôtre promesse, & rendez-moi ma liberté, que je rachette par ce thrésor dont vous étes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le mystére que ces lettres cachent; car j'aime mieux en savoir le sens, que de posséder ce thrésor. Esope lui repliqua, Celui qui a enfoui dans ce lieu ce thrésor, étoit un Sage; il a fait graver ces lettres, qui signifient, étant jointes ensemble, si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'or. Puisque tu es si habile, & si enten-

du

du, dit Xantus, je ne ſerois pas ſage, ſi je te rendois la liberté. Monſieur, lui repartit Eſope, ſi vous y manquez, vous y perdrez plus que moi ; car j'irai avertir le Roi de Bizance, à qui ce thréſor appartient. D'où le ſavez-vous, lui demanda Xantus? Voici, lui répondit Eſope, d'autres lettres qui me l'apprennent, R. R. D. Q. I. T. Car elles ſignifient, *Rends au Roi Denys, le thréſor que tu as trouvé*. Xantus perſuadé par ces paroles, que ce thréſor appartenoit effectivement au Roi de Byzance, n'oublia rien pour appaiſer Eſope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le ſilence. Ce n'eſt pas vous qui me le donnez, lui repliqua Eſope, c'eſt celui qui a enfoui ici ce thréſor. Ecoutez ce que ces caractéres ſignifient, A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le thréſor que vous avez trouvé* Venez dans ma maiſon, lui dit Xantus, afin que nous partagions enſemble cet argent, & que je vous rende vôtre liberté. Xantus craignant qu'Eſope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jetter en priſon. Pendant qu'on l'y menoit, Eſt-ce ainſi, diſoit-il en ſe plaignant, que les Philoſophes gardent leurs paroles? Non ſeulement on ne me rend pas ma liberté, quoique vous me l'euſſiez promiſe ;

mise ; mais vous ordonnez encore que l'on me traîne en prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ, & lui dit : Je ne doute point qu'aprés que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement & plus de violence. Esope lui dit, Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez ; mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

CHAPITRE XXII.

De quelle maniére Esope fut mis en liberté.

Vers ce temps-là, il arriva dans la ville de Samos une chose assez étonnante. Tandis qu'on célébroit une Fête publique, on vit une aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnez de ce prodige, & saisis de crainte, s'assemblérent, & priérent Xantus, qui étoit l'un des plus considérables entre les Citoyens & un grand Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit un événement si merveilleux. Xantus ne sachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans

dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse, & d'inquiétude, & tomba dans une profonde mélancolie; parce qu'il ne pouvoit rendre raison de ce prodige. Esope s'étant apperçu du chagrin qui dévoroit son Maître, lui demanda pourquoi il se laissoit abbatre de la sorte. Reposez-vous en sur moi, & bannissez la tristesse qui vous dévore. Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'étes point accoutumé à rendre raison des prodiges, ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans vôtre maison qui a de belles connoissances, & qui pourra leur donner des lumiéres sur une avanture qui leur cause tant d'allarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monsieur, retombera sur vous, d'avoir un serviteur si habile: Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera sur moi. Xantus persuadé, & consolé par ces paroles, alla le lendemain dans la place publique, & se souvenant des avis d'Esope, répéta au milieu de l'assemblée, tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le priérent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut présenté à l'assemblée, les Habitans de Samos ayant consideré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient

en

en se moquant de lui, Est-il possible qu'un homme ainsi estropié & contrefait, puisse expliquer ce prodige? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce monstre? Et ils recommencérent tous à rire, & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main, pour demander silence à l'assemblée, Habitans de Samos, leur dit-il, pourquoi me méprisez-vous à cause de la difformité de mon visage? C'est l'esprit & non pas la figure qu'il faut considérer. La Nature a souvent enchassé une belle ame dans un corps mal fait. Vous arrêtez-vous à considérer la figure d'une bouteille? N'étes-vous pas plus touchez de la liqueur qu'elle renferme, & de l'excellence du vin? Tous les assistans ayant entendu Esope parler de la sorte, lui dirent, Si vous avez quelque chose de bon à nous dire, pour rendre le calme, & le repos à nôtre ville, hâtez-vous de nous rassûrer. Alors Esope plein de confiance leur dit, Habitans de Samos, quand la Fortune qui aime à semer les dissensions & le trouble, propose un prix de gloire entre le Maître & le Valet, s'il arrive que le Valet succombe, on l'accable de coups S'il est supérieur à son Maître, on ne laisse pas de le battre. Ainsi de quelque côté que la cho-

chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liberté, je vous déclarerai sans rien craindre ce que vous avez tant d'envie de savoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus, Affranchissez Esope, ayez cette complaisance pour les Habitans de Samos, accordez lui sa liberté au nom de toute la ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Préteur prenant la parole. Xantus, lui dit-il, si vous ne vous rendez aux priéres du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant résister à l'ordre du Préteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le Trompette de la ville cria tout haut au milieu de l'assemblée, *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la priére des Samiens* C'est ainsi que fut accomplie la prédiction d'Esope qui avoit dit à Xantus, qu'il lui rendroit, malgré lui, la liberté. Esope se voyant donc libre dit à toute l'assemblée, Peuple de Samos, l'aigle, comme vous le savez, est le Roi des oiseaux, s'il a enlevé l'anneau impérial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à entendre que quel-

quelqu'un des Rois qui régnent maintenant, songe aux moyens de vous ravir vôtre liberté, pour vous réduire en servitude; aprés avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours aprés, les Samiens reçurent des lettres de la part de Crésus, Roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans; leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à se préparer dés-lors au combat. Ils s'assemblérent donc pour délibérer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté. Ils craignoient avec raison de tomber sous la domination de Crésus. Ils jugérent à propos de consulter Esope, & de suivre ses avis en toutes choses. Il leur dit, Messieurs, Quand les principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Crésus, & qu'il est à propos de lui obéir, pour détourner les malheurs de la guerre, il sera inutile que je vous donne conseil; mais je me contenterai de vous rapporter une histoire, pour vous apprendre de quelle maniére vous devez vous comporter en cette avanture. La fortune nous montre en cette vie deux chemins tout opposez; l'un conduit à la liberté, mais l'en-

trée est rude, & difficile, & l'issue en est commode, & agréable. L'entrée du chemin qui conduit à la servitude, est facile & commode; mais la sortie en est rude, & épineuse. A ces paroles les Samiens se récriérent tous d'une voix, Puisque nous sommes nez libres, on ne nous rendra pas esclaves impunément. Ils renvoyérent l'Ambassadeur du Roi de Lydie, sans avoir conclu la paix. Crésus ayant entendu le rapport de son Ambassadeur, résolut de faire la guerre aux Samiens; mais l'Ambassadeur lui dit, Je ne crois pas, Seigneur, que vous puissiez domter ce Peuple, ni remporter sur les Samiens de grands avantages tandis qu'ils auront Esope parmi eux, & qu'ils suivront ses conseils. Je crois que le plus court expédient seroit de leur envoyer des Ambassadeurs exprès, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordent vous n'en serez pas ingrat, que vous les récompenserez par d'autres moyens, & que dès à présent vous vous désistez de la guerre, & que vous ne songez plus à exiger d'eux aucun tribut. Alors vous pourrez les vaincre sans peine. Crésus se laissa persuader par ces paroles. Il envoya un Ambassadeur à Samos, pour demander Esope. Les Samiens consentirent à

le

le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'assemblée, Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses piez, & de lui faire la révérence; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux parloient, les Loups déclarérent la guerre aux Brebis. Elles étoient secondées des Chiens qui combattoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher. Ils envoyérent un Ambassadeur aux Brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus songer à la guerre désormais, pourvu qu'elles leur livrassent les Chiens. Les Brebis peu avisées se laissérent persuader par la remontrance des Loups. Elles leur livrérent les Chiens qui furent bien-tôt mis en en piéces. Après cela les Loups dévorérent sans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette Fable, résolurent de retenir Esope parmi eux; mais il n'y voulut pas consentir: Il fit voile avec l'Ambassadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

CHAPITRE XXIII.

Du départ d'Esope, pour se rendre auprés de Crésus, Roi de Lydie.

Esope étant arrivé en Lydie, & ayant été présenté à Crésus, ce Prince se mit en colére en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle? Grand Roi, lui repartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par nécessité; c'est par mon choix, & de bon gré que j'y suis venu; permettez-moi de vous parler un moment, & avant que d'entrer en matiére, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hazard une Cigale. Elle dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les Sauterelles, Ne me faites point mourir sans sujet; je ne ronge point les épics; je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce soit. Le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux, qui réjouït les passans. Je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre cho-

chose en moi. L'ayant entendue parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince vous me voyez prosterné à vos piez, ne me faites pas mourir sans sujet; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit. Si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aye le corps tout contrefait, & un extérieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compassion, lui dit: Esope ce n'est point moi qui vous donne la vie, c'est le destin: demandez-moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai sans restriction. Grand Prince, lui repartit Esope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, repliqua Crésus, je me réconcilie avec eux. Alors Esope se prosterna aux piez du Roi, pour lui rendre de trés-humbles actions de graces.

CHAPITRE XXIV.

En quel temps Esope écrivit ses Fables.

Ce fut environ en ce temps-là qu'Esope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'à maintenant. Il en fit présent à Crésus, qui les reçut avec de grandes marques

ques de reconnoiſſance, & qui lui donna le titre d'Ambaſſadeur avec des lettres pour aller dire aux Samiens qu'il leur accordoit la paix, & qu'il ſe réconcilioit de bonne foi avec eux, à la priére, & à la conſidération d'Eſope. Outre cela, le Roi le combla de préſens, & lui fournit abondamment toutes les choſes néceſſaires pour ſon voyage. Les Samiens donuérent à ſon arrivée toutes les marques de joye, dont ils pûrent s'aviſer. Ils lui préſentérent des couronnes, & célébrérent des Jeux publics pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompenſée d'une autre maniére, par les ſentimens que le Roi avoit pour eux, en leur offrant la paix de ſi bonne grace. Etant parti de l'Iſle de Samos, il voyagea en pluſieurs païs différens, pour chercher des Philoſophes, & pour diſputer avec eux. Il alla juſqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de ſon érudition, qui le mit en faveur auprès du Roi Lycerus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & jouïſſoient d'une paix profonde. Ils s'écrivoient ſouvent les uns aux autres, & ſe propoſoient réciproquement des Queſtions à la

la maniére des Sophistes ; à condition que ceux qui ne les pourroient résoudre, payeroient aux autres un certain tribut, selon qu'ils étoient convenus entre eux. Esope expliquoit sans peine tous les Problêmes que l'on proposoit au Roi Lycerus ; ce qui acquit à ce Prince une haute réputation ; mais comme les autres Rois ne pouvoient résoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycerus leur proposoit, ils étoient contraints, selon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.

CHAPITRE XXV.

Esope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages.

Esope se voyant sans enfans, adopta un certain Gentil-homme nommé Ennus. Il le présenta, & le recommanda au Roi, comme s'il eût été son fils légitime. Mais cet ingrat, peu de temps après, séduisit la Maîtresse d'Esope, & il eut avec elle un commerce criminel. Esope ayant été averti de cette affaire, résolut de chasser sur le champ Ennus de sa maison. Cet homme cachant une haine secrette contre son Maître, pour se venger, contrefit une lettre, qu'il envoya au nom d'Esope, aux Princes

qui envoyoient des Problêmes à Lycerus, pour leur donner avis que désormais il seroit plus dans leur intérêts, que dans ceux de Lycerus. Cette lettre cachetée du sceau d'Esope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vu ce cachet, & ne doutant plus qu'Esope ne le trahît, se laissa transporter à sa colére, & commanda sur le champ à Hermippus de faire mourir le perfide Esope, sans autre forme de procès & sans aucune information. Hermippus, qui étoit son ami particulier, lui donna en cette occasion une grande marque de son amitié. Il le cacha, sans que personne en sût rien, dans un tombeau, où il eut soin de le faire nourrir secrettement. Ennus par l'ordre du Roi, eut tout le bien, & toutes les Charges d'Esope. Peu de temps après, Nectanébo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Esope, écrivit à Lycerus, pour le prier de lui envoyer des Ingénieurs, & des Architectes habiles, pour bâtir une tour qui ne touchât ni le ciel ni la terre; & de lui envoyer aussi en même-temps quelque homme d'un esprit fin, & délié, qui pût répondre sur le champ à toutes les Questions qu'il lui proposeroit, ajoûtant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut; autrement qu'il le payeroit lui-même. Ces

let-

lettres causérent une extrême inquiétude à Lycerus, parce qu'il n'avoit personne auprès de lui, qui pût expliquer le Problême de la tour. Le Roi pénétré de douleur, disoit qu'en perdant Esope, il avoit perdu le principal appui de ses Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit sincére, & que la feinte mort d'Esope le mettoit au desespoir, vint le trouver, & l'assura qu'Esope étoit encore plein de vie, ajoûtant que le zéle qu'il avoit pour la personne & pour les intérêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer; bien persuadé que le Roi lui-même se repentiroit tôt au tard de l'Arrêt qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit point, le surprit, & le combla de joye. Esope tout couvert de boue & d'ordure, fut tiré du tombeau, & présenté sur le champ au Roi, qui le voyant dans un état si pitoyable, ne pût s'empêcher de verser des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choses nécessaires. Esope fit voir la fausseté de l'accusation, & des calomnies, que l'on avoit inventées contre lui. Et pour pousser sa générosité à bout, il demanda la grace d'Ennus au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycerus donna ensuite la lettre du Roi

 d'E-

d'Egypte à Esope, qui pénétrant le sens mystérieux de cette lettre se mit à rire, & dit à Lycerus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'hyver seroit passé, il lui envoyeroit des Ouvriers pour bâtir la tour dont il lui avoit parlé, & quelque homme habile pour répondre à toutes les Questions qu'il lui voudroit proposer. Alors Lycerus renvoya les Ambassadeurs du Roi d'Egypte, & remit Esope dans toutes les Charges, & toutes les Dignitez qu'il avoit auparavant. Il lui rendit aussi Ennus, & tous ses biens.

CHAPITRE XXVI.

Des préceptes qu'Esope donna à Ennus.

Esope ayant repris Ennus, ne lui rémoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit pzssé; il le reçut dans sa maison, comme s'il eût été son fils, & lui donna plusieurs beaux préceptes pour la conduite de sa vie. Mon fils, lui disoit-il, avant toutes choses, ayant soin d'honorer la Divinité, respectez le Roi, rendez vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent, & qu'ils ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos amis, afin qu'ils

qu'ils s'affectionnent toûjours à vous de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de maux, qu'ils soient accablez de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils soient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez souvent pour la santé de vos amis. Ayez toûjours beaucoup d'attachement & de tendresse pour vôtre femme, de peur que l'envie ne lui prenne de faire l'essai d'un autre homme. Car les femmes sont naturellement volages, & légéres; elles pensent moins au mal, quand on les gagne par la complaisance. Ne donnez point vôtre attention à des paroles indiscrettes. Parlez peu, & soyez toûjours le maître de vôtre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favorise; mais réjouïssez-vous plutôt de leur prospérité; car l'envie vous seroit plus nuisible à vous-même qu'aux autres. Ayez soin de vos Domestiques, & veillez sur leur conduite; afin qu'ils ne vous craignent pas seulement comme leur Maître; mais aussi qu'ils vous aiment comme leur bienfaicteur. N'ayez point honte d'apprendre toûjours de meilleures choses. Ne confiez jamais à vôtre femme des secrets importans; car elle épiera sans cesse l'occasion de prendre sur vous l'ascendant, & de vous maîtriser. Amassez

massez tous les jours quelque chose pour le lendemain ; car il vaut beaucoup mieux laisser en mourant du bien à ses ennemis, que d'avoir pendant la vie besoin de ses amis. Recevez, & saluez d'une maniére honnête ceux qui vous abordent. Les caresses que le chien fait avec la queue à son Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien. Bannissez de vôtre maison les médisans ; car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puisse vous reprocher, ni qui puisse vous causer du chagrin. Ne vous troublez point des divers événemens de la vie. Ne donnez jamais conseil, & n'imitez point les mœurs corrompues des méchans. Ces remontrances touchérent si vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une fléche par les remords de sa conscience, & par le discours d'Esope, il en mourut peu de jours après.

CHAPITRE XVVII.

De quelle maniére Esope nourrit, & dressa quatre petits aiglons.

Esope fit venir tous les Oiseleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre aiglons

glons. Il les nourrit, & les dressa d'une maniére extraordinaire, s'il faut ajoûter foi à une chose si peu vrai-semblable; car on raconte qu'il leur aprit en volant bien haut, à porter dans des corbeilles des enfans pendus à leur cou, & les accoutuma si bien à obéïr à leur commandement, que ces enfans les faisoient voler par tout où il vouloient; c'est à dire aussi haut, & aussi bas qu'ils le souhaitoient. Quand l'hyver fut passé, au commencement du printemps Esope prépara toutes les choses nécessaires pour un grand voyage. Il disposa les aigles & les enfans qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille si peu attendue. Dans l'étonnement dont ils étoient saisis, ils ne savoient que penser d'Esope; cependant Nectanébo ayant été averti de son arrivée, dit à quelqu'un de ses amis: On m'a trompé, car je croyois qu'Esope étoit mort depuis long-temps Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de sa Cour, de se vêtir de robes blanches. Il se revêtit lui-même d'un habit de pourpre. Il orna sa tête d'une couronne toute semée de pierreries: Etant ainsi paré magnifiquement, il s'assit dans son throne, & commanda qu'on lui fît

fit venir Esope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut. Esope à qui me comparez-vous, & ceux qui sont auprès de moi? Je vous compare, lui répondit Esope, au soleil du Printemps; & je compare vos Courtisans à des épics mûrs Le Roi fut charmé de cette réponse, & fit de grands présens à Esope Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ses Courtisans de prendre des habits de pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Esope, aussi-tôt qu'il fut entré. Il lui répondit, Je vous compare au soleil, & je compare vos Courtisans aux rayons du soleil. Alors Nectanebo lui dit, Je fais peu de cas de Lycerus, par rapport à moi. Esope se mit à sourire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas si légérement de Lycerus, si vous vous comparez avec vôtre Peuple, vous brillerez comme le soleil; mais si vous faites comparaison de vous & de Lycerus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obscurité. Nectanébo fut tout étonné de la liberté de cette réponse. Nous avez-vous amené, lui demanda-t'il, des Ingénieurs, pour bâtir la tour sur le modéle que j'ai proposé? Ils sont tous prêts, lui dit-il, pourvu que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi sortit de la vil-

ville, le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit destiné, pour construire cette tour. Esope plaça aux quatre angles de la place, les quatre jeunes enfans pendus aux corbeilles. Il leur mit en main des truelles, & les autres instrumens, dont les Massons ont accoutumé de se servir. Il fit signe aux aigles de s'envoler. Quand ces enfans se virent enlevez dans l'air, ils se mirent à crier tous ensemble: Apportez-nous des pierres & de la chaux; donnez-nous du bois, & tous les autres matériaux nécessaires pour bâtir. Nectanébo, tout interdit de ce spectacle, & de voir ces enfans enlevez dans l'air par des aigles qui obéissoient à leurs ordres; demanda à Esope, qu'el Païs produisoit ces hommes volans? Lycerus, lui répondit Esope, en a beaucoup de cette espéce; mais vous, continua-t'il, qui n'étes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallèle avec un Prince égal aux Dieux? Je suis vaincu, dit Nectanébo: il ne me reste plus qu'à vous faire des Questions, pour voir si vous y pourrez répondre sur le champ. J'ai, lui dit-il, une espéce de cavalles fort extraordinaires; car quand elles entendent le hennissement des chevaux, qui sont à Babylone, elles conçoivent & deviennent plei-

nes

nes tout incontinent. Si vous étes assez habile pour me donner la raison d'un événement si étrange, développez-nous vôtre doctrine. Grand Prince, lui repartit Esope, donnez-moi du temps jusqu'à demain, & j'expliquerai vôtre problême. Lors qu'il fut retourné dans son appartement, il fit prendre un chat par ses Valets, qui le conduisirent par toute la ville en le fouettant. Les Egyptiens qui ont une grande vénération pour ces animaux, voyant que l'on fouettoit ce chat, y accoururent en foule, l'arrachérent des mains de ceux qui le fouettoient, & allérent en grand' hâte raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Esope, Vous ne saviéz peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte, les mêmes honneurs aux chats, qu'aux Dieux: Pourquoi avez-vous fait cela? Je l'ai fait, répondit Esope, pour venger Lycerus, dont ce chat a étranglé la nuit passée le coq qui lui marquoit par son chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela trés-vaillant, & trés-courageux. Eh quoi Esope, lui repartit le Roi, n'avez-vous point de honte de mentir impunément comme vous faites? Comment seroit-il possible qu'un chat eût été dans une nuit d'Egypte à Babylone? Eso-

pe

pe lui dit en soûriant : de la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant les hennissemens des Chevaux qui sont à Babylone ; l'un n'est pas plus impossible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher en entendant cette réponse, d'admirer la subtilité, & la prudence d'Esope. Peu de temps aprés, le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'Hommes sçavans, & fort versez dans les Questions des Sophistes ; il s'entretenoit avec eux du rare sçavoir, & des subtiles inventions d'Esope, & les pria d'un festin où il devoit se trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophistes venus d'Heliopolis s'adressant à Esope. Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a envoyé ici, pour te proposer une Question à résoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Esope, car Dieu sçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui ; ainsi il ne peut rien apprendre des hommes. Non seulement vous vous abusez vous-même ; mais vous voulez encore faire connoître l'ignorance de vôtre Dieu. Un autre lui dit : Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune desquelles est soûtenuë de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle

Question, lui répondit Esope, les Enfans parmi nous, sçavent expliquer cela dés le Berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'est le monde; le Pilier, c'est l'année; les Villes, sont les Mois; les Poutres, les jours des Mois; le jour & la nuit qui se succedent reciproquement, sont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectenabo ayant fait venir ses Courtisans: Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne soyons obligez de payer un tribut à Lycerus, à cause d'Esope; mais l'un d'entr'eux dit au Roi: Il faut lui proposer des Questions bizares, qui n'ont ni sens ni raison, que nous ne sçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Esope. Aprés cela, il alla dans son appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles. Nectenabo confesse de devoir à Lycerus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprés du Roi, il lui presenta ce Billet. Les Courtisans & les Conseillers du Roi, dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir, nous sçavons cela, il y a long-temps que nous en avons eté instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque vous confessez la dette, leur repartit Esope, je vous

en

en ſuis fort obligé, & je vous en remercie trés-humblement. Mais Nectenabo ayant lû le Billet, & ne pouvant ſouffrir les termes de dette & de tribut. Je ne dois rien à Lycerus, dit-il, & cependant vous portez tous vôtre témoignage contre moi, comme ſi j'étois ſon debiteur. Alors ils changerent de ſentiment & de langage & dirent tous de concert: Nous n'en ſçavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela eſt, leur repartit Eſope, vôtre Queſtion eſt expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectenabo redoublant toûjours: Il faut l'avoüer, s'écria-t-il, que le Roi Lycerus eſt trop heureux, d'avoir dans ſon Royaume un homme d'une érudition ſi profonde, & qui eſt comme une ſource inépuiſable de ſcience. Il mit donc entre les mains d'Eſope, l'argent du tribut, dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec des grandes demonſtrations d'amitié. Eſope étant retourné à Babylone raconta à Lycerus tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit. Lycerus ordonna par reconnoiſſance de faire ériger à la gloire d'Eſope une Statuë d'or.

CHAPITRE XXVIII.

Du Voyage que fit Esope en Grece & à Delphes.

Peu de temps aprés le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permission du Roi, qui y consentit, aprés qu'Esope lui eut juré, qu'il retourneroit sans y manquer à Babylone, pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde des grandes preuves de son éminent sçavoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphes. Ceux du Païs étoient charmez de l'entendre discourir; cependant ils ne lui portoient point de respect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Esope les regardant: Habitants de Delphis, leur dit-il, je pourrois vous comparer avec justice à une piece de bois qui flotte sur la Mer. Ceux qui la voyent de loin poussée par les ondes, croyent que c'est quelque chose d'un grand prix; mais ils en jugent tout autrement quand la Mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de vôtre Ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui me-

meritoient toute mon estime ; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur ; j'ai absolument changé de sentimens, & je vous regarde comme les plus méprisables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la sorte, & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il passeroit, prirent la résolution de le faire mourir par artifice, & par une calomnie concertée. Pour mieux executer leur dessein, ils s'aviserent de prendre dans le fameux Temple d'Apollon, un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les Meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, & de la supercherie qu'on lui avoit fait, sortit de Delphes, pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes coururent aprés ; ils l'arrêterent, & l'accuserent comme un sacrilege. Il se defendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche ; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils foüillérent par force dans ses Valises, où ils trouverent le Vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faisans grand bruit, & le montrerent à tout le Peuple de Delphes. Esope connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser con-

continuer ſon voyage. Non ſeulement ils refuſerent de le relâcher ; mais encore ils le trainerent en priſon comme un ſacrilege, & le firent condamner à la mort par les ſuffrages de tous les Juges. Eſope ne pouvant trouver aucun ſtratagême, pour ſe garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans ſa priſon ſon infortune. L'un de ſes amis, nommé Damas, le voyant dans un état ſi déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le ſujet de ſon affliction. Une femme, lui répondit Eſope, ayant depuis peu enſeveli ſon Mari, alloit pleurér tous les jours ſur ſon tombeau. Un Laboureur qui travailloit à la terre aſſez prés de là, conçût de l'amour pour cette Femme, & ayant quitté ſes bœufs & ſa Charruë, alla lui-méme dans le tombeau, où s'étant aſſis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la ſorte ? C'eſt parce que j'ai depuis peu enterrê ma Femme ; lui répondit-il ; & je ſoulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'eſt arrivé, dit la Femme. Puiſque nous ſommes tous deux dans la même ſituation, ajoûta le Païſan, qui peut nous empêcher de nous marier enſemble ? J'aurai pour vous la même tendreſſe que j'avois pour mon Epouſe ;
&

& vous m'aimerez comme vous aimiez vôtre Mari. Ce discours persuada la Femme ; ils convinrent ensemble de se marier. Pendant qu'ils faisoient leurs conventions, un Voleur enleva les Bœufs du Païsan, qui retourné à son champ, & n'y trouvant plus ses Bœufs, commença à se desesperer, & à pleurer plus amerement que jamais. La Femme sortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur : Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore ? Oüi, sans doute, lui répondit-il ; c'est maintenant que j'ai bien raison de pleurer. Voilà, à peu prés, continua Esope, l'état où je suis ; aprés avoir évité de grands perils, je ne vois point de moyen d'eviter la mort dont je suis menacé ; c'est pour cela que je pleure.

CHAPITRE XXIX.

Esope est livré pour être precipité du haut d'un rocher.

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la Prison d'Esope, ils l'en tirerent avec violence pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lors que les Bêtes parloient, leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenoüille, la pria de venir souper avec

lui. Il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger. Le Rat lui disoit : Mangez, mon Amie. La Grenoüille, aprés qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle. Mais de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil vôtre pied au mien; afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'Etang. Elle nageoit entre deux eaux ; mais le Rat perdoit la respiration, & crevoit à force de boire. Il dit en mourant ces paroles à la Grenoüille : Vous êtes la cause de ma mort ; mais un plus grand que vous me vangera quelque jour. Sa prediction fut accomplie peu de temps aprés ; car un Aigle ayant apperçû le corps du Rat qui flotoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fondre dessu, & l'enleva avec la Grenoüille, qui lui tenoit par le pied, & il devora l'un & l'autre, Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force ; mais j'aurai des vangeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les disposa point à lui pardonner. Il se refugia dans

dans le Temple d'Apollon; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent sur une éminence, pour le precipiter. Durant le chemin, Esope leur disoit: Ecoutez-moi, Peuple de Delphes! Un Lievre se voyant poursuivi par un Aigle, & ne sçachant où se cacher, pour éviter un Ennemi si dangereux, se refugia dans le trou d'un Escarbot, le priant de lui donner un asyle. L'Escarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L'Aigle indigné, donna un coup d'aîle à l'Escarbot, enleva le Lievre, l'étrangla, & le devora. L'Escarbot offensé de cet outrage, vola avec l'Aigle, pour reconnoître son nid, il y entra, il y fit un trou, par où les œufs de l'Aigle tombêrent & se cassêrent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus élevé; l'Escarbot y monta, & y fit le même ravage que la premiere fois. L'Aigle ne sçachant plus quelles mesures prendre pour se garantir des insultes d'un Ennemi qu'elle ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communement que cet Oiseau est sous la protection du Maître des

Dieux ; & mit ſur ſes genoux la troiſiéme portée de ſes œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand ſoin ; mais l'Eſcarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le ſein de Jupiter, qui ſe levant bruſquement pour ſe ſecoüer, & ne ſe ſouvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient ſur ſes genoux, les fit tomber, & ils ſe briſerint. Jupiter ayant appris de l'Eſcarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vengeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager ; mais encore qui avoit commis une impieté contre Jupiter même, puiſque l'Eſcarbot l'avoit conjuré en ſon nom, ſans en pouvoir rien obtenir, fit une ſevere reprimande à l'Aigle, lorſqu'il fut de retour, & lui dit que l'Eſcarbot étoit la cauſe de tous ſes chagrins & qu'il avoit eu raiſon de ſe vanger de la ſorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'eſpece des Aigles fuſt entierement détruite, perſuada à l'Eſcarbot de ſe reconcilier de bonne foi. L'Eſcarbot n'en voulut rien faire ; & n'eut point d'égards pour la mediation de Jupiter, qui ordonna ſagement que les Eſcarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne mépriſez point

point le Dieu dans le Temple duquel je ſuis venu chercher un aſyle, quoique ce Temple ne ſoit pas fort grand, ni proportionné à la majeſté de ce Dieu; car aſſeurement il punira l'impieté des méchans. Les Habitans de Delphes ne ſe ſouciant pas de ces remontrances, le conduiſoient toûjours au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Eſope voyant que tous ſes diſcours ne les attendriſſoient point, & ne pouvoient leur faire changer de réſolution, leur parla en ces termes. Ecoutez, hommes cruels, & avides de ſang; un Laboureur ayant vieilli à la campagne, ſans avoir jamais mis le pied dans la Ville, prioit ſes Valets de l'y tranſporter, pour la voir. Ils attelerent des Aſnes à un Chariot, ſur lequel ils mirent le Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Peu de temps aprés, il s'éleva un grand orage mêlé de pluies & de vents; & l'air s'obſcurçit. Les Aſnes qui ne connoiſſoient plus leur chemin, ſans ſçavoir où ils alloint, conduiſirent le pauvre vieillard ſur le bord d'un precipice. Ce malheureux ſe voyant dans un pèril preſque inèvitable: Helas, s'ècrioit-il en s'adreſſant à Jupiter; en quoi ai-je offenſé vôtre majeſté, pour me faire mourir d'une maniere ſi tragique, non point par des Chevaux courageux, ni par

par de forts Mulets, mais par des Asnes qui sont les plus vils de tous les Animaux? Mon sort ressemble en quelque maniere à celui de ce malheureux vieillard, & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'est que je suis condamné à la mort, non point par des hommes sages, & d'un grand merite, mais par les plus indignes, & les plus méchans hommes de l'Univers. Etant sur le point d'être precipité, il leur dit encore cette Fable. Un homme devint éperduëment amoureux de sa propre fille, dont il abusa, aprés avoir envoyé sa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'executer son infame projet. Cette fille lui disoit: Mon Pere, vous faites une chose abominable; j'aimerois beaucoup mieux être deshonnorée par d'autres hommes que par vous qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infames habitans de Delphes, j'aimerois mieux tomber dans les Gouffres de Scylla, & de Charybde, ou dans les Roches de l'Afrique, que de perir injustement par des mains si indignes. Je deteste vôtre Patrie, & j'atteste les Dieux, qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les Habitans de Delphes, sans s'arrêter à ces menaces le precipitêrent du

haut

haut d'un rocher, & il mourut. Peu de temps aprés tout le Païs ſe vit deſolé par la peſte. Ils conſulterent l'Oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injuſtice qu'ils avoient fait à Eſope, & qu'il faloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par ſa mort. Les remords qu'ils en eurent les obligea à lui dreſſer une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus ſages de ce temps-la ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Eſope, vinrent à Delphes, & s'étant informez de ceux qui avoient été les principaux Auteurs de la mort d'Eſope, ils en firent une cruelle vengeance.



LES

FABLES D'ESOPE.

FABLE I.



D'un Coq, & d'une Pierre précieuse.

Un Coq en grattant un fumier, y trouva par hazard une Pierre précieuse; il la considera pendant quelque temps, & dit avec une espece de mépris: de quoi me peut

peut servir une chose si belle & si brillante ? Elle seroit bien mieux entre les mains d'un Lapidaire qui en connoîtroit le prix, & l'usage qu'il en faut faire. Mais pour moi qui n'en puis retirer aucune utilité, je préfererois un seul grain d'orge à toutes les Pierres précieuses du monde.

SENS MORAL.

Les choses ne sont estimables qu'autant qu'elles sont utiles & necessaires : l'on en doit faire peu de cas quand elles ne servent qu'au luxe & à la vanité. Ce n'est que l'opinion des hommes & le caprice qui donne le prix à la plûspart des choses qu'ils estiment tant, & dont ils recherchent la possession avec tant d'avidité. Celles qui sont rares, & qu'on ne peut acquerir qu'avec de grands soins & de grandes dépenses, deviennent précieuses par leur rareté, quoique l'on n'en retire pas de grands avantages, & qu'elles ne servent qu'à amuser les curieux. Il est assez difficile de déterminer le prix de chaque chose en particulier, parce que chacun en juge selon le besoin qu'il en a, ou selon les avantages qu'il en peut retirer. Une belle perle bien nette & d'une belle eau est trés-aimable, quand elle tombe entre les mains des connoisseurs, ils ne font nulle difficulté d'en donner le prix qu'elle vaut : mais Esope avoit raison de faire dire au Coq qu'il préfereroit un grain d'orge à toutes les perles de l'Orient, dont il ne pouvoit retirer aucune utilité. Quelques Philosophes ont con-

consideré le Coq comme le symbole d'un homme voluptueux, qui préfere les plaisirs des sens aux choses les plus précieuses, à l'honneur, aux sciences, à la gloire; & qui neglige de les acquerir quand il faut pour cela se détourner, ou se priver de ses plaisirs.

Le bien le plus exquis ne sçauroit être un bien,
S'il n'apporte aucun avantage.
Amasse des trésors, & n'en fais nul usage,
Tu crois avoir beaucoup, Avare, & tu n'as rien.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

FABLE II.



D'un

D'un Loup, & d'un Agneau.

Un Loup beuvant à la source d'une fontaine, apperçût un Agneau qui beuvoit au bas du ruisseau; il l'aborda tout en colere, & lui fit des reproches de ce qu'il avoit troublé son eau. L'Agneau, pour s'excuser, lui representa qu'il beuvoit au dessous de lui, & que l'eau ne pouvoit remonter vers sa source. Le Loup redoublant sa rage, dit à l'Agneau qu'il y avoit plus de six mois qu'il tenoit de lui de mauvais discours. Je n'étois pas encore né, repliqua l'Agneau. Il faut donc, repartit le Loup, que ce soit ton pére ou ta mére, & sans apporter d'autres raisons, il se jetta sur l'Agneau & le dévora; pour le punir (disoit-il) de la mauvaise volonté & de la haine de ses parens.

SENS MORAL.

Ceux qui ont la force en main ne manquent jamais de prétextes pour opprimer ceux qui dépendent de leur autorité, & qui ne peuvent se soustraire à leur tyrannie. L'intention d'Esope est de representer par cette Fable l'oppression que les petits souffrent sous la tyrannie des Grands. C'est un mal assez ordinaire dans le monde. La pluspart des hommes se prévalent

& abusent de leur autorité, pour chagriner ceux qui dépendent d'eux ; c'est le malheur de la pauvreté, & de la sujettion. Quelque injuste que soit le procedé de ceux qui accablent les autres sous le poids de leur tyrannie, ils ne laissent pas de chercher des prétextes ou des raisons apparentes pour colorer leurs injustices ; à l'exemple du loup qui reprochoit faussement à l'Agneau d'avoir troublé son eau. C'est ainsi que les Grands ont toûjonrs quelque chose à reprocher à ceux qu'ils ont envie d'opprimer, quoiqu'ils n'ayent jamais manqué au respect qu'ils leur doivent, & qu'ils n'ayent blessé en rien leur autorité. On a vû plusieurs Tyrans inventer des calomnies, pour avoir quelque prétexte de dépoüiller ceux qui n'étoient coupables que parce qu'ils possedoient de grandes richesses, ou dont la vertu étoit un reproche tacite de leurs désordres. Ces injures se renouvellent encore tous les jours, chacun se prévaut de son rang, de son état, de son credit, de son autorité, pour exiger de ses inferieurs des soûmissions, & des devoirs contre le droit & l'équité. Pour peu qu'on se mette en devoir de leur resister, leur colere s'allume, & ils en viennent souvent à des grands éclats. Ils suscitent des procés injustes, ils apostent de faux témoins, pour opprimer l'innocence par leurs cabales. On invente des crimes supposéz, comme fit le Loup, qui ne trouvant point de bonnes raisons à apporter à celles que l'Agneau lui alleguoit, lui voulut faire un crime imaginaire de la haine inveterée. que le pére & la mére de l'Agneau portoient au Loup.

Le bien du foible, au riche offre une douce amorce,
Il trouve, pour l'avoir, cent détours differens.
La justice est pour toy; mais tu manques de force,
Et les petits poissons sont mangez par les grands.

❡❡*❡*❡*❡*❡*❡*❡*❡*❡*❡*❡*

FABLE III.



Du Rat, & de la Grenoüille.

Dans le temps que la guerre étoit allumée entre les Grenoüilles & les Rats; une Grenoüille fit un Rat prisonnier, & lui promit de le traiter favorablement. El-

le le chargea sur son dos pour le trajet d'une riviere qu'elle étoit obligée de passer pour rejoindre sa troupe. Mais cette perfide se voyant au milieu du trajet, fit tous ses efforts pour secoüer le Rat & pour le noyer. Il se tint toûjours si bien attaché à la Grenoüille, qu'elle ne pût jamais s'en défaire. Un oiseau de proye les voyant se débattre de la sorte, vint tout à-coup fondre dessus, & les enleva, pour en faire sa proye.

SENS MORAL.

Les Grands se prévalent des querelles & des disputes des petits pour les ruiner & pour les perdre. Cette Fable est une peinture naïve des artifices & des fourberies des hommes, dont nous avons tous les jours des exemples devant les yeux; car pendant que deux personnes disputent ensemble pour défendre leurs droits, un tiers survient qui retire tout l'avantage de leur querelle. Les Historiens qui on écrit la Vie de Philippe de Macedoine, disent que ce Prince fut toûjours fort habile à se servir des broüilleries de ses ennemis. Voyant les Villes de la Grece divisées pour leur liberté, il les tint toûjours en balance, les soûtenant, ou les attaquant selon que ses interests le demandoient, pour reünir en sa personne toute l'autorité. Cet artifice lui reüssit, il se rendit maitre de la plus-grande partie de la Grece, tandis que ces Republiques divisées entr'elles se faisoient la guerre, & tâchoient de se détruire les unes les autres; au lieu

lieu d'employer tous leurs bras pour s'oppoſer à leur ennemi commun. C'eſt ce qui eſt bien repreſenté par le Milan qu'Eſope introduit durant le combat du Rat & de la Grenoüille, il ſçut ſe prévaloir de leur querelle, pour les devorer tous deux. C'eſt ainſi que deux perſonnes mal aviſées, qui employent tous leurs efforts pour ſe détruire reciproquement, deviennent la proye d'un voiſin fâcheux, qui profite d'une conjoncture favorable aprés qu'ils ſe ſont affoiblis mutuellement Il arrive quelquefois que l'une des parties ſe voyant hors d'état de réſiſter, appelle à ſon ſecours un puiſſant Protecteur qui devient ſon ennemi dans la ſuite, & qui lui fait plus de mal que n'auroit pû lui en faire ſon concurrent. C'eſt-ce qu'éprouvérent ſouvent ces peuples qui ſe jettérent autrefois ſous la protection des Romains: car ces fiers Conquerans ſe prévalans de leurs forces, mettoient ſous le joug ceux qui imploroient leur ſecours; ils s'approprioient les biens & les Etats des peuples qui les avoient choiſis pour être leur Juges & leurs arbitres. Le Turcs dans les derniers ſiecles ont mis ſouvent cette politique en uſage, & ont fait repentir les Empereurs de Conſtantinople de leur avoir ouvert l'entrée de leurs Etats Demetrius, & Thomas Paleologue ſe trouvérent mal d'avoir fait arbitre de leurs differends Mahomet ſecond, & de s'être livrez entre ſes mains. Mais ſans avoir recours aux grands exemples, & pour dire quelque choſe qui approche de la Fable du Rat & de la Grenoüille, ne voit-on pas que la diviſion qui ſe met entre deux freres, donne occaſion à leur ennemi commun de les ruiner l'un & l'autre? Lors que deux amis ſe

brouïllent, un tiers qui survient, profite adroitement de leur querelle, & en retire de grands avantages.

Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,
Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,
Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse
Ce que vous lui donnez le temps de vous ôter.



FABLE IV.



Du Cerf, & du Brebis.

Un Cerf accusa un Brebis devant un Loup, lui redemandant un muid de fro-

froment. Il ne lui devoit rien. Cependant le Loup le condamna à payer ce que le Cerf lui demandoit ; il promit de satisfaire & d' executer la sentence au jour marqué. Quand le temps du payement fut échu, le Cerf en avertit le Brebis. Il protesta contre la sentence, & dit qu'il ne payeroit pas ; ajoûtant que s'il avoit promis quelque chose, ce n'étoit que par la seule crainte du Loup son ennemi declaré ; & qu'il n'étoit nullement obligée de payer ce qu'il ne devoit pas, puisqu'il ne l'avoit promis que par force.

SENS MORAL.

On n'est pas obligée de tenir les promesses qui ont été extorquéz par crainte ou par violence, ou pour des choses injustes. Pour faire concevoir cette verité, Esope introduit le Brebis qui est un animal timide, foible & sans défence. Il s'engagea au Cerf de lui payer ce qu'il ne lui devoit pas ; car il avoit eu l'adresse de le citer devant le Loup, pour l'intimider par la vuë d'un animal si redoutable, & son ennemi capital ; outre qu'il étoit hors d'état, à cause de sa pauvreté, de payer au Cerf un muid de froment, à quoi il s'étoit engagée. On voit assez souvent parmi les hommes des exemples de pareilles injustices ; on s'engage par la crainte à promettre des choses, quoique l'on n'ait ni la volonté, ni le pouvoir de les executer ; aussi n'y est-on pas obligé quand on se voit

affranchi de la tyrannie. Ce n'est pas un crime de s'obliger de la sorte, pour se délivrer de la persecution d'un ennemi redoutable, parce que la loi naturelle permet à chacun de songer à sa propre conservation. Ceux qui usent de violence pour extorquer des promesses, ne sont point fondez en droit pour les faire executer. Celui qui a fait quelque promesse contre sa volonté, & entrainé par la crainte, n'est point obligé de l'accomplir, parce qu'il ne l'a pas fait de son bon gré, ni avec une pleine liberté. Que si l'on est obligé quelquefois de hazarder sa vie ou sa liberté, c'est plûtôt pour la défence du bien public que pour ses interests particuliers; car il est permis d'y renoncer plûtôt que de s'exposer à perdre l'une ou l'autre. Ce n'est pas une injustice de ne point accomplir ce que l'on n'a promis que par contrainte: car cette action par laquelle nous nous privons de ce qui nous appartient legitimement, doit être libre & volontaire, & comme un pur effet de nôtre bien-veillance & de nôtre amitié. Ainsi ce seroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & de l'extorquer par violence; & l'on ne peut être obligé ni devant Dieu ni devant les hommes, de donner ce que l'on a promis par crainte, & pour se délivrer d'un grand peril; comme fit le Brebis, qui avoit sujet d'apprehendre que le Loup ne le dévorât, s'il s'opposoit aux injustes prétentions du Cerf; il aima mieux tout promettre, bien resolu de ne rien donner.

Sur ce qu'on veut de toy, quel que soit l'embarras
Où d'un homme puissant la presence te jette,
Avant que de promettre, examine le cas.

Il

Il est fâcheux de nier une dette,
Plus fâcheux de payer ce que l'on ne doit pas.

FABLE V.



Du Chien, & de son ombre.

Un Chien traversant une riviere sur une planche, tenoit dans sa gueule un morceau de chair que la lumiere du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'est l'ordinaire. Son avidité le poussa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, & il lâcha ce qu'il

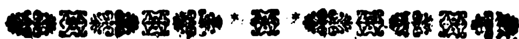
portoit, pour courir aprés cette ombre. C'est ainsi que sa gourmandise fut trompée; & il apprit à ses dépens qu'il vaut mieux conserver ce que l'on possede, que de courir aprés ce qu'on n'a pas.

SENS MORAL.

On perd le certain en poursuivant l'incertain; & voulant tout avoir, on est souvent frustré de ses esperances. Le Chien laissa tomber dans la riviere un morceau de viande qu'il portoit, croyant le changer pour quelque chose de meilleur. Cet exemple est une bonne instruction pour apprendre aux personnes trop avides, que le desir insatiable de posseder ce qu'elles n'ont pas, les trompe le plus souvent, & leur fait perdre ce qu'elles possedoient déja. Les avares, les ambitieux, peuvent apprendre par cette Fable à moderer leur avarice & leur ambition. Combien de fois sont trompez dans leurs esperances, ceux qui voulant entasser trésors sur trésors, se jettent dans des emplois équivoques, dans l'esperance d'amasser en peu de tems des richesses immenses? mais leur avarice se trouve trompée; & croyant grossir leurs revenus par des biens nouvellement acquis, ils perdent leur propre patrimoine, & tombent dans des labyrintes d'affaires & de procés qui les ruinent sans resource. Les Amans pourroient aussi se corriger par l'avanture du Chien. Ils ne se contentent gueres de ce qu'ils possedent, & se jettent dans de nouvelles amours par l'esperance de trouver mieux: mais aprés bien des soins & de la dépense, se croyant au comble du souverain bien

bien, ils sont trompez par l'ombre, comme le Chien d'Esope. Les ambitieux tombent aussi dans le même inconvenient. Peu satisfaits de la gloire qu'ils ont acquise, ils tâchent d'en acquerir une nouvelle; mais ils perdent par leur précipitation & par leur mauvaise conduite, celle qu'ils avoient meritée legitimement par leurs belles actions. Pour dire quelque chose de plus fort, la plûpart des hommes sont tellement aveuglez par le faux éclat des biens perissables du monde, qu'ils negligent, pour les posseder, les biens solides & essentiels. Les uns se laissent entrainer par l'amour des voluptez charnelles; les autres seduits par l'éclat des grandeurs mondaines, sacrifient tout pour les obtenir. Chacun suit en cela son penchant, & l'on ne s'apperçoit de ses erreurs qu'aprés avoir connu la fausseté des biens du monde.

Cours aprés les biens, les honneurs, les plaisirs,
Trouvez en, s'il se peut, sans nombre:
Quand ils auront satisfait vos desirs,
Qu'aurez vous embrassé de l'ombre.



FABLE VI.

Du Lion allant à la chasse avec d'autres bêtes.

Un Lion, un Asne & un Renard étant allez de compagnie à la chasse, prirent un Cerf & plusieurs autres bêtes Le Lion ordonna à l'Asne de partager le butin,



tin, il fit les parts entierement égales, & laissa aux autres la liberté de choisir. Le Lion indigné de cette égalité, se jetta sur l'Asne & le mit en pieces. Ensuite il s'addressa au Renard, & lui dit de faire un autre partage; mais le Renard mit tout d'un côte, ne se reservant qu'une trés-petite portion. Qui vous a appris, lui demanda le Lion, à faire un partage avec tant de sagesse? C'est la funeste avanture de l'Asne, lui répondit le Renard.

SENS

SENS MORAL.

On doit se rendre sage aux dépens des autres, pour n'avoir rien à demêler avec les plus puissans qui se prévalent de leurs forces. Cette Fable est une peinture ingenieuse de l'abus que les Grands font de leur autorité & de leur credit. Le Lion refuse à ses inferieurs leur part de la proye qu'ils avoient prise en chassant ensemble. Cette injustice represente le procedé des Grands envers ceux qui dépendent d'eux, & qui ont tout à craindre de leur tyrannie. Le moindre mal qu'ils font est de retenir les salaires de ceux qui les servent; car ils achevent d'accabler ceux qui sont déja dans l'oppression. S'ils font semblant de proteger les malheureux, ils leur vendent bien cher les secours qu'ils leur donnent. Le plus grand malheur de ceux qui gemissent sous leur tyrannie, c'est qu'ils n'ont rien à leur opposer que leurs larmes & leur impuissance: comme on peut l'apprendre par le malheur de l'Asne que le Lion devora, quoiqu'il ne lui eût fait aucun tort en partageant également les bêtes qu'ils avoient prises en chassant de compagnie. La mort tragique de l'Asne rendit sage le Renard, qui ne se reserva presque rien du butin. Cette moderation le garantit de la colere & des griffes du Lion.

D'un grand Seigneur ménagez le soutien,
Poursuivez avec luy quelque grande fortune:
En vain vous esperez vous la rendre commune,
Il aura tout, vous n'aurez rien.

FA-

FABLE VII.



Du Loup, & de la Gruë.

Un Loup s'étant enfoncé par hazard un os dans la gorge, promit une recompense à la Gruë, si elle vouloit avec son bec retirer cet os dont il se sentoit incommodé. Aprés qu'elle lui eut rendu ce bon office, elle lui demanda le salaire dont ils étoient convenûs. Mais le Loup avec un ris moqueur & grinçant les dents, contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré vôtre tête saine & sauve

sauvé de la gueule du Loup, & de n'avoir pas éprouvée à vos dépens combien ses dents sont aiguës.

SENS MORAL.

Ce n'est pas être trop malheureux, si aprés avoir rendu des services aux Grands, l'on n'en reçoit pas de mauvais traitemens pour toute recompense. Le procedé du Loup est une image assez naïve de l'ingratitude des hommes. La Gruë lui rendit un service considerable, en lui arrachant de la gueule cet os qui étoit prêt à l'étrangler; mais cet ingrat se mocqua d'elle, & lui refusa la recompense qu'il lui avoit promise. C'est peut-être de-là qu'est venuë la coûtume de traiter de gruës ceux qui se laissent tromper par les plus fins, dont ils ne reçoivent que de belles paroles, & souvent de mauvais offices pour le bien qu'ils leur ont fait. La Gruë en fut quitte à bon marché, d'avoir pu retirer sa tête de la gueule du Loup sans en être endommagée. Ceux qui rendent des services aux méchans, en demeurent souvent la victime. Au moins le Loup se contenta de priver la Gruë de la recompense qu'il lui avoit promise; mais il ne lui fit aucun mal, & lui permit de se retirer d'auprés de lui saine & sauve. Il lui dit en plaisantant, qu'elle étoit trop heureuse d'avoir pû retirer son bec du gozier du Loup, qui pouvoit la dévorer impunément; en effet elle devoit se sçavoir bon gré d'avoir évité la fureur d'un animal aussi porté à faire du mal. Peut-être n'avoit-il encore usé jusqu'alors envers aucun animal d'une pareille courtoisie. Ceux qui se

se trouvent engagez dans le commerce & dans les intrigues des méchans, doivent s'estimer fort heureux quand ils peuvent s'en retirer, sans qu'il leur en coûte, ou l'innocence, ou la liberté, ou même la vie. Un homme sage doit éviter autant qu'il lui est possible tout engagement avec les méchans; car tôt ou tard il ressentira le contre-coup, & les mauvais effets de leur iniquité. Ils s'en prennent le plus souvent à ceux dont ils ont receu de plus grans services, bien loin de les recompenser comme ils doivent, & comme ils le leur avoient promis pour les engager dans leurs interests. Les loix de l'amitié & de la simple reconnoissance, ne sont point assez fortes pour engager les mauvais cœurs à bien traiter ceux à qui ils ont de grandes obligations. Il semble même qu'ils affectent de les traiter mal, pour s'affranchir du joug de leurs bien-faits. C'est donc mal s'y prendre de rendre de bons offices aux méchans dans l'esperance d'en être recompensez; il faut se contenter du merite d'avoir fait une bonne action sans se soucier de la reconnoissance des hommes.

Rendez aux Grands services sur services,
Vous ne trouvez en eux que des ingrats,
Et telles sont leurs injustices,
Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuisent pas.

****

FABLE VIII.

Le Laboureur, & le Serpent.

Un Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid; il l'emporta



ta dans son logis, & la mit auprés du feu. Mais quand elle se sentit réchauffée, & qu'elle eut repris ses forces, elle se mit à repandre son venin par toute la maison. Le Laboureur irrité d'une ingratitude si noire, lui fit de grands reproches, & ajoûtant l'effet aux menaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat qui rendoit le mal pour le bien, & qui vouloit ôter la vie à son bien-faiteur.

SENS MORAL.

Quand on oblige les méchans, on doit craindre d'en être maltraité. Le Serpent qu'E-

ſope repreſente en cette Fable, n'eſt pas le Symbole de la prudence; il eſt plûtôt le Symbole de l'ingratitude. Un pauvre Villageois fut aſſez ſimple pour emporter dans ſa maiſon un Serpent qu'il avoit trouvé ſur la neige à demi-mort de froid, il le mit auprés de ſon feu pour lui rendre la vie par ce ſecours. Le Serpent, que la chaleur avoit r'animé, bien loin de témoigner ſa reconnoiſſance au Villageois, ſe mit à répandre ſon poiſon par toute la cabane, il ſe jetta ſur ſes enfans, & voulut s'élancer ſur le Villageois même, qui fut contraint de prendre une coignée pour écraſer la tête de cet animal, & pour le couper en mille morceaux. Ce ne ſont pas ſeulement les bêtes feroces, ni les Serpens qui ſont ingrats, les hommes même les ſurpaſſent ſouvent en ingratitude; toutes les hiſtoires en peuvent fournir une infinité d'exemples. Eſope, Auteur de ces Fables, en a fait l'experience en ſa perſonne; puiſqu'étant dans Babylone à la Cour du Roi Lycerus, & ayant adopté pour fils un jeune homme qu'il crut rempli de rares qualitez, & parfaitement digne de ſon amitié & de ſon eſtime, il le combla de biens, en lui donnant encore l'eſperance de le faire ſon unique heritier. Mais cet ingrat oubliant tant de bienfaits, ſe ſoûleva contre ſon bienfaiteur, & le fit condamner; en ſorte que pour ſe délivrer de cette perſecution, Eſope fut contraint de demeurer long-tems caché dans un tombeau, juſqu'à ce qu'on eut beſoin de ſa perſonne & de ſon ſçavoir. Cet exemple ſuffit pour montrer juſques à quel point les hommes peuvent porter l'ingratitude.

Fais

Fais du bien, la pitié souvent te le suggére;
Mais regarde sur qui tu répans tes bien-faits.
Celui que la seule misere
A mis hors d'état de mal faire,
Dés qu'il en est sorti, retourne à ses forfaits.

FABLE IX.



Du Sanglier, & de l'Asne.

Un Asne ayant rencontré par hazard un Sanglier, se mit à se moquer de lui & à l'insulter; mais le Sanglier frémissant de couroux & grinçant les dents,

eut d'abord envie de le déchirer & de le mettre en pieces : mais faisant aussitôt réflexion qu'un miserable Asne n'étoit pas digne de sa colere & de sa vengeance : malheureux, lui dit-il, je te punirais severement de ton audace, si tu en valois la peine; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups, & te sauve la vie. Aprés lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

SENS MORAL.

Le mépris est la plus cruelle vengeance que l'on puisse prendre d'un sot & d'un malheureux. On voit dans la réponse que le Sanglier fit à l'Asne, le caractere des hommes courageux, qui dédaignent de se venger des miserables dont ils ont été offensez; ils ne veulent pas se mesurer contre des lâches. C'est ainsi qu'Achille méprisa avec fierté les injures & les calomnies de Thersite, ne croyant pas qu'un si foible ennemi fût digne de sa colere. Philippe, Roi de Macedoine, méprisoit tous les sots discours, & tous les libelles diffamatoires qui se debitoient contre lui. Il avoit même la generosité de faire du bien à ceux qui répandoient des calomnies contre lui : ces manieres honnêtes les faisoient taire; ils changeoient de langage, & s'affectionnoient à ce grand Prince. Esope fait dire au Sanglier, en apostrophant l'Asne, qu'il pouvoit l'insulter impunement, & que son peu de merite mettoit sa vie en seureté; car il dédaignoit de

de tirer vengeance d'un ennemi si lâche & si foible. C'est ainsi que les personnes genereuses doivent traiter ceux qui les insultent, en se vengeant par le mépris des outrages qu'elles en reçoivent. La raison, ou même le seul instinct de la nature, peut inspirer ce mépris à l'égard d'un ennemi que l'on voit foible & hors d'état de resister. La colere des animaux leur fait boüillonner le sang autour du cœur; mais il ne s'aigrit pas si aisément pour une petite resistance, que pour une plus grande, de sorte qu'ils ne déployent pas toutes leurs forces naturelles contre un petit objet; comme on le peut voir par l'exemple du Lion, qui ne s'anime point contre un ennemi rampant & terrassé. On dit encore que l'Ours ne met jamais les dents sur un corps mort. Un homme genereux ne sçauroit se resoudre à ôter la vie à un ennemi qui est à terre, ou qui s'humilie. La raison ou l'amour de la gloire peut lui inspirer ces sentimens; la victoire que l'on remporte d'un ennemi foible est trop aisée. & ne fait pas assez d'honneur.

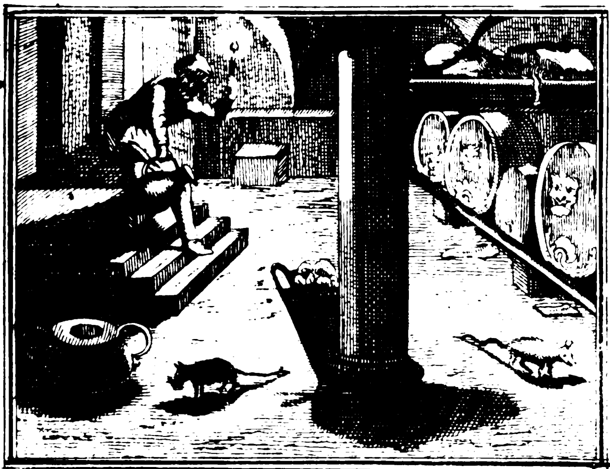
Vous avez tort de prendre pour injure
Ce qu'un mauvais railleur ose vous addresser.
Les coups que porte un sot qui parle à l'avanture,
Sont incapables de blesser.



FABLE X.

D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village.

Un Rat de Ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis



qui lui donna un repas frugal composé de racines & de noisettes Après le repas, le Rat de Ville prit congé de son hôte qui lui promit de l'aller voir à son tour. On le regala magnifiquement de confitures & de fromage; mais le repas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui alloient & qui venoient de tous côtez, & qui causérent de mortelles allarmes au Rat de Village; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de Ville qu'il préferoit un repas frugal fait en repos & en liberté; & la pau vre-

vreté du Village, à la magnificence des Villes, & à une abondance pleine d'inquietudes & des dangérs.

SENS MORAL.

Une vie privée est plus heureuse & plus tranquille que celle qui se passe dans le tumulte & dans les embarras de la Cour. Le banquet des deux Rats ne signifie autre chose, si non qu'une pauvreté tranquille est préferable à une abondance tumultueuse & mal assurée, telle qu'on la trouve pour l'ordinaire dans les Cours des Grands. Les obstacles qui se rencontrent dans l'acquisition des richesses, la peine qu'elles coûtent à acquerir, les inquietudes pour les conserver, tout cela devroit bien rallentir l'ardeur que les hommes témoignent poar elles: s'ils sçavoient se contenter de peu, la pauvreté leur paroîtroit préferable. Ils feroient ce même raisonnement sur la vie champêtre & privée; ils y trouveroient plus de douceur & plus d'agrément, que dans le tumulte de la Cour, où l'on est condamné à une contrainte & à une gêne perpetuelle. Les plaisirs de la campagne sont plus innocens; la chasse, la pêche occupent agréablement un solitaire; le sommeil y est plus tranquille & moins interrompu; on y respire un air plus pur & plus sain que dans les Villes. On y a plus de loisir pour vaquer à ses affaires, à la lecture des bons livres, à ses autres divertissemens. Les passions sont moins tumultueuses & moins agitées, parce qu'on y manque d'objets; l'ambition n'y est point réveillée par l'esperance des grandes Charges & des grands Emplois; on

n'y eſt point traverſé par la jalouſie des rivaux, qui rompent nos meſures par leurs cabales. Si les hommes ſçavoient ſe borner, ils ſeroient infiniment plus heureux à la campagne que dans les grandes Villes ou dans les Cours. Ce ſont eux qui peuvent dire avec Horace, que celui-là eſt heureux qui délivré des embarras des affaires, s'occupe à cultiver les champs qu'ils a herité de ſes peres, & qui mene une vie paiſible & tranquille, à la maniere des premiers hommes qui peuplérent la terre. Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſiecle d'or que la vie champêtre a eu ſes partiſans. Les Romains, ces fameux Conquerans, aprés avoir vaincu & depouillé toutes les nations, en faiſoient leurs delices. Ciceron avouë qu'il vivoit plus agréablement à ſa maiſon de campagne, que dans Rome même. Cincinnatus labouroit les champs, lors qu'il fut nommé Dictateur ; & il reprit la vie champêtre aprés avoir fait de grands exploits de guerre. Virgile & pluſieurs grands hommes n'ont pas dédaigné de faire l'éloge de la vie paſtorale, & de donner des regles de labourage. Pluſieurs Perſonnages celebres de l'Antiquité ont paſſé toute leur vie dans le repos de la campagne. C'eſt encore l'uſage maintenant aprés qu'on a travaillé toute l'année dans les Charges de la Magiſtrature, ou dans les autres emplois de la Republique, d'aller ſe délaſſer de ſes fatigues, durant les vacances, dans une maiſon de campagne. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Eſope ait préferé la condition du Rat de Village, qui menoit en ſeureté une vie ſobre & frugale, à la condition du Rat de Ville qui faiſoit grande chere, mais qui étoit dans des allarmes perpetuelles.

Vivez

Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte,
Dans cet unique bien renfermez vos desirs.
Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,
Ne peuvent se nommer plaisirs.



FABLE XI.



De l'Aigle, & de la Corneille.

Une Aigle voulant manger une huitre, ne pouvoit trouver le moien, ni par force ni par adresse, de l'arracher de son écaille. La Corneille lui conseilla de s'élancer au plus haut de l'air, & de laisser tomber

l'huitre ſur des pierres pour la rompre. L'Aigle ſuivit ce conſeil, la Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'iſſuë, voyant qu'il avoit reüſſi, ſe jetta avidement ſur le poiſſon qu'elle avala, ne laiſſant à l'Aigle que les écailles pour le prix de ſa credulité.

SENS MORAL.

Il faut ſe défier de ceux qui ne donnent que des conſeils intereſſez, & dont ils retirent tout l'avantage. Eſope ſe ſert de l'exemple de l'Aigle pour apprendre aux perſonnes genereuſes à ſe précautionner contre les artifices & les ſupercheries des fourbes, repreſentez par la Corneille qui trompa l'Aigle, & qui tira tout le fruit du conſeil qu'elle lui avoit donné. Ces donneurs de faux avis ſont en grand nombre dans le monde. Leur intention n'eſt pas de vous inſtruire, ni de vous mettre dans le bon chemin quand ils vous conſeillent; ils ne ſongent qu'à leurs propres interêts, & ſont attentifs pour voir l'évenement des conſeils qu'ils vous ont donnez, & pour en profiter. L'amitié, l'empreſſement qu'ils vous témoignent, les careſſes qu'ils vous font; tout cela vous doit être fort ſuſpect. Si vous remontiez juſqu'à la ſource, & que vous puiſſiez développer les replis de leur cœur, vous decouvririez aiſément que leurs paroles ne s'accordent guere avec leurs intentions, & que leurs ſentimens ne ſont pas tels qu'ils vous paroiſſent. Les premieres reflexions d'un homme intereſſé qui donne conſeil, n'ont que lui-même pour objet

jet. Sans se soucier si l'affaire que vous lui proposez, reüssira à vôtre avantage ou non, il songe premierement quelle utilité il en pourra retirer. Voilà ce qui ruine & ce qui détruit tous les fondemens de l'amitié ; les personnes interessées n'en sont nullement capables, toutes leurs intentions sont mercenaires, comme Esope le fait assez voir dans le conseil que la Corneille donna à l'Aigle. Il semble d'abord qu'elle ne songeoit qu'au profit de celui qui lui demandoit conseil ; mais elle ne songeoit en effet qu'à le tromper. Les personnes genereuses sont plus aisément abusées, parce qu'elles se défient moins des artifices de ceux qui abusent de leur credulité, & qu'elles ne songent point a se garantir des pieges qu'on leur tend. Aussi voyons-nous que la credulité de l'Aigle fut trompée, & que la corneille sçut tirer tout l'avantage du conseil interessé qu'elle lui donna.

Trop de credulité nous abuse souvent,
Quoi que tous interests doivent ceder aux nôtres,
En suivant quelquefois un conseil decevant,
On se nuit, & l'on fait les affaires des autres.

FABLE XI.

De l'Aigle, & du Renard.

Une Aigle & un Renard ayant fait societé ensemble, convinrent pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprés de l'autre. L'Aigle



gle choſit un arbre fort élévé pour y faire ſon nid. Le Renard ſe creuſa une taniere au pied de l'arbre, & il y mit ſes petits. Etant un jour ſorti pour aller leur chercher la proye, l'Aigle preſſée de la faim vint fondre ſur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ſes aiglons. Le Renard étant de retour, & voyant la perfidie de ſa voiſine, fut moins atriſté du malheur de ſes petits, que du deſeſpoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance; parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour pourſuivre ſon

ſon ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille imprecations, ne pouvant ſe venger autrement de ſa perfidie. Peu de temps aprés, quelques-uns immolérent une chevre, qu'ils firent brûler dans un champ voiſin. L'Aigle vint fondre deſſus, & enleva une partie de la victime qu'elle porta dans ſon nid, avec quelques charbons ardens qui y mirent le feu. Le vent venant à ſouffler avec impetuoſité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y accourût, & les devora tous à la veuë de l'Aigle.

SENS MORAL.

Ceux qui violent les droits de l'amitié, portent tôt ou tard la peine de leur perfidie, & periſſent enfin aprés avoir opprimé injuſtement les malheureux. Quoique l'Aigle ſoit un animal noble & fier, Eſope le repreſente en cette Fable comme un perfide & un fourbe qui trompe le Renard avec lequel il avoit contracté une amitié trés étroite. Peut être qu'Eſope a voulu faire connoître ſous ce ſymbole, l'extrême foibleſſe des hommes, & de quoi ils ſont capables quand ils ſe laiſſent aller à leur méchant naturel. Quelques vertueux quils ſoient, il n'y à point de vice à quoi ils ne s'abandonnent, quand ils ſuivent le penchant qui les porte à l'injuſtice; ils perdent dans un moment, par leurs déſor-

ſordres, toute la gloire qu'ils ont acquiſe par leur vertus. Peut être auſſi qu'Eſope a voulu montrer par cette Fable, qu'on n'eſt point obligé de garder les paroles qui ont été données aux méchans, ni les conventions que l'on a ſtipulées avec eux. Voilà pourquoi l'Aigle ne fit nulle difficulté de trahir le Renard, & de lui ravir ſes petits, pour les faire devorer par ſes aiglons. S'il faut manquer de parole à l'homme de bien, ou au ſcelerat, quoique l'on ſoit obligé d'avoir de la bonne foi à l'égard de tout le monde, il ſemble toutefois que l'homme de bien ſe ſoucie moins de la perfidie de ceux qui le trompent, parce qu'il trouve des reſſources dans ſa propre vertu, & qu'il ſe conſole plus aiſèment des mauvais tours que les hommes lui jouënt. L'homme de bien pour l'ordinaire eſt plus commode & plus traitable que le méchant, il prend en meilleure part les raiſons qu'on lui apporte pour ſe juſtifier. Que ſi l'injure qu'on lui a faite ne peut s'excuſer en aucune ſorte, il moderera ſa colere, & ne s'abandonnera point à ſon emportement. Au contraire, les gens feroces ſupportent plus impatiemment les petits affronts qu'on leur fait, & cherchent toutes ſortes de moyens pour ſatisfaire leur vengeance. Les grands courages aiment mieux tout ſacrifier que de manquer à leur parole; & croyent que tromper c'eſt une lâcheté impardonnable. L'Hiſtoire Romaine en fournit un bel exemple dans la conduite du ſage Attilius, qui aima mieux s'expoſer à une mort certaine, que de manquer à la promeſſe qu'il avoit faite á ſes ennemis, quoique les Prêtres & les Magiſtrats de Rome l'en diſpenſaſſent avec raiſon. Ainſi on ne peut

peut excuser l'Aigle d'avoir trompé un animal infidel : elle devoit plûtost se resoudre à mourir de faim avec ses aiglons, que de commettre une lâcheté si noire envers son hôte & son ami, avec qui elle avoit contracté une societé si étroite. Elle fut bien tot punie de sa perfidie; le feu s'étant pris au nid de l'Aigle, ses petits tombérent à terre, & furent devorez par leur ennemi. Cette Fable doit apprendre aux perfides que ceux qui violent les droits de l'amitié, sont tôt ou tard punis de leur malice, & qu'ils tombent souvent entre les mains de leurs ennemis, qui leur font encore des outrages plus sanglants.

Malheur à toy, qui promets amitié
A celuy que tu veux surprendre.
L'ami que tu trahis peut être sans pitié
S'il trouve un jour à te le rendre.

****

FABLE XIII.

Du Corbeau, & du Renard.

Un Corbeau s'étoit perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en son bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proye. Pour y reüssir & pour amuser le Corbeau, il commença à le loüer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenoit goût à ses loüanges, c'est grand dommage, poursuivit-il, que vôtre chant ne réponde pas à tant de rares qualitez que vous



vous avez. Le Corbeau voulant persuader au Renard que son chant n'étoit pas desagreable, se mit à chanter, & laissa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'est ce que le Renard attendoit. Il s'en saisit incontinent, & le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, & de s'être laissé seduire par les fausses loüanges du Renard.

SENS MORAL.

Les loüanges que nos ennemis nous donnent sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour

pour nous tromper, & pour s'emparer de nôtre bien. La sotte vanité du Corbeau peut servir d'exemple à une infinité de gens qui se laissent ébloüir par les loüanges qu'on leur donne. C'est la monnoye dont se servent les flateurs pour en obtenir des graces. Les personnes vaines, à force de s'entendre flater, croyent meriter les loüanges qu'on leur donne pour se moquer d'elles, ou par un esprit d'interest. Les flateurs sont en quelque maniere plus dangereux & plus à craindre que les ennemis declarez. Les reproches d'un ennemi font que l'on se tient sur ses gardes; mais les fausses loüanges d'un flateur inspirent de la presomption, & font accroire que l'on a effectivement toutes les vertus dont il nous loüe. Si les hommes se connoissoient mieux, s'ils faisoient une étude plus serieuse, pour examiner leurs défauts, ils ne croiroient pas si aisement meriter toutes les loüanges dont on les endort; mais ils ne se regardent que par leurs beaux côtéz, & s'ils ont quelque merite, ils se flatent d'être accomplis, & de n'avoir rien à se reprocher. Voilà pourquoi, quelque outrées que soient les loüanges qu'on leur prodigue, ils croyent que c'est un juste tribut que l'on rend à leur vertu. Les flateurs de profession ne craignent rien tant, sinon que les hommes se connoissent tels qu'ils sont; ainsi ils déguisent les vices sous le nom de quelque vertu. Ils cachent sous le nom de liberalité la prodigalité & la profusion. Les flateurs ressemblent assez au Renard de la Fable, qui loüoit le Corbeau de la beauté de son plumage. Il y a autant à s'étonner de la bêtise de ceux qui se laissent séduire par les loüanges, que de l'effronterie des flateurs qui loüent impudem-

ment contre leur conſcience. C'eſt la foibleſſe ordinaire des Grands d'être la dupe de tous ceux qui les approchent, & qui ont beſoin de leur credit. Ils ne s'apperçoivent pas que ceux qui leur prodiguent les loüanges avec tant d'empreſſement, ont leur but, & ne ſongent qu'à leurs intereſts particuliers. Ce n'eſt point parce qu'on les aime ou qu'on les eſtime, qu'on les entoure, & qu'on leur fait la cour; c'eſt que l'on eſpere de participer à leur faveur, & que l'on veut ſe prévaloir de la part que l'on a en leur confidence. Le credit des Grands peut être trés-utile; ainſi il eſt fort difficile de n'être pas mercenaire quand on les approche. Ils ſont rarement aimez purement à cauſe de leur merite perſonnel; les Courtiſans ne s'attachent à eux qu'à cauſe des bons offices qu'ils en eſperent; & s'ils les loüent, ce n'eſt que pour les amuſer, ou pour les tromper; comme fit le Renard, qui ne flatoit le Corbeau que dans l'intention de lui faire tomber le fromage du bec.

Garde-toy du Flateur, dont le diſcours doré
Te donne, en te trompant, le nom d'incomparable:
Du monde dont il veut que tu ſois admiré,
Tu te crois l'ornement: & tu t'en rens la fable.

* *

FABLE XIV.

Le Lion caſſé de vieilleſſe.

Le Lion dans ſa jeuneſſe abuſant inſolemment de ſa force, & de l'aſcendant qu'il avoit ſur les autres animaux, ſe fit plu-



plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé & affoibli par les années, ils résolurent de concert de tirer vengeance de ses cruautez, & de lui rendre la pareille. Le Sanglier le meurtrissoit avec ses deffenses; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais le plus sensible au Lion étoient les coups de pied que l'Asne, le plus vil & le plus méprisable de ses ennemis, lui donnoit en lui insultant.

SENS MORAL.

Ceux qui usent insolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guere d'amis dans leurs dis-

disgraces. Le Lion penetré de douleur, disoit en gemissant: ceux que j'ai desobligé autrefois me font maintenant tout le mal qu'ils peuvent, en se vengeant avec quelque sorte de raison; mais ce qui me desespere, c'est que les autres à qui j'ai fait plaisir, au lieu de me rendre la pareille, me haïssent sans sujet. J'ai eu tort de me faire tant d'ennemis par de violens procedez, & de m'être confié si legerement à des faux amis. Ce vieux Lion étendu & languissant à l'entrée de sa caverne, represente la fin funeste des méchans, qui abusent de leur force, ou de leur autorité, pour faire à tout le monde tout le mal qu'ils peuvent. Le Lion pendant sa jeunesse avoit dévoré un grande quantité d'animaux; mais étant usé de vieillesse, il ne pouvoit plus se traîner pour aller à la chasse. C'est ainsi que ceux qui ont tyrannisé les Peuples, sont exposez aux insultes quand leurs forces les abandonnent, ou que leur autorité est tombée. Il faut bien changer de langage, lorsqu'ils se voyent à la merci de leurs ennemis, qui prennent leur temps pour se venger de tous les outrages qu'ils en ont receu. Aussi voyons-nous dans cette Fable qu'Esope nous propose, que tous les animaux que le Lion avoit insulte pendant sa vie, l'insultent à leur tour, lui font de sanglants reproches, & l'accablent de coups, dans un temps où il ne pouvoit resister à leurs attaques, ni se venger des affronts qu'ils lui faisoient. L'un lui redemande son pere qu'il a égorgé; l'autre sa mere, ou ses enfans. Ce qui afflige le Lion dans le malheureux état où il se trouve, c'est que ses amis qui le voyent si miserable, ne viennent point à son secours. Ils s'éloignent de lui, & le fuient,

fuïent, sans se soucier des plaintes qu'il fait dans son infortune. Les hommes sont en cela semblables aux animaux de la Fable. Ils abandonnent dans leurs disgraces ceux qui leur ont rendu des services essentiels pendant qu'ils étoient en faveur. Non seulement nos amis nous tournent le dos quand nous leur devenons inutils; c'est beaucoup, s'ils ne se declarent pas contre nous, & s'ils ne se jettent pas dans le parti de nos ennemis.

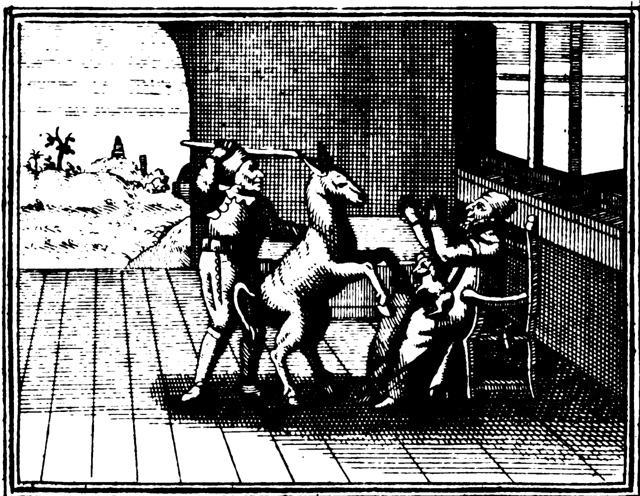
Dans quel triste état tu t'es mis!
Contre chacun dans ta jeunesse,
Hautain, imperieux, tu t'es crû tout permis
On t'attaque dans ta vieillesse;
Pour te défendre où trouver des amis?



FABLE XV.

De l'Asne, & du Chien.

Le Chien flatoit son Maître; & le Maître y répondoit en le caressant de son côté. Ces caresses reciproques donnérent de la jalousie à l'Asne, qui étoit maltraité & batu de tous ceux de la maison. Ne sçachant quelles mesures prendre pour soulager sa misere, il s'imagina que le bonheur du Chien ne venoit que des caresses qu'il faisoit à son Maître, & que s'il le flatoit aussi de la même sorte, on le traiteroit comme le Chien, & qu'on le nourriroit de



viandes délicates. Quelques jours aprés, l'Asne ayant trouvé son Maître endormi dans un fateuil, voulut venir le flater, & lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une melodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'Asne de coups de bâton, pour le recompenser de sa civilité, & des caresses trop rudes qu'il avoit fait à son Maître.

SENS

SENS MORAL.

Ce qui sied bien aux uns ne sied pas toûjours aux autres. Les caresses que le Chien faisoit à son Maître, lui attiroient des caresses reciproques; mais celles de l'Asne ne lui attirerent que des coups de bâton, parce qu'elles étoient rudes, grossieres, mal assaisonnées, & convenables à la stupidité de son naturel. Ce que fit l'Asne pour gagner l'amitié de son Maître, ne lui valut que des coups; parce que cette maniere d'agir n'étoit nullement conforme à son genie pesant & grossier. La nature en formant les Animaux, leur a donné des qualitez naturelles pour des fonctions differentes. Elle a communiqué aux Cerfs la vîtesse & l'agilité; aux Chameaux & aux Elephans, la force. Le Chien se distingue des autres par la subtilité de son odorat; les Oiseaux se balancent dans les airs par le moyen de leurs aîles. Les Animaux de la même espece n'ont pas toutes leurs qualitez naturelles également parfaites; aussi voyons nous une prodigieuse difference entre les hommes: dont les uns paroissent à demi stupides, les autres au contraire ont un genie vif, subtil, élevé, & capable de comprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences. Le grand secret est de s'appliquer aux choses à quoi l'instinct de la nature nous porte; car on ne réüssit jamais bien quand on force son naturel, & que l'on se jette dans des occupations contraires à son genie. C'est ce qu'Esope a voulu nous representer, par les ridicules caresses que l'Asne fit à son Maître, & dont il fut si mal récompensé.

Tout le monde n'est pas du mesme caractere;
Ce qui choque dans l'un, dans l'autre est excellent.
Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire?
Ne sors jamais de ton talent.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

FABLE XVI.



Du Lion, & du Rat.

Un Lion fatigué de la chaleur, & abbatu de lassitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats passe par le lieu où le Lion reposoit, ils lui monterent

rent ſur le corps pour ſe divertir. Le Lion ſe réveilla, étendit la patte, & ſe ſaiſit d'un Rat, qui ſe voyant pris ſans eſperance d'echapper, ſe mit à demander pardon au Lion de ſon incivilité, & de ſon audace, lui repreſentant qu'il n'étoit pas digne de ſa colere. Le Lion touché de cette humble remontrance, relâcha ſon priſonnier, croyant que ç'eût eſté une action indigne de ſon courage, de tuer un animal ſi mépriſable, & ſi peu en etat de ſe défendre. Il arriva que le Lion courant par la foret, tomba dans les filets des Chaſſeurs ; il ſe mit à rugir de toute ſa force, mais il lui fut impoſſible de ſe débaraſſer. Le Rat reconnut aux rugiſſemens du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le ſecourir, en reconnoiſſance de ce qu'il lui avoit ſauvé la vie. En effet, il ſe mit à ronger les filets ; & donna moyen au Lion de ſe développer, & de ſe ſauver.

SENS MORAL.

Les plus Grands tirent quelquefois du ſecours de ceux qui paroiſſent moins en état de leur en donner. La reconnoiſſance du Rat envers le Lion eſt une ſage invention d'Eſope, pour nous donner à entendre que les Grands, en quelque élevation qu'ils ſoient, peuvent tirer du ſervice des perſonnes le moins conſiderables, & qu'ils

ne font pas mal d'uſer envers eux de clemence, quand ils pourroient les opprimer: mais ils ne doivent point les ménager par des motifs bas & mercenaires, & dans l'eſperance d'en recevoir des ſervices. Lorſque le Lion laiſſa aller le Rat, il ne devinoit pas qu'il dût un moment aprés lui ſauver la vie, en rongeant les filets dans leſquels il ſe voyoit enveloppé. Il y a pluſieurs Hiſtoires de la reconnoiſſance des animaux envers les hommes. Un Eſclave d'un Seigneur Romain ſe voyant trop maltraité par ſon Maître, pour ſe délivrer de ſes perſecutions, s'enfuit dans des lieux deſerts. A peine eut-il fait quelques pas dans une vaſte ſolitude, qu'il vit venir vers lui un Lion, non pas en fureur, ni rugiſſant, mais doux, ſoûmis, & flateur, jettant des cris qui témoignoient qu'il ſouffroit une douleur extrême. L'Eſclave s'étant apperçu que ce Lion avoit l'une de ſes pattes enflées, s'approche, lui prend le pied, & lui arrache une longue épine qui y étoit enfoncée. Le Lion, par reconnoiſſance de ce bon office, lui montra par des ſignes, le lieu de ſa caverne, & l'y conduiſit, il l'y nourrit long-tems de ſa chaſſe. Il arriva par malheur que cet Eſclave fut pris au bout de quelque tems, & conduit à ſon Maître, qui le condamna, pour le punir de ſa fuite, à être expoſé aux betes farouches. Le même Lion à qui il avoit arraché l'épine du pied, lui fut amené pour le combatre. Il reconnut ſon bienfaiteur, & bien loin de ſe mettre en état de le devorer, il ſe proſterna a ſes pieds, le flatant de la queuë, & lui faiſant mille careſſes. Tout le Peuple étonné de ce ſpectacle, fut ravi d'admiration, quand l'Eſclave eut raconté ſon avanture.

ture. Pour récompense, la vie & la liberté lui furent accordées tout d'une voix, on fit plus; car il fut ordonné, que le Lion & l'Esclave seroient nourris aux dépens du Public: Le Lion suivoit son Maître dans les ruës de Rome, comme auroit fait l'animal le plus apprivoisé.

N'examine point la personne,
Ne songe qu'au plaisir d'un service rendu,
On reçoit à son tour souvent plus qu'on ne donne,
Et rarement un bienfait est perdu.

¶¶*¶*¶*¶*¶✠¶*¶*¶*¶*¶*¶*

FABLE XVII.



Du

Du Milan malade

Le Milan se voyant réduit à l'extremité, & n'esperant plus de guerir par la force des remedes, conjura sa mere d'aller prier les Dieux de lui rendre la santé. Mon fils, lui répondit-elle, ce seroit en vain que tu attendrois du secours du côté des Dieux, aprés avoir profané si souvent leurs Autels, & les Sacrifices qu'on leur offroit.

SENS MORAL.

Ceux qui ont toûjours vêcu dans le desordre & dans le crime, ne doivent guere esperer que Dieu les regarde d'un œil favorable quand ils sont réduits à la derniere extremité. Ce n'est pas un sincere repentir de leurs crimes qui leur arrache les regrets qu'ils font paroître; c'est l'horreur du peril où ils se trouvent, & la necessité indispensable de sortir de la vie. La mere du Milan lui reproche sa mauvaise vie, & lui represente avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit guere attendre du secours de la part des Dieux, aprés les avoir offensé mille fois en profanant leurs Sacrifices. Cette Fable doit faire connoître à ceux qui passent toute leur vie dans la licence, & qui s'abandonnent aveuglement à toutes leurs passions, differans à changer d'état quand ils seront aux derniers abois, qu'ils se mécomptent s'ils esperent de faire une heureuse fin. Dieu n'est pas toûjours disposé à nous entendre & à nous accorder ses graces, si nous ne nous en rendons dignes par nos bonnes mœurs, & par la regularité de nôtre conduite.

Aprés

Aprés t'être plongé tant de fois dans le crime,
Tes maux te font du Ciel implorer le secours,
Il n'est plus tems, tu t'es creusé l'abisme,
Qui te faisit d'horreur au dernier de tes jours.

FABLE XVIII.



De l'Hirondelle, & des autres Oiseaux

Lors que la saison de semer le lin fut venuë, l'Hirondelle voulut persuader aux autres Oiseaux de faire tous leurs efforts pour s'opposer à cette semaille, qni devoit leur être si funeste. Les autres Oiseaux se mo-

moquérent de ses conseils, lui disant qu'elle s'allermoit mal à propos. Quand le lin fut prêt à sortir de terre, elle leur conseilla de l'arracher; ils n'en voulûrent rien faire, & ne s'inquiéterent nullement de ses avis. Lorsque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à meurir, elle les exhorta à piller les bleds; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ses remontrances étoient inutiles, se separa des autres Oiseaux, & rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce tems-là, elle habite dans les maisons, elle y fait son nid; on l'y laisse vivre en repos; & l'on se sert du lin pour faire des filets, & pour tendre des pieges aux autres Oiseaux.

SENS MORAL.

Il faut toûjours recevoir en bonne part les sages avis qu'on nous donne, & en profiter. Les remontrances que l'Hirondelle fit aux autres Oiseaux, sont le symbole des bons conseils que nous donnent les personnes bien intentionnées; mais il arrive assez souvent que l'on imite l'imprudence des Oiseaux qui ne firent que se moquer des bons conseils de l'Hirondelle, & qui lui reprochérent son excés de prévoyance. La Prophetesse Cassandre ne fut pas mieux écoutée, lors qu'elle avertit les Troyens que leur Ville seroit entierement détruite, s'ils ne rendoient

doient aux Grecs Helene, que l'on redemandoit avec une armée formidable. Les Troyens eurent tout le loisir de se repentir de leur incredulité; mais ils n'ajoûterent foy aux propheties de Cassandre, que lors qu'ils virent le feu dans leur Ville, & leur Empire détruit. On voit souvent arriver de grands malheurs parmi les hommes par le mépris qu'ils font des sages conseils des personnes éclairées. C'est souvent par orgueil que nous méprisons ceux qui nous donnent des avis salutaires, parce que nous préferons nos lumieres à celles des autres. C'est quelquefois aussi faute de reflexion, ou pour ne pas connoître le peril où l'on s'engage, & le malheur dont on est menacé. Les uns negligent par bêtise, & par stupidité, les conseils qu'on leur donne. D'autres le font par de fausses impressions qu'ils ont conceuës contre ceux qui les conseillent. C'est sans doute un grand malheur de n'écouter pas les remontrances de nos amis, qui nous representent charitablement le tort que nous nous faisons par nôtre mauvaise conduite; nous sommes toûjours les derniers à sçavoir les bruits qui courent à nôtre desavantage. Nos amis sont assez lâches pour n'oser nous en avertir, de peur de nous chagriner, ou de peur que nous ne recevions pas leurs avis en bonne part, & que nous ne les ayons pour suspects. C'est ce qu'Esope a fort bien representé dans la Fable de l'Hirondelle, & des autres Oiseaux, qui se moquérent de tout ce qu'elle put leur dire; mais la sage Hirondelle les abandonna, & changea de parti pour se mettre en seureté. Ceux qui nous donnent de bons conseils, s'éloignent de nous quand nous

les

les méprisons, & ils nous abandonnent à nôtre mauvaise conduite.

Aime ceux dont les cœurs jamais ne se déguisent.
A leurs conseils si tu n'es pas soûmis,
Tu fais mal, & perds des amis.
Malheur à ceux qui les méprisent.



FABLE XIX.



Des Grenoüilles, & de leur Roi.

Les Grenoüilles joüissant d'une parfaite liberté, priérent Jupiter de leur donner un

un Roi pour les gouverner ; mais Jupiter se moqua d'une demande si ridicule. Les Grenoüilles ne se rebuterent point de ce refus, elles solliciterent Jupiter avec plus d'empressement, il se rendit à leur importunité. Il jetta dans leur étang une grosse Souche de bois, qui fit trembler tout le marais par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenoüilles épouvantées gardoient le silence sans oser paroître ; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le saluër, & pour lui faire leur Cour. Quand la crainte fut entierement dissipée elles s'apprivoiserent tellement, qu'elles se mirent toutes à sauter sur le dos de leur Roi, & à se moquer de lui, disant qu'il n'avoit ni mouvement, ni esprit. Elles ne purent se resoudre à recevoir cette Souche pour leur Roi : elles retournerent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre, qui eût plus de merite. Jupiter écouta la priere des Grenoüilles, & leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roi se promenant sur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de son courage, en devora autant qu'il en trouva à sa bienseance. Les Grenoüilles allarmées de ce mauvais traitement, presenterent une nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut

plus entendre parler de cette affaire. Depuis ce tems-là, elles ont toûjours continué à se plaindre, & à murmurer; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenoüilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croacement une espece de plainte : mais Jupiter est toûjours demeuré inflexible, & n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gemissent depuis tant d'année, en punition de ce qu'elles n'avoient pû souffrir un Roy pacifique.

SENS MORAL.

Quand on est à son aise, il faut s'y tenir, & ne pas témoigner de l'empressement pour changer d'état. Les Grenoüilles firent trois fausses démarches dont elles eurent tout le loisir de se repentir dans la suite. Leur premiere faute fut de demander un Roi, dans un temps où elles joüissoient d'une parfaite liberté. La seconde, de ne s'être pas contentées du premier Roi que Jupiter leur envoya. La troisiéme, de n'avoir pû s'accommoder du second. Esope a voulu dans cette Fable se moquer de la bizarrerie des hommes, qui ne pouvant se contenir dans le repos d'une douce liberté, font tant par leurs remuëmens, qu'ils tombent enfin sous une dure servitude. L'avarice a esté la premiere & principale cause de ce malheur : car les hommes, pour regler leurs differends, & les limites de leurs heritages, eurent recours à des Arbitres, qui se prévalurent du pouvoir qu'on leur avoit don-

donné. On ne les choisit d'abord que pour contenir le Peuple, & pour l'obliger à observer les Loix; mais cette prééminence & cette espece d'autorité les flata; ils s'y accoûtumerent si bien, qu'ils employerent la ruse, l'artifice, la violence, & toutes sortes d'efforts; pour s'y maintenir. C'est alors qu'ils commencerent à bâtir des maisons plus fortes, à marcher entourez de Gardes pour leur seureté, à prendre des precautions pour faire passer leur autorité à leurs enfans, comme un droit hereditaire. Ils voulurent aussi, pour se faire distinguer, prendre des marques d'honneur proportionnées à leur dignité, avec le titre specieux de Souverains. Quand ils eurent fait toutes ces démarches, ils firent des Loix convenables à leurs interêts, & pour contenir le Peuple dans la sujetion. C'est par ces moyens que les hommes se sont ouvert les chemins à la domination, & qu'ils ont reduit le Peuple à la servitude. La seconde faute qu'Esope fait remarquer dans l'empressement des Grenoüilles pour un Roi, est le peu de cas qu'elles firent du premier que Jupiter leur envoya. Il veut donner à entendre par-là aux hommes; qu'ils doivent se contenter du Prince que Dieu leur donne pour les gouverner, & qu'ils sont obligez de l'honorer, de le servir, de lui donner tous les secours necessaires dans les besoins de l'Etat, quand même il n'auroit pas tout le merite personnel, ni toutes les qualitez que l'on pourroit desirer dans un Monarque. Les plaintes que les Grenoüilles firent de leur second Roi, qui les traitoit inhumainement, est une figure naturelle de l'inconstance des hommes, qui ne sont jamais contens, dans quelque état que la Pro-

vidence les ait fait naître: Ils se persuadent faussement que le sort des autres est toûjours bien plus heureux que le leur. Voilà pourquoi ils font remuer tant de ressorts pour changer de condition, & pour obtenir de certains emplois qui les dégoûtent dés le moment qu'ils les possedent. C'est encore par cette inconstance qu'ils se dégoûtent du gouvernement sous lequel ils sont assujetis, & du Prince qui les conduit; & ils se laissent faussement persuader qu'ils seroient bien plus heureux si l'on changeoit toutes les Loix de l'Etat pour leur en donner de nouvelles. Que des gens si inquiets apprennent par l'exemple des Grenoüilles, qu'il est dangereux de rien innover dans l'ordre d'un Etat, & que l'on est souvent plus malheureux en changeant de Maître.

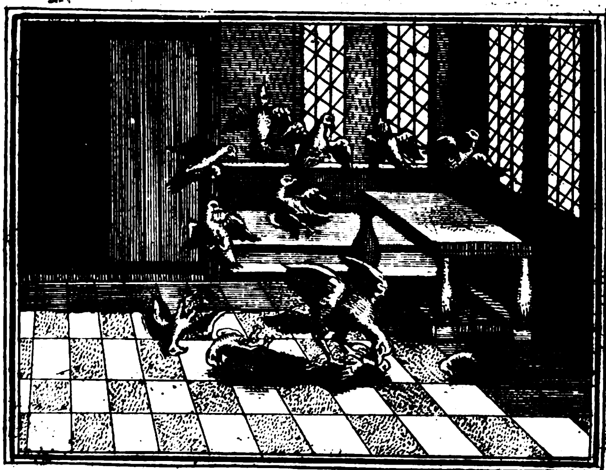
Que l'homme à ses desirs follement s'abandonne;
Dès qu'il a ce qu'il veut, il l'ose negliger.
Tenez-vous à ce qu'on vous donne,
Vous pourrez avoir pis si vous voulez changer.

****

FABLE XX.

Des Colombes, & du Faucon leur Roi.

Les Colombes se voyant hors d'état de resister aux ataques & aux insultes des Milans, qui leur faisoit la guerre à toute outrance, resolurent de se mettre sous la protection du Faucon, & de l'élire pour leur Souverain, afin de l'engager dans leurs inte-



interêts, & de l'oppofer au Milan. Mais elles fe repentirent bien-tôt du choix qu'elles venoient de faire, car ce nouveau Roi les traitoit comme un ennemi declaré. Il les mettoit en pieces, & les devoroit, fans qu'elles puffent fe délivrer de fes violences. Alors les Colombes pleines de douleur & de defefpoîr, difoient qu'il leur eût été plus avantageux de fouffrir la guerre, & les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

SENS MORAL.

C'est une grande imprudence de se livrer au pouvoir d'un ennemi puissant, & sans probité. Les Colombes firent assez paroître leur ingenuité, ou plûtôt leur betise, lors qu'elles choisirent le Faucon pour être leur Roi, & pour les proteger contre les attaques du Milan. Elles ne furent pas long-temps sans se repentir de s'être mises à la merci d'un Roi plus cruel que leur ennemi. C'est la faute où tombent souvent ceux qui veulent se choisir un Chef, sans le connoître parfaitement: Ils se laissent tromper par de specieuses apparences d'une fause probité. Les personnes ambitieuses qui veulent s'élever aux premieres Charges de l'Etat, ont grand soin de se contrefaire & de cacher leurs vices jusqu'à ce qu'elles ayent obtenu les Dignitez qu'elles souhaitoient avec tant d'ardeur. Alors elles se laissent connoître telles qu'elles sont, & ne prennent plus le soin de se masquer. La premiere fin que l'on s'est proposée dans l'établissement des Rois, a éte pour contenir le Peuple qui se seroit échappé; car les hommes n'auroient jamais besoin de Maîtres, s'ils vouloient toûjours être vertueux, & remplir tous les devoirs de leur état. Mais comme leur vertu est foible & chancelante, ils ont besoin d'être retenus par le frein des Loix, & par le respect qu'ils ont pour un Superieur. Ce qu'ils doivent éviter, quand ils choisissent eux-mêmes leurs Maîtres, c'est de tomber dans l'égarement des Colombes, qui firent choix de leur plus grand ennemi pour

les

les gouverner ; c'est une faute irreparable, & dont les suites ne peuvent être que trés-funestes. Les Agrigentins, Peuples de Sicile, firent à peu prés la même faute que les Colombes, lors qu'ils se mirent sous la domination de Phalaris, le plus farouche & le plus cruel de tous les hommes. Ils ne furent pas long-temps sans se repentir de leur imprudence ; car ce brutal fit perir par d'horribles supplices tous les gens de bien de son Etat, & le remplit de brigands, & d'assassins. Les Peuples qui ont le droit d'élection, doivent bien prendre garde à ne pas choisir des Rois vicieux, & depravéz, qui regardent leurs Sujets comme leurs Esclaves, au lieu de les regarder comme leurs Enfans. Sans s'inquiéter du bien public, ils ne se soucient que de leurs interêts particuliers, & traitent leurs Sujets à la derniere rigueur ; comme fit le Faucon, qui devoroit les Colombes pour s'en nourrir.

Quel aveuglement est le nôtre !
Opprimez, nous prenons un Tyran pour appui.
Quel fruit en tirons-nous ? Trouble, misere, ennui.
Nous fuions un abysme, & tombons dans un autre.



FABLE XXI.

D'un Chien, & d'un Voleur.

Un Voleur entra furtivement de nuit dans une maison pour la voler, & offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empecher d'aboyer en l'amusant à



manger ce pain. Mais ce fidel gardien le refusa, & lui dit: Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empécher d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître; mais je me garantirai de ta tromperie, & je n'accepterai point tes presens. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se reveillérent au bruit qu'il fit, & donnérent la chasse au Voleur.

SENS

SENS MORAL.

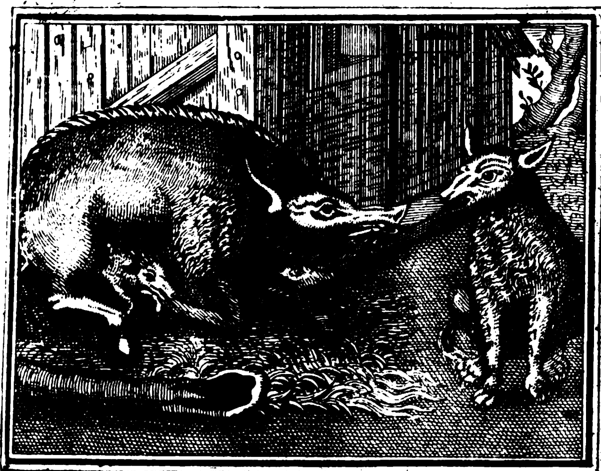
Les presens des ennemis & des méchans sont toûjours suspects, & l'on doit rarement les accepter. La fidelité du Chien qu'Esope represente en cette Fable, est une bonne instruction pour nous apprendre avec quelle reserve il faut recevoir les presens. Sur tout les domestiques ne doivent pas s'émanciper à prendre des presens de toutes sortes de personnes; car c'est un piege qu'on leur tend pour les seduire, & pour apprendre les secrets de leurs Maîtres. On ne voit guere de gens assez desinteressez, & assez liberaux, pour faire de grands presens sans esperance de quelque retour. Les personnes les plus fidelles & les plus genereuses ne sont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation, & font de grandes fautes contre leur devoir, quand elles se sont laissé corrompre. La trahison est l'un des vices les plus noirs, & les plus infames; sur tout celle des domestiques à l'égard de leurs Maîtres; parce qu'ils se confient en eux, & qu'ils ne peuvent pas toûjours leur dérober la connoissance de leurs secrets & de leurs affaires les plus importantes. C'est pour cela que les Loix ont ordonné des peines trés rigoureuses contre les traîtres de cette nature. On a naturellement du mépris & de l'horreur pour les traitres. Ceux même qui profitent de leurs trahisons, les regardent avec indignation, & s'en défient toûjours; car ceux qui trahissent leurs Maîtres, ou leurs Souverains, pourront bien trahir des personnes qui ne leur touchent pas de si prés. Ceux qui gardent ou qui défendent des Places pour

leurs Princes, ne peuvent jamais se disculper devant le Public, s'ils les livrent par trahison à leurs ennemis; ou s'ils sont assez lâches pour ne se pas défendre autant qu'ils le peuvent raisonnablement. Les presens ont corrumpu de tout tems la fidelité des hommes les plus genereux, & qui paroissoient les plus attachez à leur devoir. Ceux, qui avoient resisté aux plus grands perils dans la chaleur de la guerre, n'ont pû se défendre contre l'appas des richesses dont on les a flatez. C'est ce qui a fait dire à un grand Prince, qu'il n'y avoit point de Place imprenable dans laquelle on pouvoit faire entrer une grande quantité d'or. Il faut avoir beaucoup de vertu & de generosité, pour se défendre contre de grandes largesses. Esope explique encore un autre point de morale fort important, dans la Fable du Voleur & du Chien: C'est qu'il faut user de grandes précautions pour discerner les faux amis, & les flateurs, d'avec les amis veritables. Il faut d'abord examiner le genie & le caractere de ceux qui nous offrent des presens, pour connoître si leurs intentions sont sinceres & desinteressées. Il faut encore se tenir en garde contre ceux qui nous flatent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoûtumé de nous en faire; car c'est un signe presque infaillible, ou qu'ils nous ont déja trompez, ou qu'ils songent à nous tromper. Leurs complimens, leurs offres de services, ce sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour corrompre nôtre vertu & nôtre fidelité.

Tu dois te défier des presens qu'on te fait.
Crains-y d'un ennemi le secret artifice:

Il medite quelque forfait.
Et cherche à s'en rendre complice.

FABLE XXII.



Du Loup, & de la Truïe.

La Truïe étant prête de mettre bas ses Cochons, fut visitée par le Loup, qui lui offrit de la servir & de la soulager dans le travail où elle étoit, & d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truïe allarmée de la presence d'un ennemi si re-

douta-

doutable, lui répondit, qu'elle le remercioit de ses offres, qu'elle n'avoit nullement besoin de son ministére, & que le plus grand service qu'il pouvoit lui rendre étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, & de la laisser en repos, elle & ses petits.

SENS MORAL.

Le commerce des méchans est toûjours suspect aux gens de bien. La Truïe, dans l'embarras où elle étoit. ne put se résoudre à accepter les offres de services du Loup, quelque besoin qu'elle en eût; au contraire elle le pria de se retirer. Esope a voulu nous donner à entendre par cette Fable, qu'il faut rompre tout commerce avec les méchans, quand même on pourroit en retirer de grands avantages. Les honnêtes gens ne peuvent guere vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriez, sans perdre un peu de leur reputation; parce qu'on est porté naturellement à croire que les hommes ressemblent à ceux qu'ils frequentent. En effet, la sympathie d'humeur & d'inclination est, pour ainsi dire, l'ame & le lien du commerce. Il faut se donner de garde des avis qui nous sont proposez par des gens dont la probité est suspecte; car quoiqu'ils paroissent nous être affectionnez, & entrer dans nos interêts; Ils ont pour l'ordinaire quelque intention détournée qu'on ne connoît pas; & ils ne songent qu'à retirer tout l'avantage des bons avis qu'ils nous donnent, & des offres de services qu'ils nous font. C'est-ce que

le

le sage Esope a parfaitement bien representé dans la conduite du Loup à l'égard de la Truïe ; car dans les offres de services qu'il lui faisoit, il ne songeoit qu'à dévorer ses petits, au lieu de penser de bonne foi à leur conservation, comme il tâchoit faussement de le faire entendre à la Truïe. Nous ne devons pas nous sçavoir trop bon gré des discours obligeans que des gens vicieux tiennent de nous ; c'est souvent un piege délicat qu'ils nous tendent pour s'insinuer dans nôtre amitie ; car on ne peut guere se defendre de s'affectionner à ceux qui disent du bien de nous, ou qui s'offrent a nous en faire. Mais il faut refuser les faveurs des méchans, de quelque espece qu'elles puissent être. Le plus court est de rompre avec eux tout commerce, & de les prier de se retirer, comme la Truïe pria le Loup de s'éloigner d'elle.

Quelque empressé pour vous qu'un scelerat vous semble,
Fuyez-en le commerce ; il n'est utile à rien.
On confond avec lui souvent l'homme de bien,
Quand ils ont habitude ensemble.



FABLE XXIII.

De l'accouchement d'une Montagne.

Il courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet, elle poussoit des cris épouvantables, qui sembloient menacer le monde de quelque grand prodige. Tout le Peuple étonné de ce bruit,



bruit, ſe rendit en foule au pied de la Montagne, pour voir à quoi aboutiroit tout ce fracas. On ſe préparoit déja à voir ſortir un Monſtre horrible des entrailles de la Montagne; mais après avoir long-temps attendu avec une grande impatience, on vit enfin ſortir un Rat de ſon ſein. Ce ſpectacle excita la riſée de tous les aſſiſtans.

SENS MORAL.

On ſe rend ridicule par des promeſſes magnifiques qui n'aboutiſſent à rien. Les perſonnes

sonnes hautaines ont accoûtumé d'ébloüir ceux qui les hantent par de grandes promesses, pour les engager plus fortement dans leurs interêts, ou pour contenter leur vanité. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'est pas en état de donner. Il y a des gens qu'on ne connoît point, & qui se font valoir par des promesses chimeriques. On croiroit, à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Roiaume, ils étourdissent le monde par le bruit de leur faveur. Ceux qui ne jugent que par les apparences, se laissent séduire par cet appas; mais les autres qui les connoissent à fond, ou qui ont déja été trompez, sçavent à quoi s'en tenir. Il faut regarder sur le même pied certains fanfarons qui font de grandes menaces, dont peu de gens se mettent en peine, à cause qu'on les connoît. L'intention d'Esope en cette Fable, a été principalement de faire voir la vanité de la plûpart des entreprises des hommes; il les compare ingenieusement à la grossesse des montagnes qui n'enfantent qu'une souris. En effet, ces vastes projets des plus grands hommes, ces desseins si bien concertez, ces mesures prises avec tant de justesse, n'aboutissent à rien le plus souvent; ou s'ils viennent à bout de leurs entreprises, ils se relâchent aprés l'execution, & fletrissent, par le desordre de leur conduite, la gloire qu'ils avoient acquise par leurs belles actions. Ces superbes bâtimens, ces Mausolées magnifiques, ces Colosses prodigieux, & une infinité de rares ouvrages que l'on croit immortels, ont à peu prés le même sort que la gloire des Conquerans. Le temps à qui rien ne resiste, ruine enfin tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les ouvrages de la Nature, & de

de l'Art. Democrite, aprés avoir connu le ridicule des desseins ambitieux des hommes, rioit sans cesse de la vanité de leurs projets. Combien se donnent-ils de mouvemens! Combien de sang répandent-ils, pour contenter leur vanité, & pour meriter le nom de Conquerans! Si l'Histoire ne nous trompe point, Xerxés, Roi de Perse, ramassa plus d'un million d'hommes, pour desoler & pour envahir la Grece; mais ces grands préparatifs, au lieu de le couvrir de gloire, le couvrirent de honte. L'on pourroit avec quelque raison comparer ce Prince à la Montagne qui n'enfante qu'une Souris.

Monte aux plus grands honneurs, enchaisne la Fortune;
Fai qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien:
Tu descens dans la tombe; à tous elle est commune.
Là, de tes grands projets que te reste-t-il? Rien.



FABLE XXIV.

D'un vieux Chien, & de son Maître.

Un Chasseur poursuivant un Cerf, encourageoit son Chien pour courir avec plus de vîtesse; mais ce Chien appesanti par la vieillesse, n'avoit plus la même legereté qu'il avoit euë autrefois. Son Maître, bien éloigné de le caresser, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais traitement obligea le Chien à se plaindre de son



ſon Maître, & à lui remontrer qu'il lui avoit toûjours rendu tous les ſervices qu'il avoit pû durant ſes jeunes années, & que s'il lui en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour lui; mais parce que la vieilleſſe l'en empêchoit. Le Chien lui repreſenta encore, qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il lui tenoit compte de ſes ſervices paſſez, en un temps où il étoit hors d'état de le ſervir avec la même ardeur.

SENS MORAL.

Les grands Seigneurs ne considerent les gens que par rapport aux services qu'ils en attendent ; & ne leur tiennent pas grand compte de ceux qu'ils leur ont rendus. Ces gens-là devroient venir s'instruire à l'école du Chien, qui a raison d'accuser son Maître d'ingratitude. Ce pauvre animal cassé de vieillesse, ne pouvoit plus chasser avec la même ardeur qu'il avoit fait autrefois ; & quoiqu'il n'y eût point en cela de sa faute, cependant son Maître le méprisoit à cause de son inutilité, & ajoûtoit, par un surcroît d'ingratitude, les mauvais traitemens aux mépris. C'est la destinée de la plûpart des hommes ; quand la vieillesse les met hors d'état de rendre service aux Grands, pour lesquels ils se sont sacrifiez pendant toute leur vie. Les Grands sont naturellement ingrats, les bienfaits ne les touchent que mediocrement : quoiqu'on soit attentif à épier toutes les occasions de les obliger, ils n'en ont pas plus de reconnoissance, parce qu'ils sont persuadez que tous les services qu'on leur rend, leur sont dûs, & que ces services sont même bien au dessous de ce qu'ils meritent. Voilà ce qui est cause que tout ce que l'on fait pour eux ne les touche guere. L'un des plus affligeans maux de ceux qui ont vieilli au service des Grands, est de voir le mépris que l'on fait d'eux ; on les regarde comme des gens incommodes & fâcheux, aprés qu'on a receu d'eux toutes sortes de devoirs pendant leur jeunesse. Ce seroit là le temps de les recompenser de leurs travaux, & de leur procurer du repos sur leurs vieux

vieux jours ; mais on veut les pouſſer à bout, pour les obliger à ſe retirer. On voit aſſez ſouvent dans les Republiques, que les perſonnes les plus conſiderables ſont negligées quand elles ne peuvent plus ſervir l'Etat. Pluſieurs grands Hommes ont été bannis pour de legers ſoupçons aprés avoir rendu d'importans ſervices. On connoît par là que l'ingratitude a regné de tout temps; il n'y a guere d'apparence que les hommes ſe gueriſſent jamais de ce vice.

Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empreſſe.
On vous cherche, on vous rend cent devoirs ſuperflus:
Quand ce temps eſt paſſé, vôtre merite ceſſe.
Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connoît plus.



FABLE XXV.

Le bruit des Arbres battus d'un vent impetueux.

Le bruit des arbres battus d'un vent impetueux épouvanta tellement les Lievres, qu'ils ſe mirent tous à fuir avec vîteſſe, ſans ſçavoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un Marais qui les empêcha de paſſer outre. Les Grenoüilles ſaiſies de crainte s'y precipiterent incontinent pour ſe cacher. Au moment que la peur alloit faire jetter les Lievres dans l'Etang, l'un des plus vieux de la troupe les arrêta, en leur repreſentant qu'ils avoient pris l'al-



larme mal-à-propos, à cause du bruit du vent & des feüilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignions, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenoüilles.

SENS MORAL.

Les lâches se laissent souvent emporter à la peur, quoiqu'ils n'ayent rien à craindre. La ridicule crainte des Lievres, qui résolurent de se precipiter dans un Etang, parce que l'agitation des feüilles les avoit épouvantez, est une image naturelle de ce qui se passe dans le cœur des

des lâches, qui se laissent souvent troubler par des terreurs paniques sans aucun sujet, & qui tombent dans des maux réels, pour en éviter d'imaginaires. Esope fait parler le plus ancien, & le plus sage des Lievres à ses Compagnons, pour leur representer qu'ils avoient tort de s'abandonner si legerement a la crainte, sans examiner s'ils devoient fuïr comme ils faisoient avec tant de précipitation, quoiqu'ils ne fussent poursuivis d'aucun ennemi. Il leur dit encore, pour les consoler dans leur infortune, qu'ils n'étoient pas les plus malheureux, ni les plus timides des animaux, puisque les Grenoüilles fuïoient devant eux, & qu'elles s'étoient precipitées dans leur Marais à l'approche des Lievres. Cet exemple doit apprendre à ceux qui murmurent de leurs peines, qu'il y en a encore de plus infortunez, & que quelques maux que l'on endure, il y en a encore qui en souffrent de plus cruels. Ainsi en quelque état qu'on se trouve, on a plus de sujet de s'applaudir que de murmurer, en comparant sa condition avec celle des autres.

Que nôtre cœur est foible! Il ne faut pour l'abbattre,
Que d'un foible revers sentir les premiers coups.
Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre.
Regardons-les, ils sont plus à plaindre que nous.

FABLE XXVI.

D'un Chevreau, & d'un Loup.

Une Chevre sortit de son Etable pour aller paître, recommandant trés-ex-



preſſément à ſon Chevreau de n'ouvrir la porte à perſonne durant ſon abſence. A peine étoit-elle ſortie, qu'un Loup vint heurter à la porte de l'Etable contrefaiſant la voix de la Chevre, & il commanda au Chevreau de lui ouvrir. Cet animal profitant des leçons de ſa mere, regarda par une ouverture, & reconnut le Loup. Je n'ouvrirai point, lui repliqua t-il; car quoique tu contrefaſſes la voix d'une Chevre, je vois bien à ta figure que tu es un Loup, & que tu ne cherches qu'à me dévorer.

SENS

SENS MORAL.

On se trouve toûjours bien de suivre les conseils des personnes sages, & de se regler sur leurs bons avis. La déference que le Chevreau eut pour sa mere, fut bien récompensée. Elle lui défendit expressément d'ouvrir à qui que ce fût la porte de son Etable, jusqu'à ce qu'elle fût de retour Cette précaution sauva la vie du Chevreau; car la Chevre ne fut pas plûtôt partie, qu'un Loup parut, dans le dessein de devorer le Chevreau, qui se souvenant de la défense de sa mere, refusa constamment d'ouvrir la porte, quoique le Loup artificieux contrefist la voix de la Chevre. Le Chevreau s'avisa de regarder par une fente, & il reconnut la tromperie de son ennemi. Cette Fable est une bonne instruction pour apprendre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir de la déference pour les conseils des Anciens Le moyen le plus infaillible, pour ne point faire de fautes considerables, est de se regler sur l'avis des Sages; mais ce qui fait que l'on profite si peu des lumieres des autres, c'est qu'on ne leur demande pas des conseils avec une intention sincere d'en profiter. On veut qu'ils approuvent les resolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec de grandes précautions Les jeunes gens ont assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'ils peuvent se passer des conseils des Anciens. Ils dédaignent quelquefois de suivre les remontrances de ceux qui leur ont donné la vie. La présomption leur fait accroire, qu'ils peuvent aisément se passer des conseils de tout le monde, & qu'ils ont en partage

tage autant de bon ſens que les plus accomplis. Ils veulent regler la conduite des autres ſur la leur, & ils n'approuvent que ce qui eſt conforme à leurs ſentimens. Ces préjugez ſont dans les jeunes gens un effet de la chaleur du ſang, qui les empêche de reflêchir, & de raiſonner; & du peu d'uſage qu'ils ont des affaires du monde. Mais les vieillards dont le ſang eſt plus raſſis, raiſonnent avec plus de patience, & plus de maturité, ſur les divers évenemens de la vie; outre qu'ils ont eu le temps de faire des experiences ſur les artifices & ſur les tromperies des hommes. C'eſt ce qui les rend plus circonſpects dans l'apprehenſion d'être trompez. Les jeunes gens ſont plus hazardeux, & ſe fient trop ſur leurs propres lumieres. C'eſt pour eux principalement qu'Eſope propoſe l'exemple du Chevreau, qui eut une entiere déference pour les bons conſeils de ſa mere. Cette docilité lui ſauva la vie.

L'imprudente jeuneſſe eſt aiſée à ſurprendre.
A toute heure on lui tend des pieges dangereux,
De fidelles conſeils peuvent ſeuls l'en défendre;
Qui les ſuit eſt toûjours heureux.

****

FABLE XXVII.

Du Chien, & de la Brebis.

Le Chien fit un jour aſſigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à lui payer un pain qu'il diſoit lui avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le Chien



Chien à presenter des témoins, Il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devoit le pain. Elle fut condamnée, sur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devoit pas. Quelques jours aprés, elle vit des Chiens qui étrangloient le Loup. Cette veuë la consola de l'injustice qu'on lui avoit faite. Voilà, s'écria-t-elle, la recompense que meritent de tels calomniateurs.

SENS MORAL.

On ne sçauroit punir avec trop de severité les faussaires & les calomniateurs. Les innocens

nocens ne ſont point en ſeureté contre l'oppreſſion des faux témoins. Il eſt preſque impoſſible de ſe précautionner contre les calomnies. Rien n'eſt plus dangereux dans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médiſances & par leurs faux rapports. Les perſonnes de ce caractere ſe font plus de tort à elles-mêmes qu'à ceux dont elles déchirent la réputation. Les auditeurs qui font ſemblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits deſavantageux, quand ils diſent librement ce qu'ils en penſent. Pour l'ordinaire, la médiſance eſt la marque d'un eſprit mauvais, inquiet, jaloux, qui cherche à s'èlever en détruiſant les autres. Ceux qui ſe déchainent avec tant d'emportement contre leur prochain, ne ſont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Ils trahiſſent ſouvent des perſonnes qu'ils devroient proteger. C'eſt, ce ſemble, ce qu'Eſope a voulu donner à entendre, en introduiſant le Chien qui accuſe la Brebis, quoiqu'il fût deſtiné pour la défendre. C'eſt ainſi que les perſonnes en qui nous mettons nôtre confiance, deviennent quelquefois nos perſecuteurs les plus dangereux. Ils ſeduiſent des gens pour entrer dans leurs interêts contre nous, comme le Chien ſuborna le Loup pour dépoſer contre la Brebis. Cette Fable nous apprend à ne ſe lier de commerce qu'avec des gens d'une probité reconnuë, & de fuïr la ſocieté des méchans. Il eſt inutile de dépeindre la noirceur du crime que les calomniateurs commettent par leurs fauſſes dépoſitions. C'eſt une choſe ſi lâche, ſi honteuſe, ſi hideuſe, qu'il n'y a que des malheureux & des ames paitries de bouë & d'or-

d'ordure, qui puissent en être capables. Ils violent tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, pour rendre croyables leurs impostures. Ils s'en prennent souvent à ceux qui ne leur ont fait aucun tort, & qu'ils auroient plus de raison d'aimer que de haïr. Mais l'avarice ou leur malignité les porte à ces actions infames, à l'exemple du Chien de la Fable, qui accusa faussement la Brebis de lui devoir un pain, & qui se servit de toutes sortes d'artifices pour la faire condamner à lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas.

C'est un malheur bien grand d'avoir pour ennemis
Ceux qui semblent chargez du soin de nous défendre;
Pour nous perdre, il n'est rien quils n'osent entreprendre,
Leur haine leur rend tout permis.



FABLE XXVIII.

Du Laboureur, & du Serpent.

Un Païsan se mit un jour en colere contre un Serpent qu'il nourrissoit, & prenant à la main un bâton, il se mit à le poursuivre. Le Serpent, aprés avoir receu quelques blessures, s'échappa. Depuis cette avanture, le Laboureur tomba dans une extrême pauvreté, & crut que les mauvais traitemens qu'il avoit faits au Serpent étoient la cause de son malheur. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa mai-



maison. Le Serpent s'en excusa, & luy dit qu'il ne pouvoit s'y résoudre ; ne croyant pas pouvoir vivre en seureté avec un homme si incommode Quoique mes playes soient gueries, ajoûta-t-il, le souvenir de tes cruautez ne peut s'effacer de ma memoire.

SENS MORAL.

On conserve long temps la memoire des injures, & l'on ne se reconcilie guere de bonne foy avec ceux dont on a des sujets legitimes de se plaindre. Les grands courages perdonnent plus

plus aisément que les personnes timides; mais il ne faut guere se fier à un ennemi reconcilié, dont on a receu de grands affronts. Pour prouver cette maxime, Esope introduit le Serpent, qui est le symbole de la prudence. Il ne témoigne aucune animosité contre le Laboureur qui l'a maltraité & chargé de coups; mais cependant il ne veut pas retourner dans sa maison, pour ne pas s'exposer à l'avenir à recevoir de pareils outrages. C'est se tromper que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame à haïr toûjours les personnes dont on a esté offensé. Cette haine continuée est plûtôt une marque de foiblesse que de courage. Ceux qui se voyent dans l'impuissance de se venger, & qui ne peuvent se résoudre à pardonner quand ils haïssent, haïssent toûjours. On peut apprendre, par l'exemple du Serpent, qu'il n'est pas à propos de renoüer commerce avec un ennemi dont on a receu de mauvais offices, quoi qu'il fasse des démarches pour reconcilier. C'est mal raisonner de dire, que la bonté que nous luy témoignerons dans la suite, & les services que nous luy rendrons, l'obligeront à nous traiter mieux à l'avenir. Cette esperance est mal fondée; les mauvais cœurs ne peuvent guere se refondre: & l'on peut conclure de l'avenir par le passe; c'est à dire que les mauvais offices de nos ennemis doivent nous faire apprehender d'en recevoir encore de nouveaux. On se rendroit ridicule & méprisable en pardonnant sans cesse, aprés plusieurs outrages redoublez. C'est une chose loüable que de traiter ses ennemis avec generosité; mais quand on a plusieurs experiences de leur perfidie, il n'est pas prudent de s'y

fier

fier davantage. La clemence eſt ſans doute une vertu loüable; mais il faut qu'elle ſoit bien aſſaiſonnée. Quand on a pardonné de bon cœur, on peut ſe tenir en garde contre un ennemi reconcilié; & quoiqu'on ne lui veuille plus du mal, on n'eſt pas obligé de renoüer une ſocieté qu'il a rompuë par ſes mauvais procedez. C'eſt ce que fit le Serpent; car il ne voulut plus r'entrer dans la maiſon du Laboureur, ni ſe fier à ſes belles promeſſes. Le bon ſens veut que l'on ſe précautionne contre des embuches que l'on peut craindre raiſonnablement, aprés avoir eſté trompé pluſieurs fois.

Celuy que l'équité conduit ſelon ſes loix,
Peut tomber dans un piege, & ne le pas connoître;
Mais quiconque eſt trompé deux fois,
Ne l'eſt que parce qu'il veut l'être.



FABLE XXIX.

Du Renard, & de la Cicogne.

Un Renard plein de fineſſe pria à ſouper une Cicogne, à qui il ſervit de la bouillie ſur une aſſiette. La Cicogne ne fit pas ſemblant de ſe fâcher du tour que luy joüoit le Renard. Peu de temps aprés, elle le pria à dîner; il y vint au jour marqué, ne ſe ſouvenant plus de ſa ſupercherie, & ne ſe doutant point de la vengeance que meditoit la Cicogne. Elle luy ſervit un hachis de viandes, qu'elle renferma



ma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvoit atteindre ; & il avoit la douleur de voir la Cicogne manger toute ſeule. Elle luy dit alors avec un ris moqueur : Tu ne peux pas te plaindre de moy raiſonnablement, puiſque j'ai ſuivi ton exemple, & que je t'ay traité comme tu m'as traitée.

SENS MORAL.

Ceux qui ſont profeſſion de tromper les autres, doivent s'attendre à être trompez à leur tour. Les plus fins y ſont attrapez. Le Renard, aprés s'être moqué de la Cicogne, devoit

voit bien s'attendre qu'elle luy rendroit la pareille. quoiqu'elle n'ait pas à beaucoup prés autant de malice que le Renard. Il luy servit sur une assiete des choses liquides dont elle ne pût tâter. Elle, pour se moquer de luy à son tour, luy servit un hachis dans une bouteille où il ne pouvoit fourer le museau. C'est le sort de ceux qui font métier de tromper les autres: on tourne souvent contr'eux leurs propres artifices. Le commerce de la plûpart des hommes ne roule que sur la finesse: ils employent tout leur esprit à tendre des pieges, pour y faire tomber ceux qu'ils abusent par de belles apparences. Ces gens-là sont fort à craindre: car on peut d'autant moins se défendre de leurs supercheries, que l'on s'en défie pas, & que l'on ne songe point à se tenir sur ses gardes. On ne peut guere soupconner ceux qui nous donnent des témoignages de leur amitié; comme fit le Renard envers la Cicogne qu'il pria à dîner pour se moquer d'elle. C'est s'exposer mal à propos aux justes reproches, que font en droit de faire ceux que l'on à joüez de la sorte, & qui ne manquent pas de chercher toutes les occasions de se venger. Une raillerie est quelquefois plus insupportable qu'une affaire de consequence; & souvent un ennemi qui paroît foible, fait plus de tort & se venge avec plus de cruauté que ne pourroit faire un ennemi plus dangereux. Les personnes qui prennent plaisir à tromper, revoltent leurs meilleurs amis, qui deviennent assez souvent des ennemis irreconciliables, parce qu'ils sont au desespoir d'avoir esté pris pour dupes. Ils prennent des vengeances cruelles, pour des affronts qui ne paroissent pas considerables.

rables. La Cicogne se contenta de rendre la pareille au Renard, & de lui faire la même supercherie, qu'il lui avoit faite le premier.

La raillerie est fine, & tu t'en applaudis;
Mais à tous contre toy c'est offrir la bataille.
Prens garde à tout ce que tu dis.
Qui se plaît à railler merite qu'on le raille.

****

FABLE XXX.



Du Loup, & de la Tête.

Un Loup étant entré dans la Boutique d'un Sculpteur, y trouva une Tête de re-

relief fort bien travaillée. Il la tourna de tous côtez, & la contempla à loisir, sans qu'elle proferast une parole. O la belle tête! s'écria-t-il; que cet ouvrage est admirable? C'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puisse donner aucun signe de vie.

SENS MORAL.

Il ne faut pas toûjours juger du merite des hommes par l'exterieur, ni se laisser séduire par de belles apparences. La beauté du Corps est d'un moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeunesse, la vivacité du teint, les belles couleurs passent bien-tôt. Une maladie, la vieillesse, des accidens imprévus fletrissent cette beauté qui a accoûtumé de rendre les femmes si fieres. Mais la beauté de l'ame est plus durable, & beaucoup moins sujette au temps, & aux divers accidens, qui dérangent la matiere, & qui ruïnent les proportions que les parties diverses doivent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoique l'esprit s'use, pour ainsi dire, & s'affoiblisse, cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'esprit même qui agiroit toûjours avec une égale force, s'il ne dépendoit point de la matiere. Mais il est inutile de vouloir prouver la préeminence de la beauté de l'esprit par dessus celle du corps. Il suffit de dire comme le Loup de la Fable: O la belle tête, si elle avoit un cerveau! voulant donner à entendre par cette expression, que la beauté, quelque grande qu'elle soit, est fort peu

peu de chose si elle n'est soûtenuë par le merite de l'esprit.

On cherche avec ardeur à briller au dehors,
Sans que pour le dedans aucun soin nous enflâmé.
Mais que sert la beauté du corps,
Si l'on n'a pas celle de l'ame?



FABLE XXXI.



Du Geay paré de plumes de Paons.

Un Geay plein de vanité, se para avec des plumes de Paons qu'il avoit ramasſées,

fées. Cet ornement emprunté lui causa tant d'orgueïl, qu'il en conçut du mépris pour les autres Geaîs. Il les quitta, & se mêla fierement parmi une troupe de Paons, qui reconnoissant sa supercherie, le dépoüillerent sur le champ de ses plumes postiches. Cet animal tout honteux aprés cette disgrace, voulut retourner avec les Geais; mais ils le rebuterent violemment, & lui donnerent tant de coups de bec, qu'ils lui arracherent toutes ses plumes empruntées; de sorte qu'il se vit méprisé des autres Oiseaux, & même de ceux de son espece.

SENS MORAL.

Quand on méprise ses égaux, & que l'on veut s'élever au dessus de son merite, on tombe dans le mépris. C'est la folie des personnes vaines, que de vouloir se faire estimer à quelque prix que ce soit, & par toutes sortes d'endroits. Ces gens-là se loüent sans façon avec une effronterie qui étonne. Ils aiment le faste, & tout ce qui les fait regarder. Les choses les plus petites leur paroissent considerables, quand elles servent à grossir l'idée qu'ils ont de leur merite. Ils ressemblent au Geay de la Fable, & ne se connoissent pas tels qu'ils sont. Cet animal paré de plumes de Paons qu'il avoit ajoûtées aux siennes, méprisoit ses pareils, & se croyoit d'une condition bien plus relevée. Ce qui empêche principalement les hommes de se connoître, c'est qu'ils se regardent toûjours par leurs

leurs côtez les plus favorables, & qu'ils se flatent d'avoir mille bonnes qualitez qu'ils n'ont point en effet. Le Geay, dont parle Esope, ne pouvoit pas se persuader que les plumes de Paon, qu'il avoit mêlées parmi les siennes, lui fussent naturelles; cependant il s'en glorifioit, & prenoit de là occasion de mépriser ses semblables. Cette ridicule arrogance du Geay represente assez bien le sot orgueil de ceux qui nez dans une condition obscure, oublient ce qu'ils ont été, quand ils ont fait une grande fortune; ils ne connoissent plus leurs anciens amis, ni leurs parens, & ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Ils ont quelquefois l'insolence de parler de leurs ancêtres devant des gens qui ne les connoissent pas, comme s'ils étoient d'une qualité fort relevée. Le Geay rebuté de son état, & portant envie à la beauté des Paons, s'orna de leur plumage, pour déguiser son origine, & se jetta fierement dans une troupe de Paons. Voilà ce que font encore tous les jours des gens d'une condition obscure, qui ne veulent avoir de commerce qu'avec les Grands. Ils prétendent par là se faire estimer de ceux qui les hantent, en leur faisant accroire que leur credit est considerable. On en voit d'autres qui imitent encore plus particulierement le Geay d'Esope, & qui font d'énormes dépenses pour se parer d'habits magnifiques, qui ne conviennent nullement à leur condition. Ils croyent avoir un plus grand merite, quand ils se voyent ornez d'un riche habit; mais il leur arrive la même chose qu'à ce Geay arrogant, qui s'exposa aux mépris des autres Geais, qui lui arracherent toutes ses plumes. C'est ainsi que les creanciers dépoüillent

ceux qui se sont ruïnez par de folles dépenses. On fait vendre les Terres, chacun emporte sa piece, & on les reduit jusqu'à la nudité.

Te voilà magnifique; habits, train, équipage,
Rien ne manque à ta vanité;
Mais ton bien se dissipe; en tous lieux endetté,
Crains de joüer bien-tôt un méchant personnage.

FABLE XXXII.



De la Mouche, & du Chariot.

Une Mouche sétant arrêtée sur un Chariot qui couroit dans la lice, ou les chevaux

vaux & l'agitation des roües élevoient une grande poussiere : Quelle nuée de poudre je fais élever, s'écria-t-elle en s'applaudissant,

SENS MORAL.

On se rend ridicule & méprisable en s'appropriant la gloire des actions d'autrui, comme fit la Mouche, qui ne contribuoit nullement á soûlever cet amas de poussiere qu'on voyoit voler en l'air dans une lice où plusieurs Chevaux couroient ensemble. On voit des hommes assez vains & assez présomptueux pour s'attribuer la gloire des actions ausquelles ils n'ont nulle part, ou du moins dont ils ne sont pas les principaux auteurs. Cette vanité est assez commune aux gens de guerre ; car quand'il s'est passé quelque action considerable, ils racontent à tout propos comment l'affaire s'est passée, & ne manquent pas d'insinuer qu'ils y ont essuyé de grands perils. Les commandans veulent avoir tout l'honneur du succes ; & pour y réüssir plus seurement, ils tâchent d'obscurcir la gloire de ceux qui ont le plus contribué au gain de la bataille ; ils ne manquent pas de briguer le suffrage de gens apostez, qui publient leurs hauts faits avec de grandes exagerations. C'est bien pis quand on prend le soin de se loüer soi-même ; mais ceux qui en usent de la sorte se trompent ; & les loüanges qu'ils se donnent si imprudemment, au lieu de les faire estimer, ne leur attirent que du mépris. L'encens dont un homme s'enyvre lui même, fait toûjours un mauvais effet ; & si l'on pouvoit gagner sur soi

de ne se loüer jamais, on en seroit bien plus loüable. Il y a long-temps que l'on avertit les hommes de se précautionner contre ce ridicule, & que les loüanges qu'ils se donnent sans façon, fatiguent ceux qui les écoutent; mais le plaisir qu'ils trouvent à parler avantageusement d'eux-mêmes, de leur fortune, de leur credit, de leur famille, l'emporte sur toutes leurs précautions. L'amour des loüanges est un vice assez ordinaire à ceux qui écrivent, & qui donnent leurs Ouvrages au Public; s'ils n'ont un grand fonds de modestie, ils se rendent impudens par le desir qu'ils ont de se produire, & de montrer leurs Ouvrages. Ils avalent avec trop de complaisance, les loüanges empoisonnées qu'on leur donne pour se moquer d'eux, & de leurs Ouvrages. Quand on a fait quelque chose qui merite de grandes loüanges, il ne faut point faire paroître d'avidité de les recevoir; mais il faut se contenter du merité d'avoir fait une belle action. On se rend bien ridicule quand on se vante des choses que l'on n'a point faites; à peu prés comme la Mouche dont parle Esope, qui s'applaudissoit elle-même en voyant cette grande nuée de poussiere, dont elle n'étoit nullement la cause.

La vanité de l'homme est difficile à croire.
Que de larcins d'honneur fait faire un sot orgueil!
Des esprits vains & bas c'est l'ordinaire écueil;
De ce qu'a fait un autre, ils se donnent la gloire.

FA-

FABLE XXXIII.



De la Fourmi, & de la Mouche.

La Fourmi eut un jour querelle avec la Mouche, qui se vantoit de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les Palais des Princes, de faire toûjours grand'chere, sans qu'il lui en coûtât aucune peine. Elle reprochoit à la fourmi la bassesse de sa naissance, & qu'elle rampoit toûjours à terre pour chercher de quoi vivre avec beau-

coup de travail & d'assiduité ; qu'elle étoit reduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter les cavernes. La Fourmi répondoit à tous ces reproches, qu'elle étoit contente de son sort ; qu'une demeure seure & arrêtée lui plaisoit mieux, qu'une vie errante & vagabonde. Que l'eau des Fontaines, & les grains de bled, lui paroissoient d'un goût exquis, parce que c'étoient des fruits de son travail ; au lieu que la Mouche se rendoit incommode à tout le monde, & méprisable par sa faineantise.

SENS MORAL.

Une fortune mediocre & bien assurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité, & exposée à mille perils. La dispute qui survint entre la Mouche, & la Fourmi, pour l'excellence de leur état, se renouvelle encore tous les jours ; car on aime naturellement à se préferer à ses voisins. Il semble même que ces préjugez soient d'un grand secours, pour faire que chacun vive plus content dans son état par la comparaison que l'on fait du sien à celui des autres. La Mouche défend le parti des Grands, & de ceux qui habitent des Palais magnifiques, qui font bonne chere, qui mènent une vie oisive, & commode, & qui ne sçauroient se donner aucune peine. Elle méprise la vie obscure & laborieuse de la Fourmi, qui rampe à terre, & qui travaille sans relâche, pendant tout l'Esté, pour

pour avoir de quoi vivre durant l'Hiver. La Fourmi, pour répondre aux insultes de la Mouche, lui dit qu'elle est contente de sa condition, & qu'elle préfere la campagne aux Palais où la Mouche n'est que par emprunt, & où elle fatigue tout le monde, par l'incommodité qu'elle y cause. La Fourmi lui dit encore; qu'elle ne lui porte point d'envie pour les viandes exquises qu'elle mange, & pour la bonne chere qu'elle fait chaque jour, & que sa frugalité, & sa moderation lui tiennent lieu des mets délicieux que la Mouche est contrainte de dérober au peril de sa vie. Le veritable plaisir ne consiste pas tant dans la delicatesse des mets que l'on mange, que dans le ragoût qu'on y trouve. Voilà pourquoi ce Philosophe avoit grande raison de dire, que pour vivre, il ne faloit que du pain & de l'eau: & qu'avec cela, pour faire bonne chere, il faloit avoir faim. La Fourmi se vante d'être tranquile au milieu de sa mediocrité; au lieu que la Mouche est dans une agitation perpetuelle, au milieu des Palais qu'elle habite. Esope a voulu representer, par la comparaison de la Mouche, & de la Fourmi, la difference qui se trouve entre la vie tumultueuse des grands, & la vie paisible des personnes retirées à la campagne. Les premiers ne sont pas contens au milieu de l'abondance & des plaisirs. Les autres vivent tranquiles dans une honnête mediocrité, qui leur coûte des soins, & du travail. La Fourmi reproche agreablement à la Mouche, que sa paresse la réduit à la merci d'autrui, & qu'elle aime mieux s'exposer à mourir de faim, que de travailler. Elle lui represente encore que sa vie n'est point en seureté, & qu'elle court risque à

tous

tous momens de mourir d'une mort violente. Mais la Fourmi vit en seureté dans sa retraite, où elle joüit tranquillement avec ses compagnes du fruit de ses travaux.

L'Ambitieux s'aveugle, & croit qu'il luy sied bien
De prendre un vol sublime où rien ne resserre,
Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,
Et ne manquer jamais de rien

FABLE XXXIV.



D'un Singe, & d'un Renard.

Dans une Assemblée generale des Animaux, le Singe sauta avec tant de le-

legereté, & tant d'adresse, qu'ils l'élurent pour leur Roi, avec l'approbation de toute l'Assemblée. Le Renard, qui ne put regarder son élevation sans envie, ayant apperçû dans une fosse, de la viande cachée sous des filets, mena le Singe sur le bord de la fosse, lui disant, qu'il avoit rencontré un tresor, & que c'étoit au Roi à s'en saisir, parce que la Loy le lui attribuoit. Le Renard exhorta donc le Singe à s'emparer promptement de ce tresor. Le Singe étant entré inconsiderément dans la fosse, fut attrapé au piege qu'il n'avoit pas apperçû. Se voyant pris de la sorte, il reprocha au Renard sa perfidie. Monsieur le Singe, lui repliqua le Renard, puisque vous êtes si peu avisé, comment pretendes-vous avoir l'empire sur tous les autres Animaux?

SENS MORAL.

Ceux qui font des entreprises inconsiderées, & sans avoir bien pris toutes leurs mesures, ne réüssissent guere, & tombent souvent dans de grandes disgraces. Le Renard qu'Esope fait parler dans cette Fable, represente un homme sage & avisé. Au contraire, tous les autres animaux qui élûrent de concert le Singe pour leur Roi, font connoître l'imprudence, & la bêtise des hommes peu sensez, qui donnent souvent de grandes Charges à ceux qui ne sont nullement

ment capables d'en remplir tous les devoirs. Esope condamne aussi en la personne du Singe, ces hommes presomptueux qui n'ayant pas les talens necessaires pour s'acquitter d'un employ considerable, ne laissent pas de le briguer à toute outrance, & de s'y placer par leurs intrigues. Esope feint que le Singe fut élû Roi des autres animaux pour la legereté qu'il fit paroître à sauter; mais ce nouveau Roi, peu de temps aprés son élection, tomba dans les pieges que lui tendit le Renard, & devint par son imprudence, la risée de ceux mêmes qui l'avoient élû. Quelques Historiens rapportent, que lors qu'on voulut établir quelque espéce de Gouvernement, on choisit d'abord les personnes les mieux faites & les plus belles. On revint bientôt de cette erreur, & l'on ne fut pas longtemps sans s'appercevoir de l'inconvenient d'un si mauvais choix, parce que la vertu, le courage, le discernement, la prudence, & les autres qualitez necessaires pour le bon gouvernement, ne sont pas toujours l'appanage de la beauté; puisque l'on voit souvent des hommes stupides & grossiers, qui ont les meilleures apparences du monde. Au contraire, on en voit d'autres petits, & contrefaits, qui ont du courage, de la grandeur d'ame, & mille autres rares qualitez. Dans la suite, les plus forts déposséderent du Gouvernement, ceux que l'on y avoit mis par le seul privilege de leur beauté. Ils se firent Rois, ou plûtôt Tyrans, ne trouvant rien qui pût leur resister. Cette maniere tyrannique de regner devint odieuse, comme l'autre, qui n'étoit fondée que sur la beauté, étoit devenuë méprisable; de sorte que les sa-

ges

ges chasserent les forts dans la suite, & se maintinrent dans le Gouvernement par leur prudence, contre la violence des autres. Esope a voulu donner à entendre par cette Fable, qu'il ne faloit pas considerer le merite du corps dans le choix que l'on faisoit de ceux qu'on destine à gouverner les autres. Il faut choisir les plus sages, les plus prudens, les plus vertueux, & qui ont toutes les qualitez necessaires pour un employ de cette importance.

Je te croy des talens bien au dessus des nôtres,
Mais quelques dignitez qu'on te veuille accorder,
N'entreprens point de commander aux autres,
Si tu ne sçais te commander.



FABLE XXXV.

De la Grenoüille, & du Bœuf.

La Grenoüille ayant un jour apperçû un Boeuf qui passoit dans une Prairie, se flata de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, & demanda à ses compagnes si sa taille commençoit à approcher de celle du Boeuf. Elles lui répondirent, que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toûjours de plus en plus, & demanda encore une autre fois aux Grenoüilles, si elle égaloit à peu prés la grosseur du Boeuf. Elles lui firent



rent la même réponse que la premiere fois. La Grenoüille ne changea pas pour cela de dessein; mais la violence qu'elle se fit pour s'enfler fut si grande, qu'elle en creva sur le champ.

SENS MORAL.

Les petits se perdent quand ils veulent aller de pair avec les Grands, & les imiter. Ce fut une grande imprudence à la Grenoüille de vouloir faire comparaison de sa taille avec celle du Bœuf. Les efforts qu'elle fit pour l'égaler furent la cause de sa perte. Cette Fable dépeint au naturel le caractere des gens d'une con-

condition mediocre, qui oubliant ce qu'ils sont nez, veulent s'égaler aux Grands. Ils veulent être vêtus, logez, nourris, servis comme eux, être entournez du même nombre de Domestiques. C'est l'extravagance où tombent d'ordinaire ceux qui ont fait une grande fortune; la tête leur tourne, & le vertige les prend dans cette haute élevation. Ils ne se contentent pas de s'approprier les Terres des grands Seigneurs, ils en veulent même porter les noms, comme s'ils étoient du même rang, & de la même famille. L'orgueil dont ils sont possedez, fait qu'ils dédaignent leurs pareils. Ils veulent aller de pair avec les personnes de la plus haute naissance; mais les folles dépenses qu'ils font pour cela, les ruïnent de fond en comble, & les remettent dans leur premier état. Qu'ils apprennent à se moderer, & à vivre contens de leur condition. Qu'ils n'imitent pas la folle présomption de la Grenoüille, qui creva pour avoir voulu s'égaler au Boeuf, & lui ressembler par la taille, quoique la nature ait mis une si grande disproportion entre leurs corps.

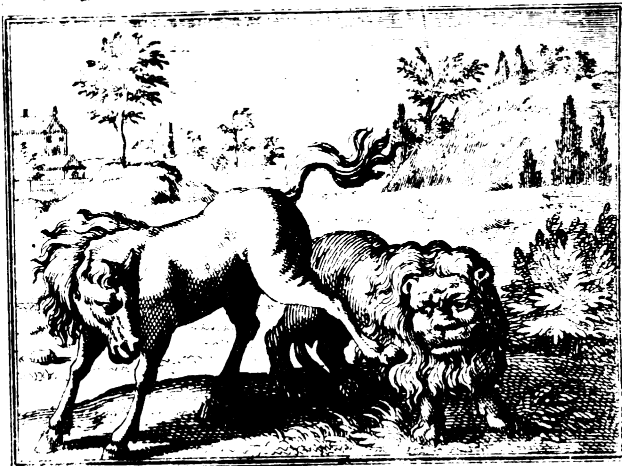
Lorsque fermant les yeux sur ta basse origine,
Enflé d'un sot orgueil tu veux trop t'élever,
Ta vanité t'abaisse, & fait qu'on examine
La honte dont en vain tu penses te sauver.

****

FABLE XXXVI.

Du Cheval, & du Lion.

Un vieux Lion ne pouvant plus chasser avec la même vîtesse, & le même



ſuccés, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en ſon chemin. Il s'aviſa de contrefaire le Medecin, & de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Cheval qui comprit à peu prés la mauvaiſe intention du Lion, lui répondit, qu'il ne ſe portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il ſe ſentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit ſur le champ à la lui tirer. Le Cheval accepta l'offre, & ſe mit en poſture. Quand le Lion ſe fut approché pour tirer l'épine, le Cheval allongeant le pied, frappa rude-

dement le Lion au milieu du front, & se mit à fuïr de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable, & desesperé d'avoir manqué son coup.

SENS MORAL.

Les méchans perissent assez souvent par les mêmes artifices qu'ils employent pour perdre les autres. Les ruses dont se servit le Lion pour surprendre le Cheval, sont le symbole des artifices que les perfides mettent en usage, pour surprendre ceux qu'ils tâchent de faire perir. Le Lion ne pouvant plus prendre les autres animaux avec la même vîtesse, & la même violence, se servit de ruse pour devorer le Cheval qu'il trouva en son chemin. C'est ainsi qu'en usent de certaines gens à qui la force manque, & qui se servent de mauvaises finesses pour venir a bout de leurs desseins. On peut encore faire une remarque sur le procedé du Lion, qui conserve toûjours son naturel sanguinaire jusque dans l'extrême vieillesse. C'est ainsi que les Tyrans redoublent leurs cruautez à mesure qu'ils avancent en âge. Les Historiens qui ont écrit la vie de Tibere, ont remarqué que cet Empereur ne fut jamais plus cruel que dans sa vieillesse, aprés qu'il se fut retiré dans l'Isle de Caprée. Le déguisement du Lion qui contrefit le Medecin pour mieux réüssir dans son entreprise, est une instruction que donne Esope à tous les hommes, afin qu'ils se précautionnent contre les ruses de leurs ennemis, & contre les pieges qu'ils leur tendent. Le Cheval eut toute la presence d'esprit qui étoit necessaire pour élu-

der les artifices du Lion. Il tourna adroitement contre lui-même la ruse dont il se servoit pour le perdre; & le Lion ne pouvoit avec raison se plaindre du mauvais traitement du Cheval, qui lui rendoit le change, & qui se servit de son sçavoir faire, pour se tirer de ses grifes, & pour éviter la mort.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche nostre perte,
Si l'on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aise de ne s'en servir pas.



FABLE XXXVII.



Le

Le Combat des Oiseaux, & des Animaux terrestres.

Les Oiseaux & les Animaux terrestres se declarerent la guerre pour la préeminence, & pour défendre l'honneur de leur espece. Pour décider leur grande querelle, ils se donnerent bataille. La victoire balança long-temps sans se declarer & sans prendre parti. La Chauve-Souris, qui se persuada que les Oiseaux alloient être vaincus, se rangea du côté des Animaux terrestres. Sa prévoyance fut trompée; les Oiseaux remporterent une victoire complette sur leurs ennemis, contre l'attente de la Chauve-Souris, qui fut chassée de la compagnie des Oiseaux. Elle eut tant de honte & de douleur de son infortune, que depuis ce temps-la elle n'ose plus voler en plein jour, & ne se montre que la nuit.

SENS MORAL.

Les personnes interessées, & les lâches suivent la fortune, sans se soucier de leur devoir, ni de leur honneur. La Chauve-Souris abandonna lâchement le parti des autres Oiseaux, quoique jusqu'alors elle l'eût suivi constamment. Elle les abandonna justement dans le temps qu'elle crut qu'ils alloient avoir du pire. C'est la methode ordinaire des personnes interessées, de négliger leurs Amis quand ils leur devien-

nent inutiles. Les malheureux doivent s'y attendre; dans un momemt ils se voyent abandonnez de tous ceux qui leur faisoient la cour avec plus d'empressement. On ne fait pas semblant de les connoître, on les méprise, on les fuït; c'est beaucoup, si on ne leur rend pas de mauvais offices. La Chauve-Souris se jetta dans le parti des Animaux terrestres, lorsqu'elle crut qu'ils alloient remporter la victoire sur les Oiseaux; mais elle fut bien punie de sa perfidie; car ils la chasserent honteusement de leurs Corps lorsque la victoire se fut declarée pour eux. La honte & le repentir sont le partage ordinaire des perfides. Ils tombent necessairement dans le mépris, quand on connoît leur mauvaise foy. L'Aigle ni les autres Oiseaux ne voulurent point faire mourir la Chauve-Souris; ils crurent que c'étoit une chose indigne de leur courage de se venger de la sorte d'un Animal si méprisable. C'est ainsi que les personnes genereuses en usent envers ceux qui leur ont joüé de mauvais tours; elles les abandonnent à leur conduite, sans se soucier de les punir d'une maniere plus cruelle, mais elles ne s'y fient plus, & rompent avec eux tout commerce. Une autre raison empêcha encore les Oiseaux de faire mourir la Chauve-Souris; c'étoit la joye qu'ils goûtoient aprés le grand succés qu'ils venoient d'avoir dans la bataille qu'ils avoient livrée aux Animaux terrestres. Ils ne voulurent point soüiller leur victoire par la mort de la Chauve-Souris. La clemence est la vertu ordinaire des grands courages. Si la trahison leur est quelque fois utile, la personne des traitres leur est toûjours odieuse.

Le

Au parti que le sang, que l'honneur nous fait prendre,
Il faut donner tout nostre amour.
Qui trahit ce qu'il est obligé de défendre,
Doit se cacher de honte, & ne plus voir le jour.



FABLE XXXVIII.



De l'Eprevier, & de la Colombe.

L'Eprevier en poursuivant une Colombe, tomba imprudemment dans les filets qu'un Paisan avoit tendus. Se voyent pris de la sorte, il employa toute son éloquen-

ce pour persuader au Païsan de lui rendre la liberté. Entre les raisons qu'il lui allegua pour le toucher, il lui dit, qu'il ne lui avoit jamais fait de tort. Cela peut être, lui repliqua le Païsan; mais la Colombe que tu poursuivois maintenant avec tant d'ardeur, dans l'intention de la devorer, ne t'avoit aussi jamais offensé.

SENS MORAL.

La Justice veut que l'on punisse les méchans, & que l'on protege l'innocence. L'Eprevier se servoit d'une frivole raison, paur obtenir sa liberté du Païsan, en lui disant pu'il ne l'avoit jamais offensé; parce qu'il devoit être puni pour le dur traitement qu'il vouloit faire à la Colombe. Si les méchans ne sont pas toûjours punis sur le champ de toutes leurs mauvaises actions, il arrive tot ou tard, qu'ils portent la peine de leurs crimes. L'Eprevier avoit commis plusieurs injustices envers les autres Oiseaux; il en avoit devoré un grand nombre impunément; mais enfin il tomba par hazard dans les filets d'un Païsan, qui ne voulut point se laisser fléchir par ses Raisons, ni lui faire de quartier. C'est ainsi que ceux qui ont commis plusieurs crimes, & plusieurs meurtres, sont punis par d'autres meurtriers, ou par les Executeurs de la Justice humaine. L'intention d'Esope en cette Fable, a esté de representer aux hommes, par le malheur de l'Eprevier, que leurs crimes demeurent rarement impunis; & qu'ils tombent enfin tôt ou tard dans quelque disgrace, dont ils ne peuvent

vent ſe delivrer. Ces malheurs, qui ſemblent d'abord de purs effets du hazard, ſont cauſez par une intelligence ſuperieure, qui veille au gouvernement du monde, qui protege les innocens, & qui les venge de leurs perſecuteurs.

Puiſque ſur l'innocent, par haine ou par caprice,
On nous voit chaque jour porter d'injuſtes coups,
Pourquoy crier à l'injuſtice,
Quand elle eſt faite contre nous?



FABLE XXXIX.



D'un Loup, & d'un Renard.

Le Loup avoit ramaſſé dans ſa Taniere de grandes proviſions, pour y ſubſiſter aſſez long-temps, ſans être obligé d'en ſortir; le Renard eut envie d'en avoir ſa part. Il vint rendre viſite au Loup, & lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Loup ſe défiant des fineſſes du Renard, & craignant qu'il ne voulût lui joüer quelque mauvais tour, feignit de ſe trouver mal, diſant que ſon indiſpoſition ne lui permettoit pas de ſortir de ſa Taniere, & que c'étoit pour ſe remettre qu'il ſe tenoit en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieüx le retour de ſa ſanté. Le Renard mal ſatisfait de cette réponſe, & du procedé du Loup qui rompoit toutes ſes meſures, alla trouver un Berger, lui expoſa l'état où le Loup ſe trouvoit, & lui conſeilla de venir promptement en ſa Taniere, où il lui ſeroit fort aiſé de le tuer, parce qu'il ne ſe tenoit pas ſur ſes gardes. Le Berger perſuadé par le conſeil du Renard, vint attaquer le Loup, & le tua ſans une grande reſiſtance. Cette mort mit le Renard en poſſeſſion de la Taniere, & de toutes les proviſions du Loup, mais il n'en joüit pas long-temps; le Chien du Ber-

Berger ſurvint, qui prit le Renard, & l'étrangla ſur le champ.

SENS MORAL.

Les traîtres ne portent pas loin la punition de leurs perfidies, & ils ne joüiſſent pas longtemps des biens qu'ils ont acquis injuſtement. Le Renard témoignant un faux zele pour les interêts du Berger, l'engagea par ſes remontrances à venir ſurprendre le Loup, qui vivoit en repos dans ſa Taniere. Ce traître fut puni de ſa perfidie comme il le meritoit; & le châtiment ſuivit de fort prés ſon crime. L'envie que portoit le Renard à la bonne fortune du Loup, lui inſpira le deſir de le perdre, pour profiter de ſes dépoüilles. Dans ce deſſein, il alla avertir un Berger que l'occaſion étoit belle pour ſe venger des mauvais tours que le Loup lui avoit joüez, & des larcins qu'il lui avoit faits. Que le Loup retenu par quelque indiſpoſition ne pouvoit ſortir de ſa Taniere, & qu'il lui feroit fort facile de l'aſſommer. Le Renard ſe ſoucioit fort peu des interêts du Berger; mais il vouloit ſe ſervir de ſon miniſtere, pour s'emparer de la Taniere & des proviſions du Loup. Cet artifice lui réüſſit d'abord; mais il lui fut funeſte à la fin; car il perit au milieu de l'abondance, & des biens dont il s'étoit emparé par une inſigne perfidie. C'eſt ainſi que periſſent ordinairement les infidelles, ſi leurs trahiſons ont quelques ſuccés au commencement, elles les font enfin tomber dans le precipice.

Ne sois point envieux si tu veux qu'on t'estime,
Ce vice avec raison d'un cœur noble est banni,
Il porte quelquefois au crime,
Et rarement le crime est long-temps impuni.

FABLE XL.



De l'Asne, & du Cheval.

Un Cheval richement paré, rencontra dans son chemin un pauvre Asne, qui gemissoit sous le poids de sa charge. Le Cheval, que son riche harnois rendoit inso-

ſolent, rempliſſoit l'air des henniſſemens, & crioit à l'Aſne de ſe retirer, & de lui faire place. L'Aſne ſaiſi de frayeur, ſe rangea promptement ſans repliquer. Le Cheval alloit à la guerre; il en revint ſi haraſſé, & ſi uſé, que ſon Maître le voyant hors d'état de lui rendre aucun ſervice, le vendit à un Païſan, qui le mit à un Chariot pour porter du fumier. L'Aſne le rencontra au bout de quelque temps, & lui demanda, tout étonné d'un changement ſi étrange, ce qu'il avoit fait de ſon beau harnois, de ſa riche houſſe, de ſon mords doré, qui le rendoit ſi fier, & ſi ſuperbe, & qui lui inſpiroient tant de mépris pour ceux qui ne voudroient maintenant faire aucune comparaiſon avec lui.

SENS MORAL.

Les orgueilleux tombent ſouvent dans le mépris, en punition de leur arrogance. La proſperité leur inſpire des ſentimens hautains, ils regardent avec dédain ceux qu'ils voyent dans une condition malheureuſe. C'eſt l'effet ordinaire qui fait la fortune ſur l'eſprit de la plûpart des hommes; ils ne peuvent guere ſe moderer dans l'état heureux où ils ſe trouvent, & il eſt preſque impoſſible de les guerir de l'orgueil dont ils ſont poſſedez, à moins que quelque revers ne les faſſe tomber dans le malheur. C'eſt-ce qu'Eſope a parfaitement bien dépeint dans le ca-

racte-

ractere du Cheval orgueilleux, & dans le discours qu'il tint à l'Asne pour l'obliger à se retirer de son passage. Au lieu d'avoir compassion de l'état malheureux, où il vit l'Asne, il se mit à lui insulter sur sa misere. Mais l'Asne ne fut pas long-temps sans être vengé du mépris de cet insolent; car peu de temps aprés, il le vit dépoüillé de son beau harnois, & condamné à un employ miserable, L'Asne ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement en le voiant réduit à un état si déplorable, & si different de son premier état. On ne se refuse guere le plaisir malin d'insulter à ceux dont on a éste maltraité, quand on les voit dans l'adversité. Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes; qu'il y a toûjours du haut, & du bas dans la vie; & qu'il ne faut point se flater que le bonheur dont on joüit durera toûjours. L'orgueil du Cheval fut puni, & l'Asne fut vengé des insultes qu'il lui avoit faites, lorsqu'il le vit condamné à traîner honteusement un Chariot rempli de fumier.

Que la prosperité ne t'enfle point le cœur.
Tout répond à tes vœux, la fortune te flate,
Mais elle peut changer, crains ce triste malheur,
Et que son inconstance à ta honte éclate.

FABLE XLI.

D'un Cerf, & d'un Chasseur.

Un Cerf se regardant dans une Fontaine, fut charmé de la beauté de son bois



bois; mais ses jambes grêles & déliées ne lui plurent nullement. Pendant qu'il se contemploit, & qu'il raisonnoit en lui-même, un Chasseur survint tout à coup, accompagné de chiens, en sonnant du Cor. Ce bruit obligea le Cerf à prendre promptement la fuite. Il devança les chiens de bien loin en rase campagne, à la faveur de la legereté de ses jambes. Mais le Chasseur, le poursuivant toûjours, le Cerf se cacha dans une Forêt, où ses cornes demeurerent embarassées aux branches des arbres. Alors

Alors il reconnut ſon erreur, & il comprit combien ſes jambes deliées & ſouples lui étoient utiles pour le délivrer de ceux qui le pourſuivoient, & combien ſon bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeſte, puiſqu'il étoit la cauſe de ſa mort.

SENS MORAL.

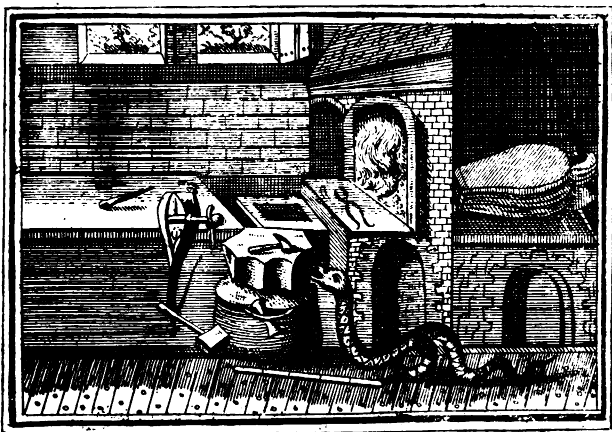
Ce que nous admirons le plus, & ce qui nous donne plus de plaiſir, n'eſt pas toûjours le plus utile. La principale perfection des Cerfs conſiſte dans la legereté de leurs jambes. Si le bois dont leur tête eſt ornée les pare, il les embaraſſe. Eſope a voulu par cette Fable apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du merite des choſes par les apparences ; & que ce qu'ils deſirent, & ce qu'ils aiment avec plus de paſſion, eſt ſouvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignitez qu'ils briguent avec tant d'ambition, les expoſent à la jalouſie des perſonnes envieuſes, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens ſe ſont perdus dans une fortune conſiderable, qui auroient vêcu tranquilement dans une fortune mediocre. Si-tôt que nous ſommes dans la proſperité, que nous avons quelque choſe qui nous donne du luſtre & du relief, nous ſommes en bute aux traits de l'envie. Ainſi il ne faut pas toûjours rechercher ce qui éclate davantage. Le bon ſens veut que l'on préfere l'utile à ce qui flate le plus nôtre vanité. Le Cerf de la Fable qui avoit contem-

templé avec tant de complaisance le bois dont sa tête étoit orné, & qui avoit eu du chagrin en voyant ses jambes qui lui parurent mal-faites, raisonna tout autrement quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé; au lieu que son bois, qui lui avoit paru si beau, fut la cause de son malheur.

Ton merite à tes yeux par l'amour propre offert
Te porte pour toy-même à trop de complaisance.
Ce merite qui n'a qu'une fausse apparence,
Est bien-souvent ce qui nous perd.



FABLE XLII.



Du Serpent, & de la Lime.

Un Serpent s'étant enfermé dans la Forge d'un Serrurier, voulut ronger tous ses outils. Il attaqua d'abord l'enclume; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouveroit mieux son compte, & qu'il en viendroit plus aisément à bout. La Lime lui dit en se moquant de ses vains efforts: sotte bête que tu es, quelle est ta folie? Comment pourrois-tu me ronger avec tes dents; moi qui ronge le fer, & qui peux mettre en poudre l'enclume que tu n'as pû seulement entamer?

SENS MORAL.

Les médisans peuvent attaquer les gens de bien; mais leur vertu triomphe tôt ou tard de leurs calomnies, L'entreprise du Serpent renfermé dans une Forge, & qui tâche d'en ronger tous les Outils les uns aprés les autres, est une leçon pour nous apprendre que la médisance attaque tout, & que les vertus les plus solides ne sont pas à couvert de ses traits envenimez. Mais souvent la calomnie donne plus de lustre à la vertu; & si elle demeure quelque temps opprimée, elle se releve avec plus d'éclat. C'est l'enclume ou la Lime que le Serpent s'efforce de ronger sans y pouvoir mordre.

Sans

Sans attaquer les Grands, souffre leur injustice.
Traverser leurs desseins, leur nuire, les troubler,
C'est ébranler un edifice,
Dont la chûte peut t'accabler.



FABLE XLIII.



Des Loups, & des Brebis.

Les Loups & les Brebis, aprés une longue & sanglante guerre, fitent une espece de Tréve, dans laquelle ils convinrent de se donner des ôtages de part & d'au-

tre. Les Brebis consentirent de livrer leurs Chiens. Les Loups donnerent aux Brebis leurs Louveteaux, qui étant devenus plus grands, se jetterent sur les Brebis, & les devorerent sans resistance, parce qu'elles n'avoient plus leurs Chiens pour venir à leur secours. Les Loups de leur côté devorerent les Chiens qui ne se tenoient point sur leurs gardes, & qui vivoient en assurance sur la bonne foi du Traité.

SENS MORAL.

Il faut être toûjours en garde, pour éviter les surprises d'un ennemi avec lequel on s'est reconcilié. Esope, dans la Fable des Loups & des Brebis, a voulu nous apprendre deux moralitez importantes. La premiere, qu'il ne faut pas aisément se fier à un ennemi, quoiqu'il fasse semblant de s'être reconcilié de bonne foi. La seconde, que les méchans ne manquent jamais de specieux pretextes, pour couvrir leur malignité. C'est une imprudence extrême, & qui a presque toûjours de mauvaises suites, de s'abandonner à la discretion de son ennemi, quelques protestations qu'il fasse d'être dans nos interêts. Il faut juger de l'avenir par le passé. Les demonstrations d'amitie qu'il vous donne, sont un piege adroit qu'il tend; & si vous n'apportez de grandes précautions, pour prendre toutes vos seuretez, vous y tomberes infailliblement. La haine qu'un ennemi a long-temps nourrie, ne s'éteint pas dans un moment. Elle se

ſe réveille dés la premiere occaſion. L'animoſité naturelle qui eſt entre les Loups & les Brebis, ne ceſſa point pour la tréve qui fut concluë entr'eux; & quoiqu'ils ſe fuſſent donné reciproquement des ôtages, les Loups ſe prévalant de la ſecurité où étoient les Brebis durant la paix, n'eurent pas de peine à les détruire, parce qu'elles s'étoient privées inconſiderément des Chiens qui veilloient toûjours à leur garde. Voilà la methode ordinaire des gens de mauvaiſe foi, qui ne font ſemblant de ſe reconcilier avec leurs ennemis, que pour les ruïner plus ſeurement.

Tu peux faire la Paix avec ton Ennemi,
Mais garde toy d'y prendre aucune confiance;
Cette Paix dans le fond n'eſt faite qu'à demi;
Et le moindre pretexte armera ſa vengeance.

****

FABLE XLIV.

D'un Bucheron, & d'une Foreſt.

Un Bucheron entrant dans une Foreſt, lui demanda la permiſſion de prendre du bois pour faire un manche à ſa coignée. Elle y conſentit; mais peu de temps aprés elle ſe repentit de ſa complaiſance; car le Bucheron ſe ſervit de ſa coignée pour couper de grandes branches d'arbres & pour dépoüiller la Foreſt de ſes principaux ornemens, ſans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avoit fourni des armes au Bucheron contre elle-même.



SENS MORAL.

Les ingrats abusent du bien qu'en leur fait, & s'en servent quelquefois contre leurs bienfaiteurs. Quand on a besoin des gens, on les caresse, on les flate pour obtenir les choses qu'on leur demande; mais quand on n'en espere plus rien, on leve le masque, & l'on se declare contre ceux dont on a receu plus de bienfaits. La Coignée du Bucheron lui étoit inutile, parce qu'elle manquoit d'un manche; mais elle ne fut pas plûtôt emmanchée par la facilité & par la liberalité de la Forest, qu'il s'en servit contre elle-même, & qu'il se mit à couper les plus beaux arbres. Combien de gens abusent de leur fa-

faveur, & de leur credit, de leurs richesses, contre ceux-mêmes qui les leur ont procurées! Ils oublient qu'ils leur doivent leur fortune, & par un surcroît d'ingratitude, ils se declarent ouvertement contre ceux à qui ils ont les dernieres obligations.

Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!
Sans rien approfondir, aveugles, insensez,
Tous les jours par nôtre imprudence,
Nous fournissons les traits dont nous sommes percez.



FABLE XLV.



Du Loup, & du Chien.

Un Loup rencontra par hazard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le caresser, & à lui demander de ses nouvelles ; il le questionna sur son embonpoint. Le Chien lui répondit, que les bontez de son Maître, & les soins qu'il prenoit de lui, l'avoient mis dans le bon état où il le voyoit ; car il me nourrit, ajoûta-t-il, de mets de sa table, & des viandes dont il mange lui-même : outre cela, je dors dans un lieu couvert, & tous ceux de la maison me font tout le bien qu'ils peuvent. Ce discours inspira envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je serois heureux, lui dit-il, de servir un Maître si commode ! Si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition seroit préferable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à son Maître, & de le solliciter en sa faveur, pourvû qu'il se relachât un peu de sa cruauté naturelle. Le Loup y consentit. Leurs conventions ainsi faites, ils se mirent en chemin : le jour étoit déja grand. Le Loup voyant que le col du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cause. Cela n'est rien, repliqua le Chien, pendant la nuit

j'ai

j'ai la liberté toute entiere, & l'on me lâche, pour abboyer aux voleurs; mais pendant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maison de mon Maître. Ce discours ralentit l'ardeur du Loup; il ne témoigna plus le même empressement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à si haut prix l'amitié de ton Maître; j'aime mieux joüir de ma liberté, que de faire bonne chere dans l'esclavage.

SENS MORAL.

On a bien de la peine à se déterminer sur le choix des conditions, quand on compare les biens, & les maux qu'on y trouve. Esope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoissance, parce qu'il avoit passé dans la servitude plus de la moitié de sa vie. Il préfere la liberté à tous les autres avantages de la vie; mais il est peu d'hommes qui vivent dans une entiere indépendance. Les malheureux sont obligez de servir & de se captiver pour vivre. Les autres, qui sont dans une condition plus heureuse, ont au dessus d'eux des superieurs, qui leur font sentir durement leur superiorité. Si les hommes vouloient se donner le mot, ils ne seroient pas obligez de s'assujettir au caprice, & à la bizarrerie de certaines gens qui leur vendent bien cher les bons offices

qu'ils leur rendent; mais il faut ramper, dépendre, & faire bien des bassesses, pour contenter son ambition. Ceux qui croyent vivre dans une entiere liberté dépendent de l'autorité des Magistrats; mais cette dépendance est utile & necessaire, pour maintenir le bon ordre de la Republique. Ce n'est point cette espece de dépendance, que blâme Esope dans cette Fable; mais il censure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, se font esclaves pour contenter leurs passions & leur ambition; & se condamnent à essuïer les rebuts & les caprices de ceux dont ils ont besoin. Un homme libre qui peut se passer des autres, a grand tort de sacrifier sa liberté pour amasser du bien dont il n'a pas besoin. C'est-ce qu'Esope a voulu nous representer, en faisant dire au Loup, qu'il aimoit mieux vivre en pleine campagne, que d'aller chez le Maître du Chien, pour se faire mettre au collier.

Tu pretens être libre, & tu comptes ce bien
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire.
Mais de tes passions quand tu soûffres l'empire,
Cet esclavage n'est-il rien?



FABLE XLVI.

Du Ventre, & des autres Membres.

La Main & le Pied voulurent autrefois faire un procés au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourir, sans qu'il y contribuât de son côté.



té. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur representa plusieurs fois le besoin qu'il avoit d'alimens. La Main le refusa, & ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au ventre, qui tomba en peu de temps en défaillance par cette soustraction d'alimens. Tous les autres membres devinrent foibles & attenuez, par la disete où se trouva le Ventre. La Main reconnut alors son erreur, & voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre; mais

mais il n'étoit plus temps, il étoit trop affoibli pour faire ses fonctions, parce qu'il avoit été trop long-temps vuide; il rejetta les viandes qu'on lui presenta; ainsi il perit: mais toutes les parties du corps perirent avec le Ventre, & furent punies de leur revolte.

SENS MORAL.

Les plus grands Etats ne s'entretiennent que par une parfaite correspondance entre les parties qui les composent. La Main, le pied, & les autres membres avoient grand tort de reprocher au Ventre son inutilité, & qu'il engloutissoit lui seul tout ce que les autres parties pouvoient amasser. Ils conclurent mal-à-propos de le laisser mourir de faim, s'il ne vouloit travailler comme les autres. Le Pied refusa de marcher pour aller chercher des alimens. L'œil ne voulut plus conduire le Pied. La Main dit de son côté, qu'elle étoit fatiguée de porter si souvent les alimens à la bouche pour nourrir un paresseux. Mais les membres qui raisonnoient si mal, ne faisoient pas reflexion, que le Ventre distribuë à toutes les parties du corps le suc des viandes qu'il a digerées, & qu'il les fait subsister par ce moyen. Ce ne sont pas toûjours ceux qui ont les emplois les plus éclatans qui rendent de plus grands services à l'Etat. Le Peuple, comme les grands Seigneurs, contribuë à sa seureté; mais il faut que les uns & les autres vivent en bonne intelligence. Tite Live racon-

conte que le Peuple Romain s'étant revolté contre le Senat, se retira sur le Mont Aventin, protestant qu'il ne vouloit plus vivre dans la dépendance. Menenius Agrippa, homme sage, & d'une prudence rare, fut choisi pour aller vers ce Peuple, & pour tâcher de le faire r'entrer dans son devoir. Ce grand homme ne crut pas devoir employer toute sa Rhetorique pour persuader une populace mutinée, & qui n'étoit guere en état d'écouter ses raisons. Il leur raconta mot à mot cette Fable, & le sujet de la querelle entre les autres Membres & le Ventre. Il appliqua la moralité de cette Fable à la correspondance qui devoit être entre le Peuple & le Senat, dont on s'étoit toûjours bien trouvé jusqu'alors; & il leur dit, que leur desunion causeroit le même desordre qu'avoit causé la mesintelligence entre les autres parties du Corps & le Ventre. Cette Fable expliquée ainsi à propos, fit tout l'effet qu'Agrippa en attendoit. Le Peuple se le tint pour dit, ouvrit les yeux, & r'entra dans son devoir; jugeant bien que si le Senat ne pouvoit se passer du Peuple, celui-ci ne pouvoit aussi se passer des conseils, de l'assistance, & de la protection du Senat.

Le secours mutuel souvent est necessaire,
De ce concours secret naissent les plus grands biens,
Et tel qui semble ne rien faire,
S'il fait [illegible] beaucoup, en fournit les moyens.

FA-

FABLE XLVII.



D'un Singe, & d'un Renard.

Le Singe voulut un jour persuader au Renard de lui prêter une partie de sa queuë, pour couvrir son derriere. Il dit au Renard que sa queuë étoit trop longue, & qu'elle l'incommodoit en marchant ; au lieu que le superflu feroit honneur au Singe, & lui feroit d'un grand secours. Ces raisons ne persuaderent point le Renard. Il dit

dit au Singe, que sa queuë ne l'incommodoit nullement, & qu'il aimoit mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

SENS MORAL.

On ne doit point demander à ses amis des choses contre leurs interêts. On peut donner deux explications à cette Fable. Le Renard avec sa longue queuë, represente les Riches, qui ne veulent point faire part de leur superflu aux autres qui sont dans le besoin. Ils voyent leurs miseres d'un œil sec & indifferent, & quoiqu'ils pussent aisément les soulager, ils negligent de le faire. La moralité de cette Fable doit apprendre aux pauvres, qu'ils n'ont pas de grands secours à esperer des riches, quand ils sont hors d'état de leur rendre des services. L'autre explication que l'on peut donner à la même Fable, est une leçon pour corriger ceux qui ne se lassent point de demander, & qui veulent exiger de leurs amis des choses ridicules ou impossibles. La demande que faisoit le Singe au Renard, de retrancher une partie de sa queuë pour la lui donner, étoit impertinente; aussi le Renard le refusa tout net. C'est ainsi qu'il faut traiter ceux qui importunent leurs amis par des demandes à contre temps, & qui veulent les exposer à toutes sortes d'épreuves, sans examiner si ce qu'ils leur demandent n'est point contre leurs interêts; & s'ils peuvent le leur accorder avec quelque bienseance.

Tu veux ce que jamais tés desirs n'obtiendront;
Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles.
Qui fait des demandes frivoles,
Du refus merite l'affront.



FABLE XLVIII.



Du Renard, & des Raisins.

Un Renard ayant apperçu au haut d'un arbre quelques grappes de Raisins qui commençoient à meurir, eut envie d'en manger, & fit tous ses efforts pour y atteindre-

teindre, mais voyant que ſa peine étoit inutile, il diſſimula ſon chagrin, & dit en ſe retirant, qu'il ne vouloit point manger de ces Raiſins, parce qu'ils étoient encore verds, & trop aigres.

SENS MORAL.

Le bon ſens veut que l'on s'accoûtume à ſe paſſer des choſes que l'on ne peut obtenir. C'eſt ainſi que le Renard faiſant de neceſſité vertu, & ne pouvant prendre les grappes de Raiſins qu'il avoit fort envie de manger, pour ſoulager la faim qui le preſſoit, dit qu'il faloit donner à ces Raiſins le temps de meurir. La diſſimulation eſt quelquefois permiſe, mais il y a de certaines circonſtances où elle devient vicieuſe. C'eſt lorſque nous cachons nos deſſeins à ceux qui en devroient être informez; ou que nous les diſſimulons avec de mauvaiſes intentions. Mais il eſt permis de diſſimuler ſes deſſeins pour ſe défendre des artifices de certaines gens, dont on a de juſtes raiſons de ſe défier. Le Renard, pour cacher le mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, dit qu'il ne vouloit pas manger de ces Raiſins, parce qu'ils étoient encore trop verds. Lors qu'on a manqué une occaſion, il n'eſt pas toûjours à propos de divulguer qu'on a fait des démarches pour y réüſſir, quand cette declaration eſt inutile.

Si d'un projet trop haut tu ne peux te défendre,
Cache au moins le deſir dont tu goûtes l'appas.
Il eſt bien honteux d'entreprendre,
Quand on eſt preſque ſeur de ne reuſſir pas.

FABLE XLIX.



De la Belette, & du Renard.

Un Renard pressé de la faim, entra un jour dans une Grange par une ouverture fort étroite. Aprés avoir mangé tout son soul, il voulut sortir par la même ouverture; mais tous ses efforts furent inutiles, parce que la grosseur de son ventre l'en empechoit. La Belette qui l'apperçût de loin, & qui connut son embarras, acou-

cou-

courut pour lui donner conseil, & pour le secourir. Aprés avoir examiné l'état où il se trouvoit, elle lui dit, qu'il devoit attendre pour sortir de la grange, qu'il fût aussi decharné & aussi maigre qu'il étoit avant que d'y entrer.

SENS MORAL.

L'Abondance, & les richesses sont quelquefois plus incommodes qu'utiles. Il arrive assez souvent, que des gens qui vivoient heureux & tranquilles dans une fortune mediocre, sont agitez de mille soins, & de mille inquietudes, quand ils ont fait une grande fortune. Le Renard se trouve dans de violens embarras pour sortir de la Grange, où il avoit de quoi vivre en abondance; mais la douleur qu'il sentoit de se voir enfermé, & la crainte d'être pris à tous momens, l'empêchoient de goûter la douceur de sa bonne fortune. Aprés s'être enflé le ventre à force de manger, il lui fut impossible de repasser par la même ouverture. Nous pouvons tirer de là une moralité qui nous apprend que quand nos esprits sont appesantis par l'abondance, & par les délices, ils deviennent incapables de faire les mêmes fonctions avec la même facilité, & la même vivacité, qu'auparavant; ils sont plus pesans. Cesar, dont le goût étoit si rafiné, & si exquis, & qui se connoit si bien en gens, avoit accoûtumé de dire, que les hommes gras ne lui paroissoient point redoutables, & qu'il apprehendoit bien moins la graisse de Crassus, que la maigreur de

Brutus : comme s'il eût voulu dire, que les gens maigres étoient plus capables de songer à broüiller le gouvernement de l'Etat, que les autres qui sont amollis par la bonne chere, & par les délices. Esope a voulu apprendre aux hommes, en leur expliquant l'embarras où se trouva le Renard, que l'abondance & la bonne chere sont souvent préjudiciables, & qu'elles peuvent avoir de mauvaises suites.

Avant que d'estre riche, aucun triste embarràs
Ne t'empêchoit d'avoir des jours tranquilles.
Aujourd'huy plein de soins, tu n'oses faire un pas;
Sans trembler pour des biens qui te sont inutiles.

****

FABLE L.

Du Loup, & des Chasseurs.

Un Loup vivement poursuivi par des Chasseurs, desesperoit de pouvoir se sauver, tant il étoit fatigué d'avoir couru. Il rencontra par hazard un Bucheron, & le pria de vouloir lui donner un asyle dans sa cabane. Le Bucheron y consentit, & le cacha dans un coin. Peu de temps aprés, les Chasseurs arriverent à la Cabane, & demanderent au Bucheron, s'il ne sçavoit point où le Loup s'étoit retiré. il répondit que non ; mais il leur fit signe du doigt, & de l'œil pour leur montrer l'endroit où le Loup étoit caché. Ils le cherche-

che-



.aſſi-tôt
cherent ſans pouvoir le trouver-, le Loup
qu'ils furent ſortis de la Cabneron, qui ſe
ſe retira ſans rien dire au B; lui reprochant
plaignit de ſon incivilir Vie, en lui don-
qu'il lui avoit ſauvé. Cabane. Il eſt vrai,
nant un aſyle dans & je ne m'en ſerois pas
repartit le Loiemercier de vôtre courtoi-
allé ſans vou main, vos yeux, vos actions,
ſie, ſi vârs, euſſent eſté conformes à vô-
vos m:.
tre

SENS MORAL.

On s'expose à de grands perils quand on se fie à la bonne foy des personnes suspectes. C'est ce qui arriva au Loup, qui pour se garantir des Chasseurs, se refugia dans la Cabane d'un Bucheron, croyant y être en seureté. Ceux qui violent les droits de l'hospitalité, encourent la haine de Dieu & des hommes. Les Historiens ont condamné la lâcheté de Prusias, Roi de Bythinie, qui voulut livrer Annibal aux Romains, contre la parole qu'il lui avoit donnée quand ce grand Capitaine lui demanda un asyle dans ses Etats. Esope propose l'infidelité que le Bucheron fit au Loup, pour donner à entendre combien les traîtres sont odieux. Il est vrai que le Bucheron dit aux Chasseurs qui lui demandoient des nouvelles du Loup, qu'il ne l'avoit point vû; mais en même temps il leur fit connoître par des signes l'endroit de sa Cabane, où il étoit caché. Ainsi ce Bucheron avoit grand tort d'accuser le Loup d'ingratitude; car quoique les Chasseurs n'eussent [illegible] découvrir le lieu où il s'étoit retiré, le Bucheron avoit fait tout ce qui étoit necessaire pour le prendre. On n'est point en droit d'exiger de la reconnoissance pour les bienfaits, quand on les détruit par des offenses réelles, ou par une mauvaise volonté. Ainsi le Loup reprocha avec justice au Bucheron sa perfidie, puisque ce traître avoit fait connoître aux Chasseurs l'endroit où le Loup s'étoit refugié.

Dans un peril pressant, ne cherche point d'asile
Où tu peux te croire hays

Quoi

Quoi qu'à te l'accorder on se montre facile,
Tu dois craindre d'être trahi.

※※※※※※※※※※※※※※

FABLE LI.



Du Paon, & du Rossignol.

Le Paon se plaignit un jour à Junon, sœur & femme du Maître des Dieux, qu'il se rendoit ridicule auprés des autres Oiseaux, par la rudesse, & le desagrément de sa voix; au lieu que le Rossignol les charmoit tous par sa melodie, & par la

la douceur de ſon chant. J'en conviens, lui repliqua Junon ; mais les Dieux l'ont ordonné de la ſorte. Ils ont voulu que chaque Animal eut un talent particulier. Si le Roſſignol vous ſurpaſſe par la douceur de ſa voix, vous le ſurpaſſez par la beauté de vôtre plumage. La force eſt le partage de l'Aigle. Le Corbeau donne de bons augures : la Corneille eſt faite pour annoncer les malheurs. Il faut que chacun ſe contente de ſa condition, & qu'il ſe ſoûmette à la volonté des Dieux.

SENS MORAL.

On ne peut être en repos, ni vivre content, ſi l'on deſire de poſſeder ſeul les perfections & les talens de tous les autres. L'ambition des hommes les porte naturellement à vouloir effacer tous leurs ſemblables par de rares qualitez ; & ils ſont au deſeſpoir quand ils remarquent dans leurs concurrens quelque talent particulier qui leur fait ombrage. Chacun vivroit heureux, s'il vouloit ſe contenter de ſon état ; mais l'on ſe donne mille chagrins par la comparaiſon odieuſe que l'on fait des malheurs de ſa condition, avec le bonheur que l'on imagine dans celle des autres. C'eſt l'imprudence qu'Eſope condamne dans le Paon de la Fable. Cet Animal devoit ſe contenter de la beauté de ſa taille, & de ſon plumage, de l'honneur que lui a fait Junon en le choiſiſſant pour être ſon oiſeau favori, ſans envier au Roſſignol la beau-

té de son chant. Si l'orgueil ne l'eût point aveuglé, il avoit dequoi se contenter dans son état, & il ne se seroit point avisè de faire des plaintes importunes à Junon, pour lui demander qu'elle lui communiquât comme au Rossignol, le talent de la voix. Il devoit se contenter de la beauté que la nature lui avoit donnée en partage, ce qui suffisoit pour le rendre heureux dans son état. Cette sage dispensatrice a distribué les talens avec œconomie, & donné à chacun ce qui lui convient, de sorte que les qualitez qu'elle a refusées à chaque Animal, ne lui sont nullement necessaires pour la perfection de son être. Ce seroit donc une presomption ridicule que de vouloir posseder tout ce qu'elle a cru devoir separer en differens sujets. Ceux à qui il manque quelque perfection naturelle, sont récompensez par d'autres endroits. Si le Paon ne chante pas agreablement, s'il a les pieds laids; au moins il a un plumage parfaitement beau. On remarque assez souvent, que ceux qui sont estropiez ou contrefaits, ont d'autres rares talens, & l'esprit admirable; de sorte que les imperfections sont balancées par quelques perfections; & quand on examine de prés les divers défauts, chacun a droit de se consoler, & de se contenter de ce qu'il a. Les Poëtes ont feint que Jupiter augmenta la vivacité de l'esprit de Tyresias, quand Junon par dépit l'eut privé de l'usage des yeux; de sorte que cette perte lui fut avantageuse, par le privilege qui lui fut accordé de prévoir l'avenir.

A certaines vertus chacun est destiné,
Dans l'une nous cedons, & dans l'autre on nous cede.

Contente-toy de ce qui t'est donné,
Sans souhaiter ce qu'un autre possede.



FABLE LII.



De l'Oiseleur, & du Merle.

Un Oiseleur tendoit des rets pour y prendre des Oiseaux. Le Merle qui l'appercut de loin, lui demanda à quoi il s'occupoit. Je bâtis une Ville, lui repondit l'Oiseleur. Aprés qu'il se fut retiré, le Merle eut la curiosité de venir voir cet ouvrage,

vrage; se fiant a la parole, & à la bonne foi de l'Oiseleur; mais s'étant trop approché du filet, il y demeura pris. Je vous proteste, dit-il à l'Oiseleur qui accourut promptement pour s'en saisir, que si vous bâtissez toûjours de semblables Villes, vous n'aurez guere d'habitans.

SENS MORAL.

Les Villes demeurent dénuées de Citoyens & desertes, quand ceux qui les gouvernent sont facheux & incommodes. Ce que le Merle, se voyant pris, dit à l'Oiseleur, nous apprend que la bonne foy est absolument necessaire pour le bon gouvernement des Republiques, qui sont autant de Communautez composées de plusieurs personnes, & de plusieurs familles, toutes réünies ensemble par les liens de la societé civile. Le Gouvernement de la Republique sera d'autant plus parfait, qu'il approchera davantage d'une famille bien reglée, & que ceux qui la composent vivent ensemble plûtôt comme Freres, que comme Citoyens. Il semble que la sincerité & la bonne foy ayent esté l'origine, & la pierre fondamentale des Republiques. C'est donc aussi ce qui doit les conserve. Les hommes ne se sont d'abord rassemblez que parce qu'ils se fioient les uns aux autres; & ils cesseront de vivre en societé, aussi-tôt que la confiance mutuelle sera bannie des Republiques. Le Merle se voyant pris dans les filets de l'Oiseleur, lui reprocha sa mauvaise foy, & l'équivoque de sa reponse; mais il ne faut pas esperer

perer que ceux qui tâchent à nous surprendre, nous répondent sincerement.

Quand tu veux sçavoir quelque chose,
Ne t'en repose pas sur ce que l'on t'en dit.
Qui croit trop aisement, s'expose,
Et le trompeur s'en applaudit.

FABLE LIII.



Du Cerf, & du Cheval.

Le Cheval qui n'avoit point encore été dompté par le mords, ni par la bride, se

se plaignoit un jour à un Païsan d'un Cerf, qui venoit manger l'herbe dans un Pré où il paissoit ; & le pria de l'aider à en tirer vangeance. Je le veux bien, dit le Païsan, à condition que vous ferez tout ce que je vous dirai. Le Cheval y aquiesça. Alors le Païsan, profitant de l'occasion, lui mit sur le dos une selle, & un mords à la bouche. Il monta dessus, & poursuivit le Cerf avec tant d'ardeur, qu'il l'atteignit, & le tua. Le Cheval hennissoit de joye, se voyant si bien vangé, & ne craignant plus les insultes du Cerf. Mais le Païsan qui connut combien le Cheval lui pouvoit être utile dans la suite, au lieu de le mettre en liberté, le conduisit chez lui, l'attacha à une charruë, & le fit servir à labourer la terre.

SENS MORAL.

C'est une extrême imprudence de se mettre au pouvoir d'autruy, & de sacrifier sa liberté pour se vanger d'un ennemi. On voit par le malheur du Cheval qu'Esope fait parler en cette Fable, que la vangeance a souvent de fâcheux retours. Il eut la joye de voir son ennemi abbatu ; mais il lui en coûta à lui-même la liberté ; & il fut bien étonné, quand il vit qu'on le conduisoit au logis du Païsan, quoiqu'il eût toûjours vécu jusqu'alors en pleine campagne. On a vû plusieurs Etats changer de Maître, pour

pour s'être confiez à un Voisin trop puissant, & pour lui avoir demandé du secours, dans les guerres qu'ils avoient à soutenir. C'est agir contre les regles de la bonne politique, de faire entrer dans un Royaume un Prince avec des troupes assez fortes pour s'en emparer. Cette tentation est fort délicate, sur tout si les Etats où on l'introduit sont à sa bienséance. Il faut une vertu bien épurée pour ne pas se prévaloir d'une si heureuse occasion. Le Païsan, aprés s'être servi du Cheval à poursuivre le Cerf, s'en servit pour ses usages domestiques, & à trainer la charuë.

Un voisin odieux te cause un vif ennui,
Tu machines sa perte avec un soin extrême;
Mais en cherchant de l'aide contre lui,
Garde de te nuire à toy-même.

FABLE LIV

De l'Asne, & du Lion.

L'Asne paissoit un jour dans la compagnie d'un Coq. Un Lion vint pour attaquer l'Asne. Le Coq chanta. On dit que le Lion a une horreur naturelle du chant de cet Animal. Le Lion se mit à fuïr. L'Asne qui s'imagina follement, que le Lion le redoutoit, le poursuivit à toute outrance; mais quand le Lion se vit assez éloigné pour ne plus craindre le chant du Coq, & pour ne le plus entendre, il revint sur ses

pas



pas, se jetta sur l'Asne, & le dévora. Malheureux que je suis, s'écria-t'il, en se voyant aux derniers abois, de quoi me suis-je avisé de vouloir faire le vaillant, & pourquoi ay-je voulu m'exposer au combat, puisque je ne suis point né de parens guerriers?

SENS MORAL.

C'est une grande imprudence d'attaquer un ennemi plus puissant, & plus fort que soy; car on court risque d'en être vaincu. Les Naturalistes ont remarqué que le Lion, tout fier, & tout intrepide qu'il est, criant naturellement le

le chant du Coq. Ce qui paroît d'autant plus étonnant qu'il y a une disproportion infinie entre la force, & le courage de ces deux Animaux; mais c'est qu'il n'y a rien de parfait dans le monde; non seulement parmi les bêtes, mais aussi parmi les hommes. Ceux qui paroissent les plus accomplis ont de grandes imperfections. Les Historiens Romains ont écrit que Caton aimoit le vin, & que Cesar se livroit trop aux femmes. Socrate avoit un desir ambitieux de se signaler, & de faire parler de lui. Alexandre le Grand alloit jusqu'à la frènesie, quand la colere le transportoit. Seneque qui avoit donné de si belles maximes sur le mépris de la mort, manqua de courage en mourant. Le Lion passe communément pour être le Roi des autres animaux, comme étant le plus hardi, & le plus courageux; cependant le cri d'un animal trés-foible suffit pour le faire trembler. On peut encore faire attention sur le ridicule orgueil de l'Asne, qui voyant le Lion fuïr devant lui, s'alla imaginer qu'il craignoit sa rencontre. Cette espece d'orgueil est assez ordinaire à de certaines gens que l'on respecte à cause des Grands qu'ils approchent, & qui les honorent de leur amitié & de leur faveur; mais quand ils sont disgraciez, tout le monde les abandonne, & les méprise. L'Asne ne se fut pas plûtôt éloigné du voisinage du Coq, que le Lion toûrnant visage, se jetta de furie sur ce malheureux. Il reconnut alors sa temerité, & il eut tout le loisir de s'en repentir.

Combien de Fanfarons, pretendant sottement
Que devant eux un ennemi recule,

Font

Font, en le poursuivant, un éclat ridicule;
Où leur bravoure se dément!

FABLE LV.



D'un Vautour, & des autres Oiseaux.

Un Vautour ayant manqué plusieurs Oiseaux de son voisinage, feignit qu'il avoit envie de les traiter, & de leur donner un grand repas, en signe d'une parfaite reconciliation. Les Oiseaux trop faciles, & trop credules, trompez par ces bel-

belles apparences, ne manquerent pas de ſe trouver en foule à la fête, ſe flatant d'être bien regalez, & que c'étoit une belle occaſion de ſe reconcilier pour toûjours avec un ennemi ſi dangereux, & qui leur faiſoit depuis long-temps une guerre ſi cruelle. Mais ils furent bien épouvantez, quand ils virent qu'il ſe jettoit ſur eux & qu'il les égorgeoit impitoyablement les uns aprés les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fonds qu'il faut faire ſur les belles paroles d'un ennemi.

SENS MORAL.

Les petits doivent toûjours ſe tenir ſur leurs gardes, contre la trop grande puiſſance des Grands. La ſupercherie dont le Vautour de cette Fable uſa envers les autres Oiſeaux, à qui il fit ſemblant de vouloir donner un grand repas, ſous pretexte de reconciliation, eſt une figure de la malignité de certains hommes cruels qui tendent des pieges aux perſonnes ſinceres pour les perdre, ſous des apparences de courtoiſie. On en a vû qui ont fait comme le Milan de la Fable, & qui ſe ſont en effet ſervis d'un feſtin pour faire perir tout d'un coup pluſieurs ennemis à qui ils vouloient du mal. Les uns les ont empoiſonnez; les autres les ont fait mourir par le feu. Cette perfidie eſt la marque d'une ame lâche & noire, qui uſe d'artifice, & de ſurpriſe pour faire perir celuy qu'on n'oſe attaquer à force ouverte. C'eſt la dernie-

re

re des horreurs, que d'employer les caresses, & les demonstrations de bienveillance, pour exercer des cruautez inoüies & les plus terribles effets de la vengeance. Quelle noirceur que d'embrasser, de caresser, de flater, de combler d'éloges des gens que l'on veut perdre; de leur faire de beaux semblants d'amitié, de les prier à manger, pour les faire perir plus seurement, & sans courir de risque. en leur ôtant tout soupçon, & toute défiance, afin qu'ils ne se tiennent point sur leurs gardes, & qu'ils soient hors d'état de parer les coups qu'on veut leur porter!

Défiez-vous des offres de services
De ces gens dont le cœur est mercenaire & bas.
Pour vous dresser un piege ils ont mille artifices,
HEUREUX si vous n'y tombez pas.

****

FABLE LVI.

Du Lion, & du Renard.

Le Lion affoibli par la vieillesse, ne pouvoit plus prendre les autres animaux à la course. Il résolut de se servir d'artifice pour les surprendre, & pour en faire curée. Il se retira dans le fond de sa caverne, pour mieux executer ce dessein, & fit sçavoir par tout qu'il étoit malade. Les autres Animaux accoururent pour le visiter; mais il les étrangloit, & les devoroit à mesure qu'ils entroient dans sa Caverne. Le Renard se douta de la ruse du Lion, & du mau-



mauvais tour qu'il avoit joué à ceux qui étoient venus le visiter. Il se contenta donc de demander de loin au Lion, & sans entrer dans sa Caverne, comment il se portoit. Je me porte fort mal, dit le Lion; pourquoi n'entrez-vous pas, ajoûta-t-il? C'est, lui repliqua le Renard, que je vois fort bien les vestiges de ceux qui sont entrez dans cette Caverne; mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en sont sortis.

SENS

SENS MORAL.

Les hommes sages prévoyent le peril, & se précautionnent contre les pieges qu'on leur tend pour les surprendre. Les plus grands courages s'abattent par la vieillesse. Le Lion qu'Esope nous propose dans cette Fable, aprés avoir été la terreur des autres Animaux, est obligé de recourir à la ruse, pour se nourrir. Il se retire au fond de son Antre, contrefait le malade, & mande à tous les Animaux l'état pitoyable où il est réduit, afin qu'ils en ayent compassion, & qu'ils viennent le visiter, & le consoler. La franchise, & l'empressement qu'ils lui témoignerent en cette occasion leur fut tres-funeste, puisqu'il leur en coûta la vie, & que le Lion se prévalant de la confiance qu'ils lui témoignerent, les égorgea les uns aprés les autres. Le Renard, plus judicieux & plus rusé, ne donna point dans le piege que le Lion lui tendoit. Il éventa la mine, & se tenant alerte pour éviter toute surprise, il se contenta de lui demander de loin des nouvelles de sa santé; & pour répondre aux empressemens du Lion qui l'exhortoit à venir dans sa Caverne, il lui dit, que l'avanture des autres Animaux lui faisoit peur. Je vois bien, ajoûta-t il, que plusieurs y sont entrez; mais je n'apperçois point les vestiges de ceux qui en sont sortis, & qui se sont échappez de vos griffes. La prudence que le Renard témoigna en cette occasion, doit servir de regle pour se précautionner contre les fourberies des personnes dont on se défie avec quelque sorte de raison. Ce seroit une imprudence extrême de se mettre à leur discretion, sans sça-

voir par quels moiens on pourroit se garantir de leurs violences.

Qui ne prevoit rien est à plaindre;
Il s'appreste souvent un cuisant repentir.
On ne doit point entrer aux lieux qui sont à craindre,
Qu'on ne sçache comment on en pourra sortir.



FABLE LVII.



De l'Asne malade, & des Loups.

L'Asne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa ma-

maladie s'étant répandu, les Loups & les Chiens croiant qu'il mourroit bien tôt, accoururent pour le visiter. Ils apperçurent l'Asnon au travers des fentes de la porte, & lui demanderent des nouvelles de la santé de son pere. Il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Asnon.

SENS MORAL.

Les complimens & les civilitez sont souvent un voile dont on se sert pour cacher de mauvaises intentions. L'empressement que les Loups & les Chiens témoignerent pour venir demander des nouvelles de l'Asne, n'étoit pas une marque du desir qu'ils avoient de le revoir bientôt en santé. C'étoit plûtôt pour apprendre s'il étoit prés de mourir, & s'ils feroient curée de son cadavre; mais la courte réponse de l'Asnon r'allentit leur esperance, & leur fit connoître qu'il entrevoyoit leur mauvaise intention au travers de leur déguisement, & qu'ils les regardoit comme les ennemis juréz de son pere, dont ils souhaitoient la mort pour avoir sa dépoüille. Cette Fable a beaucoup de rapport avec la precedente, & contient les mêmes moralitez, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent souvent se tenir en garde contre ceux qui leur témoignent plus d'empressement, & qui leur font de plus grandes caresses.

Il doit lui revenir du bien par ton trepas,
Au peril de mourir un mal aigu s'expose.

Il pleure, s'inquiete. En cherches-tu la cause?
Il craint que tu n'en meures pas.

FABLE LVIII.



Du Chevreau, & du Loup.

Le Chevreau étant assis sur une fenêtre assez élevée, vit passer un Loup, dont il se moqua long-temps, & l'accabla d'injures. Le Loup, sans s'émouvoir des paroles offençantes de cet Animal; Mon ami, lui dit-il, ce n'est point toy qui m'injuries, tu n'aurois garde de me parler de la sorte, si

si tu ne te prévalois de l'avantage du lieu où tu te crois en seureté.

SENS MORAL.

Les plus lâches, quand ils croyent n'avoir rien à craindre, insultent quelquefois aux plus grands courages. Les Chevreau est un Animal foible, & timide, dont le Loup fait souvent curée, & qui n'a point d'autre parti à prendre que la fuite, quand par malheur pour lui ils se trouvent ensemble. Cependant le Chevreau de cette Fable se croyant hors des atteintes d'un Loup qui passoit, se mit à lui dire des injures. La conduite de cet Animal represente assez bien celle des poltrons, & de la plûpart des femmes, qui ne manquent guere de recourir aux invectives, & aux injures, quand elles se voyent appuyées, ou qu'on leur applaudit; mais leur feu se relentit & les paroles leur tarissent à la bouche, quand elles ne se croyent pas les plus fortes. Alors changeant de methode, elles ont recours aux prieres, & aux larmes. Ce procedé est un effet de leur temperance qui est naturellement timide, mais qui devient feroce, quand elles se croyent hors de peril, & qu'elles ont la force à la main. C'est alors que l'amour de la vengeance s'allume, & qu'elles vomissent des torrens d'injures, sans égards, & sans distinction, ne songeant qu'à contenter leur passion, sans en apprehender les suites. Les personnes courageuses ne s'allarment guere pour toutes les injures qu'on leur dit avec tant d'emportement. Elles imitent la froideur que le Loup de la Fable témoigna en cette occasion; car il se con-

tenta de dire au Chevreau, que ce n'étoit point par grandeur de courage qu'il l'inſultoit de la ſorte, & qu'il n'auroit eu garde de lui parler en pleine campagne comme il faiſoit. Les lâches ne paroiſſent jamais plus inſolens, que lorſqu'ils ſe croient hors de peril, ou qu'on eſt hors d'état de les châtier de leur inſolence.

Mépriſe ces cœurs bas, qui par mille impoſtures,
Jaloux de ton pouvoir, t'oſent defigurer.
Quand ils ſont en lieu ſeur, ils diſent des injures,
Lors qu'on peut les punir, ils n'oſent murmurer.



FABLE LIX.



De

De l'Homme, & du Lion.

Un Lion & un homme voyageoient ensemble & disputoient en chemin faisant sur les avantages de leur espece. Au fort de la dispute, ils apperçurent un bas relief qui representoit Hercule étouffant un Lion. Cette figure, dit l'Homme, en se tournant vers le Lion, peut t'apprendre que les hommes sont plus forts que les Lions. Vôtre raisonnement porte à faux, repliqua le Lion; car si nous avions parmi nous des Lions Sculpteurs, on verroit beaucoup plus d'hommes terrassez & étouffez par les Lions, que de Lions par les hommes. Cette raison ne convainquit point l'Homme, qui s'opiniâtra toûjours de plus en plus à défendre son opinion. Le Lion fatigué de cette dispute, se jetta sur l'Homme, & le mit en pieces. Tu vois bien maintenant, lui dit-il, lequel est le plus fort de l'Homme, ou du Lion.

SENS MORAL.

Il est toûjours dangereux de se vanter ou de faire le brave mal-à-propos, & de se préferer à ceux qui peuvent vous insulter impunement. Les éloges que l'on donne aux hommes, les Arcs de triomphe, les Statuës les superbes Mausolées que l'on éleve pour honorer leur memoi-

re,

re, ne sont pas toûjours des marques infaillibles de leur merite. Les Sculpteurs, les Peintres, les Poëtes, les Historiens, les Panegyristes, parlent souvent contre leur conscience, & contre la verité. Ce sont des gens dévoüez, & gagnez pour flater les Grands, soit par l'esperance d'en être récompensez, ou par une complaisance lâche, & servile. Il faut encore ajoûter, que l'interest du parti, l'amour de la Patrie, & d'autres considerations, font parler les Historiens. Tite-Live loue perpetuellement les Romains, & fait des portraits avantageux de leurs moindres actions. Voilà pourquoi le Lion de la Fable avoit raison de reprocher à son rival, que s'il y avoit parmi l'espece des Lions, des Peintres, des Sculpteurs, des Poëtes, des Historiens, on verroit plus d'hommes terrassez par les Lions, que de Lions vaincus par les hommes. Car il est fort rare de ne dire précisement que la verité, en racontant un fait ou une Histoire; on se plaît à l'embellir, pour y faire donner plus de créance, & pour la rendre plus considerable.

De l'orgueil naturel le dangereux poison
Te fait assez déja présumer de toy même,
Rejette les flateurs dont la bassesse extrême
T'offusque d'un encens qui trouble ta raison.



FABLE LX.

De la Puce, & de l'Homme

Un Homme se sentant piquer par une Puce, mit le doigt dessus, & la prit. Elle



Elle lui dit pour s'excuser, que c'étoit sa maniere de vivre, & que la nature lui avoit donné ce talent; qu'au reste elle ne faisoit pas grand mal, & que ses morsures n'étoient nullement dangereuses. Elle pria l'Homme tres-instamment de la mettre en liberté, & de la laisser vivre, puisqu'il n'avoit rien à apprehender d'elle. Tu t'abuses, lui répondit-il en soûriant; tu fais tout le mal que tu peux; c'est pour cela qu'il faut que je te tuë, car il ne faut jamais offenser personne, ni faire à qui que ce soit aucun outrage, ni leger, ni considerable.

SENS

SENS MORAL.

L'Impuissance où sont les méchans de faire de plus grands maux, n'est pas une excuse legitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, merite d'être punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la disposition criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant dereglée & corrompuë, se montre dans les petits torts, ainsi que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui sont moins en état de nuire, & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent, meritent d'être punis plus severement, à cause de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoi Esope fait dire à l'homme de cette Fable, en parlant à la Puce, que plus elle étoit petite, foible, & moins en état de nuire; moins devoit-elle se hazarder à faire du mal, & moins aussi devoit-elle esperer d'en obtenir le pardon. L'usage est établi, que les petits qui sont trouvez coupables servent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelquefois aux Grands, par les ménagemens que l'on a pour leur naissance.

Je t'ay fait peu de mal: pourquoi severement
Vouloir pour t'en venger, mettre tout en usage?
Mauvaise excuse à qui nuit foiblement,
S'il pouvoit plus, il nuiroit davantage.

FA-

FABLE LXI.



De la Fourmi, & de la Cigale.

La Fourmi faisoit secher son froment qui avoit contracté quelque humidité pendant l''Hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour subvenir à sa necessité dans la disette où elle se trouvoit. La Fourmi lui répondit durement, qu'elle devoit songer à amasser pendant l'Esté pour avoir dequoi vivre pendant

dant l'Hiver. Je ne ſuis point oiſive durant l'Eſté, repliqua la Cigale, je paſſe tout ce temps-là à chanter. Oh bien, repartit la Fourmi, puiſque cela eſt ainſi, je vous conſeille de danſer maintenant; vous meritez bien de mourir de faim.

SENS MORAL.

Il faut travailler & amaſſer dans ſa jeuneſſe, pour éviter les incommoditez de la vieilleſſe; car rien n'eſt plus malheureux que la vieilleſſe, quand avec les infirmitez, les dégoûts, les chagrins qui l'accompagnent, la pauvreté s'y joint encore. Eſope a voulu nous donner à entendre dans cette Fable, que la jeuneſſe eſt le temps le plus propre au travail, parce qu'alors on eſt dans toute ſa force, & que l'on joüit d'une ſanté plus vigoureuſe. Cette moralité nous eſt marquée dans la vigilance de la Fourmi, qui travaille ſans relâche durant l'Eſté pour avoir de quoi manger pendant l'Hiver, & pour n'être point obligée de ſortir de ſa taniere, & de s'expoſer à la rigueur de la ſaiſon; au lieu que la Cigale, qui paſſe tout l'Eſté à chanter, meurt de faim pendant l'Hiver. Cette allegoire eſt une peinture de l'homme faineant, qui aime mieux languir dans l'oiſiveté, & ſouffrir mille incommoditez que de travailler. Il ſe réſout à traîner une vie honteuſe & miſerable; cependant il pourroit vivre à ſon aiſe s'il vouloit s'en donner la peine. L'exemple de la Fourmi doit animer au travail les perſonnes les plus lâches & les plus indolentes; car au moins faut-il avoir le neceſſaire, & l'on eſt

est tres-malheureux, quand on est réduit comme la Cigale à mandier de quoi vivre.

Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte;
Tu t'es par leurs douceurs laissé trop enchanter.
De ton bien dissipé tu regrettes la perte.
Est-il temps de le regretter.



FABLE LXII.



De la Brebis, & de la Corneille.

La Corneille attachée sur le dos de la Brebis, la bequetoit sans qu'elle pût s'en dé-

défendre; mais se tournant vers son ennemi, si tu en faisois autant à quelque Chien, lui dit-elle, tu ne le ferois pas impunément. Il est vrai, répartit la Corneille avec un air moqueur; mais je n'attaque pas plus fort que moi; & je sçai bien à qui je me jouë.

SENS MORAL.

Plus on est patient & débonnaire, plus on est exposé aux insultes, & aux outrages des méchans; car ils ne s'attaquent guere à ceux qui pourroient leur rendre la pareille, & les faire repentir de leur mauvais procedé. Les personnes qui ont quelque autorité, gourmandent pour l'ordinaire ceux qui dépendent d'eux, & qui ne peuvent se soustraire à leur tirannie. Les Princes qui possedent de Grands Royaumes se rendent redoutables aux Princes leurs voisins qui n'ont que de petits Etats. Quand ils en usent de la sorte, ils abusent de leur puissance qui devient tyrannique. Ces vexations les deshonorent plus qu'il ne pensent. Quelle gloire pretendent-ils d'acquerir en détruisant un Prince qui est absolument hors d'état de leur resister? La clemence est la vertu des grandes ames; mais c'est une lâcheté insigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent se défendre. C'est imiter la mechanceté de la Corneille, qui bequetoit cruellement l'innocente Brebis, dont elle n'avoit aucun sujet legitime de se plaindre.

Eper-

Epargne l'innocent, & n'attaque jamais
Ceux qui ne sçauroient se défendre.
Un plus méchant que toy ne peut-il pas te rendre
L'injustice que tu leur fais?

****

FABLE LXIII.



De l'Arbre, & du Roseau.

Un Olivier & un Roseau disputoient ensemble sur leur force, & sur leur fermeté. L'Olivier reprochoit au Roseau sa fragilité, qui l'obligeoit de plier au moin-

dre vent. Le Roſeau ne trouvant point de bônnes raiſons pour lui repliquer, garda le ſilence; mais ayant attendu quelque temps ſans rien dire, un vent violent vint à ſouffler tout à coup. Le Roſeau agité par le vent, plia, & n'en fut point incommodé; mais l'Olivier ayant voulu reſiſter à l'orage, fut emporté, & déraciné par la violence du tourbillon. Alors le Roſeau prenant ſon temps pour parler, dit à l'Olivier qui étoit par terre; Tu vois bien qu'il eſt plus à propos de ceder à un ennemi puiſſant, que de lui reſiſter avec une temerité qui a toûjours de mauvaiſes ſuites.

SENS MORAL.

Il vaut mieux plier que de rompre. Les Sages qui portent leurs réflexions juſques dans l'avenir, cedent au temps, & ſe reglent ſelon les circonſtances des affaires. Ils ne s'oppoſent pas toûjours à la violence des plus forts, quand ils voyent que la reſiſtance eſt inutile, & qu'elle pourroit même leur être funeſte. Si l'on a vû de grands hommes aimer mieux perdre la vie, que de s'accommoder aux conjonctures, & que de ſe relâcher un peu de leur roideur; peut être que la fermeté qu'ils faiſoient paroître étoit un deſeſpoir mêlé d'orgueil, qui eſt ſouvent auſſi blâmable que la lâcheté. La grande ſageſſe ne conſiſte pas dans une réſiſtance opiniâtre. Elle conſiſte à demeurer tranquile, & inébranlable, dans toutes ſortes d'évenemens, & à ne ſuccomber

ber jamais ſous le poids de l'adverſité. Ceux qui ſont appellez au gouvernement de l'Etat, doivent toûjours ſe poſſeder, ſoit que la fortune les favoriſe, ou qu'elle les traverſe. S'ils ſont quelquefois obligez de plier ſelon les occurrences, il ne faut pas pour cela que la tranquilité de leur eſprit s'altere; il faut qu'ils imitent le Roſeau qui plie, & qui cede au vent, tandis qu'il ſoufle, mais qui ſe redreſſe & qui ſe remet dans ſon état naturel, auſſi-tôt que l'orage eſt paſſé; au lieu que des arbres plus forts qui veulent reſiſter à la tempête, & ſe roidir contre la violence du tourbillon, ſont arrachez, & jettez par terre, ſans eſperance de pouvoir jamais ſe relever. Eſope a voulu nous apprendre par ces ſymboles, qu'il n'eſt pas de la prudence de s'opiniâtrer contre un ennemi puiſſant, qui veut l'emporter à quelque prix que ce ſoit, & qui n'écoute point la raiſon; il faut plier, & eſquiver adroitement, pour laiſſer paſſer le torrent de ſa mauvaiſe humeur, juſqu'à ce que les conjonctures ſoient plus favorables.

D'un terrible ennemi combattre la puiſſance,
C'eſt vouloir s'attirer des malheurs èclatans.
Quelque rang que l'on tienne, il eſt de la prudence
De ceder quelquefois au temps.

✠***********✠**********✠

FABLE LXIV.

Du Mulet, & du Loup.

Le Mulet voyant un Loup venir à lui, & craignant d'être pris, feignit d'avoir



une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal que lui causoit cette épine. Helas, mon ami, dit-il en s'addressant au Loup, je ne puis resister à la violence de la douleur que je sens; mais puisque mon malheur veut que je sois bien-tôt dévoré par les Oiseaux de proye, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ay au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, & se mit en posture. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crane, lui

cassa

cassa les dents, & se mit à fuir. Le Loup se voyant dans un état si pitoyable, ne s'en prenoit qu'à lui même. Je le merite bien, desoit-il; car de quoi est-ce que je me mêle? Pourquoi ai je voulu m'ingerer mal-à-propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis qu'un Boucher!

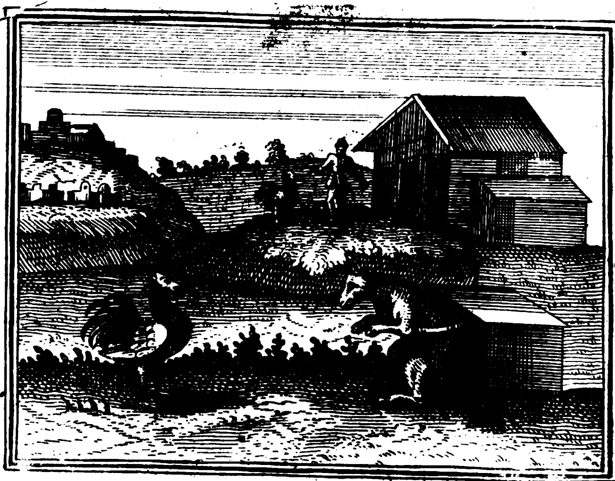
SENS MORAL.

On ne réüssit jamais, quand on veut se mêler d'un Métier qu'on ne sçait pas faire. Le sage Esope condamne en cette Fable, ceux qui negligent leurs talens naturels, & qui veulent se jetter dans des emplois dont ils ne sont nullement capables. Ces sortes de gens hazardent en cela leur réputation, & ruïnent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font est un effet de leur présomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talens merveilleux, & qu'ils sont capables de tout; mais on n'est pas long-temps sans s'appercevoir de leur foiblesse, & de la mediocrité de leur genie. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde, on ne se rend point justice; & peu de gens connoissent précisement le degré de leur esprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens se mêlent de parler des matieres qu'ils n'entendent pas, & qui sont bien au dessus de leur capacité. Bien loin d'acquerir de la reputation, & de se faire estimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire pour les discours impertinens qu'ils debitent. Il faut que chacun se renferme dans ses talens,

ſans s'ingerer de decider ſur des points que l'on ignore.

N'entreprens jamais rien, ſi d'un concours égal
Tu ne t'y vois aidé par l'art & la nature.
Qui ſe meſle de tout, n'agit qu'à l'avanture,
Et bien ſouvent s'en trouve mal.

FABLE LXV.



Le Renard trahi par le Coq.

Un Païſan outré de dépit de voir ſes poules égorgées par un Renard, lui tendit

tendit des pieges, & le prit. Le Coq seul fut le témoin de sa disgrace. Le Renard le pria trés-instamment de lui apporter des ciseaux pour couper des filets, ou du moins de ne pas avertir son Maître qu'il étoit pris, jusqu'à cé qu'il eût rongé les cordons avec ses dents. Le Coq lui promit sur le champ de faire l'un & l'autre, quoiqu'il ne fût pas dans la resolution de lui tenir parole. En effet il courut vers son Maître, & lui dit que le Renard avoit donné dans le piege. Le Païsan prit une massuë, pour en assommer le Renard; qui voyant venir de loin son ennemi: Que je suis malheureux, s'écria-t-il! Ai-je dû me flater que lé Coq me seroit fidelle, aprés lui avoir egorgé tant de femmes?

SENS MORAL.

C'est une temerité d'attendre de bons offices de ceux que l'on a souvent désobligez. A peine ceux qui font profession d'être de nos amis, qui le disent sans cesse, qui nout pressent souvent de mettre leur amitié à l'épreuve, ont-ils assez de generosité pour nous servir dans l'occasion; c'est beaucoup même s'il ne nous trahissent pas dans les choses où leurs interéts sont mêlez avec les nôtres. Mais sur tout aprés avoir donné à un homme des sujets legitimes de se plaindre de nous, peut-on esperer qu'il nous servira de bonne foy; & peut-on compter

ſur les paroles qu'il nous donne d'éntrer dans nos intereſts? C'eſt ce que nous apprend l'avanture du Renard de cette Fable. Il avoit ſouvent outragé le Coq en égorgeant pluſieurs de ſes femmes; cependant il lui demande du ſecours, & le prie de lui garder le ſecret; il eſpere qu'il le ſervira, lorſqu'il peut, ſans qu'il lui en coûte rien, ſe délivrer d'un ennemi ſi dangereux. L'eſperance du Renard fut trompée, car le Coq courut ſur le champ avertir le Païſan que le Renard étoit pris au piege. Voilà une inſtruction pour ceux qui ayant déſobligé de certaines perſonnes, les prient de les aider dans les beſoins où ils ſe trouvent. C'eſt une vertu bien ſublime que de rendre le bien pour le mal; & il faut avoir un grand fonds de generoſité, pour ne pas ſe reſſentir des affronts que l'on à reçus, & pour n'en pas tirer vengeance quand on le peut. Mais pouvons-nous, avec bienſeance prier de nous ſervir, des gens qui ont des ſujets legitimes de ſe plaindre de nous? Le ſouvenir des chagrins que nous leur avons cauſez doit nous rendre fort reſervez, à leur rien demander, de peur de les aigrir encore davantage contre nous, en leur rafraîchiſſant la memoire du mal que nous leur avons fait. Il y a même en cela une eſpece de legereté, une inconſtance; car pourquoi regarder comme amis ceux que nous avons mis au nombre de nos ennemis? Mais il y a à craindre qu'ils ne nous traitent comme le Coq fit le Renard, & qu'ils ne nous trahiſſent au lieu de nous ſervir, quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, & quelque belle promeſſe qu'ils nous donnent,

Pour

Pour sortir d'embarras que ton attente est vaine?
Si tes amis te trompent tous les jours,
Qu'espere-tu, demandant du secours
A ceux dont ta conduite a merité la haine?



FABLE LXVI.



Du Renard, & du Chat.

Dans une dispute que le Renard eut avec le Chat, il se vantoit d'être le plus rusé de tous les Animaux, & de mettre lui seul plus de finesses en pratique que tous

tous les autres enſemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en ſçavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes ; que ſon agilité lui tenoit lieu de fineſſe, & le tiroit de toutes ſortes d'embarras. Lorſque le Renard s'apprêtoit à lui repliquer, on entendit tout à coup pluſieurs Chiens abboyer, & qui venoient fondre ſur eux. Le Chat ſans marchander davantage grimpa promptement ſur un arbre, où il demeura en ſecurité ; mais le Renard qui ne put ſe ſauver ſi vite, fut pris, & dévoré par les Chiens, malgré toutes ſes fineſſes.

SENS MORAL.

C'eſt la meilleure de toutes les fineſſes, que d'avoir aſſez d'habilité, pour pouvoir éviter les embûches de ſes ennemis. Une conduite prudente & pleine de naïvité eſt préferable aux fineſſes, & aux ruſes dont ſe ſervent ceux qui n'agiſſent pas de bonne foy. Les perſonnes genereuſes ne veulent point devoir à l'artifice l'heureux ſuccés de leurs entrepriſes. C'eſt le chemin le plus court pour rëüſſir ; car l'on ſe tient en garde contre ceux dont on ſe défie, & ainſi toutes leurs fineſſes deviennent inutiles. Il faut ajoûter que les perſonnes artificieuſes s'embaraſſent ſouvent elles-mêmes dans les pieges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette verité par l'exemple des Republiques de Rome & de Carthage. Il eſt certain que les Carthaginois faiſoient une profeſſion ouverte de ruſes

ses & de finesses. Les Romains agissoient de meilleure foy, & avec plus de grandeur d'ame. Leur Republique remporta de grands avantages sur l'autre, & la renversa à la fin. Les Politiques les plus rafinez, & qui faisoient profession de n'être point esclaves de leur parole, se sont rendus suspects & odieux, & n'ont pas toûjours eu tous les succés qu'ils attendoient de leurs finesses, semblables au Renard de cette Fable, qui fut devoré par les Chiens, malgre toutes ses ruses, & toutes ses finesses.

Si tu crois t'échapper en fourbant, tu t'abuses,
Quand tu t'exposes trop, tu peux être surpris.
La fortune se rit des plus subtiles ruses,
Et souvent les plus fins sont pris.



FABLE LXVII.

Du Renard, & du Loup.

Un Renard tombé par hazard dans un puits, étoit sur le point de se noyer, lors qu'il apperçût un Loup sur le bord du puits. Il le pria trés-instamment de l'assister dans ce peril extrême, & de lui jetter une corde pour se tirer de ce puits. Le Loup plaignant sa disgrace, lui fit plusieurs questions pour sçavoir comment ce malheur luy étoit arrivé. Ce n'est pas maintenant le temps de discourir, repliqua le Renard, quand tu m'auras tiré d'ici, je t'ex-



t'expliquerai à loisir toutes les circonstances de cette avanture.

SENS MORAL.

Ce n'est pas le temps de haranguer nos amis, ou de leur faire des reprimandes, quand ils sont dans l'affliction. Il est ridicule de leur faire des questions superfluës, quand ils sont dans quelque grand peril. Il faut employer tout son credit, & tous ses soins pour les retirer du malheur où ils sont tombez. Une mere qui voit son enfant par terre, le releve promptement, & aprés l'avoir relevé elle lui fait des reprimandes, afin qu'il se tienne mieux sur ses gardes à l'a-

l'avenir. Le Renard qui craignoit de perir dans le puits où il étoit tombé, souffroit impatiemment les questions inutiles du Loup ; aussi lui dit-il trés serieusement de mettre tout en œuvre pour le sauver, & qu'il lui raconteroit son histoire avec plus de repos & plus de sangfroid, quand il ne craindroit plus de se noyer.

Il te sied mal d'examiner
Les causes d'un desordre où l'on cherche ton aide.
Quand le mal veut un promt remede,
Il faut agir, & non pas raisonner.

****

FABLE LXVIII.



Du Chien envieux, & du Bœuf.

Un Chien couché sur un monceau de foin, en déféndoit l'approche à un Bœuf qui avoit envie d'en manger. Le Bœuf voyant la mauvaise humeur du Chien lui dit tout en colere. Il faut que tu sois bien malheureux & bien envieux, puisque tu ne veux pas manger de foin ni permettre aux autres d'en manger.

SENS MORAL.

C'est l'effet d'une noire envie, de traverser le bonheur des autres, quand on ne peut l'obtenir pour soy. On voit des gens d'une humeur assez bizarre, pour mettre leur joye à chagriner les autres ; ils se font un plaisir malin de pouvoir traverser une entreprise de consequence, quoiqu'ils ne retirent aucun avantage de toutes les peines qu'ils se donnent. Bien loin de chercher les occasions d'aider leur prochain, ils ne s'étudient qu'à rompre toutes ses mesures. L'envie est une passion basse & maligne, elle consiste dans la douleur que l'on sent des succés, & de la prosperité d'autrui. Les personnes envieuses n'ont pas tant de chagrin de se voir privées de quelque bien, que de le voir posseder par un autre. Semblables au chien de cette Fable, qui ne vouloit pas manger de foin, parce qu'il n'est pas à son usage ; & qui ne vouloit pas non plus permettre au Bœuf d'en manger. Pour se guerir de la passion d'envie, il est bon de considerer, qu'elle est entierement sterile, &

ine

infructueuse, & qu'elle exerce sa tyrannie principalement sur celui qui en est possédé.

Tu te fâches qu'un autre obtienne
Ce que tu ne saurois avoir.
Cet heureux sort qui le met en pouvoir
D'élever sa fortune, abaisse-t'il la tienne?

FABLE LXIX.



Du Loup, & des Chiens.

Un Loup considéroit avec plaisir du haut d'un Rocher, deux Chiens qui se bat-

battoient, au lieu de veiller à la garde du troupeau qu'on leur avoit confié. Ce combat fit espérer au Loup qu'il pourroit attaquer le troupeau avec succès, tandis que les Chiens de garde se déchiroient à belles dents. Il vint donc tout à coup fondre sur les Brebis, & en enleva l'une des plus grasses. Aprés ce coup, il se mit à fuïr à toutes jambes. Les Chiens ayant pris garde à ce vol, suspendirent leur querelle particuliére, & coururent aprés le Loup avec tant de légéreté, qu'ils l'atteignirent enfin, & lui donnérent mille coups de dents, pour l'obliger à lâcher prise. Le Loup en s'en retournant, rencontra l'un de ses compagnons qui lui demanda comment il avoit osé attaquer seul un si grand troupeau, gardé de deux bons Chiens? Je me suis flatté, répondit le Loup, que le différent des Chiens me donnoit une belle occasion de me jetter sur le troupeau, mais je me suis mécompté.

SENS MORAL.

Les ennemis se réconcilient quelquefois pour s'opposer à un ennemi plus puissant. La division des Chiens devoit naturellement causer la perte du troupeau, car la sureté des Brebis dépend de la bonne intelligence de ceux qui les doivent garder. Les partialitez qui divisent un

Etat,

Etat, sont capables de le ruïner, quelques florissant qu'il soit. La ruïne de la République Romaine est un exemple irréprochable de cette maxime; les divisions intestines, & la mesintelligence de ses Citoyens, l'avoient ébranlée plusieurs fois, & l'ont enfin ruïnée de fonds en comble. Un Roi fort sage avoit raison de recommander en mourant à ses enfans de demeurer toûjours bien unis, parce que c'étoit le moyen le plus seur de se maintenir contre leurs ennemis. Les Chiens, dont il est parlé en cette Fable, voyant que leur querelle étoit fatale au troupeau qu'on leur avoit confié, & que le Loup profitant de leur dispute, s'étoit jetté dessus, & avoit pris cette occasion pour enlever l'une des meilleures Brebis, remirent à une autre temps à décider leur querelle particuliére, pour être plus en état de résister à leur ennemi, & de l'obliger à lâcher sa proye. Voilà ce que devroient faire les hommes, s'ils étoient sages, quand ils ont des ennemis puissans sur les bras. La prudence leur conseille de suspendre leurs animositez particuliéres, qui donnent occasion à leurs ennemis de les ruïner. La prompte réconciliatiou des Chiens rompit toutes les mesures du Loup, qui fut, non seulement obligé de rendre la Brebis qu'il avoit ravie; mais qui se vit encore très-maltraité par les Chiens, qui pensérent le mettre en piéces.

Quoiqu'un courroux secret souvent nous sollicite
Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,
Conservons l'union; on ne la rompt jamais
Que quelque ennemi n'en profite.

****

FABLE LXX.



De l'Aigle, & du Corbeau

Une Aigle venant à fondre du haut des airs ſur un Mouton, l'enleva. Un Corbeau qui le vit, crut en pouvoir faire autant, & volant ſur le dos d'un Mouton, il fit tous ſes efforts pour l'emporter, comme l'Aigle avoit fait; mais ſes efforts furent inutiles; & il s'embarraſſa tellement les pieds dans la laine du Mouton, qu'il ne put jamais ſe dégager; de ſorte que le Ber-

Berger survenant, prit le Corbeau, & le donna à ses enfans, pour les amuser, & pour leur servir de jouet.

SENS MORAL.

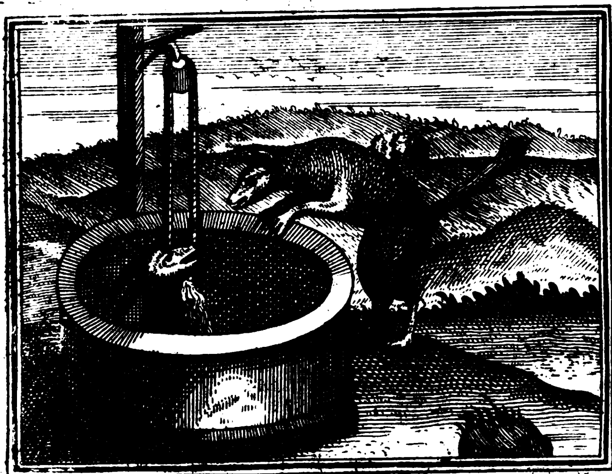
Il est de la prudence de connoître ses forces, avant que de hazarder quelque entreprise, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut. Ce fut une présomption extrême au Corbeau, de croire qu'il pourroit exécuter les mêmes choses que l'Aigle; car leurs forces ne sont pas égales; cependant il voulut témérairement s'égaler à ce Roi des Oiseaux; mais sa présomption fut punie. Ce défaut est assez ordinaire parmi les hommes: ils ont naturellement envie de faire eux mêmes ce qu'ils voyent faire aux autres, sans examiner s'ils pourront réüssir dans ce qu'ils entreprennent, & si leurs forces sont égales. Les Poëtes ont feint que Salmonée eut assez d'audace pour vouloir imiter les Foudres de Jupiter, & pour s'attribuer par là des honneurs divins. Alexandre le Grand voulut faire accroire au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter Ammon; & pour introduire cette créance, il suborna des Poëtes Africains, qui firent parler de faux Oracles en faveur d'Alexandre. Sans aller chercher des exemples dans la Fable, ou dans l'Histoiré, on voit tous les jours des particuliers, qui dédaignant leur condition, veulent s'élever au dessus de leur état. Les Artisans tâchent d'imiter les Bourgeois; les Bourgeois s'égalent aux Gentils-hommes, par leurs dépenses. Cette confusion cause de grands desordres, & souvent la ruïne des particuliers, qui ne consultent pas as-

ſez leurs forces. Cette vérité nous eſt répréſentée dans la préſomption du Corbeau qui crut pouvoir faire ce que l'Aigle avoit fait; mais cette folle entrepriſe lui couta la liberté. C'eſt ainſi que ces téméraires qui enfantent des deſſeins chimériques dont ils ne peuvent venir à bout, s'expoſent à la riſée de tout le monde.

Sur l'exemple des Grands qu'enfle la vanité,
Former de hauts projets, c'eſt manquer de ſageſſe.
S'ils peuvent réüſſir par leur autorité,
Tu tomberas par ta foibleſſe.

****

FABLE LXXI.



Du

Du Renard, & du Bouc.

Le Renard & le Bouc pressez de la soif, descendirent dans un puits; aprés qu'ils se furent desaltérez, ils cherchérent les moyens d'en sortir. Le Renard ayant rêvé quelque temps, dit au Bouc qu'il avoit trouvé un bon moyen pour se tirer d'embarras l'un & l'autre. Il faut te dresser sur les pieds de derriére, & appuyer les deux cornes de devant contre le mur; je grimperai aisément le long de ton dos; & quand je serai hors du puits, je te donnerai du secours, pour en sortir après moi. Le Bouc approuva la proposition du Renard, & se mit en posture pour lui faciliter la sortie; mais quand le Renard se vit en assurance, il se mit à sauter de tous côtez, sans se soucier de l'embarras où étoit le Bouc, qui lui reprochoit son indifférence & sa mauvaise foi, puisqu'il n'accomplissoit pas les conditions de leur traité. Mon ami, lui dit le Renard en l'insultant, si tu avois autant d'esprit, & autant de bon sens que de barbe, tu ne serois pas descendu dans ce puits, sans avoir auparavant songé aux moyens d'en sortir.

SENS MORAL.

Un homme prudent considére la fin des choses, avant que de se hazarder à les entreprendre. La témérité du Bouc est une peinture de l'imprudence de ceux qui se jettent dans des affaires avant que d'avoir considéré quelle en sera l'issue. Cet animal stupide & grossier descendit dans un puits, s'exposant au danger d'y périr. C'est ainsi que de certaines gens, pour un plaisir assez leger, s'exposent à des périls dont ils ont toutes les peines du monde à se tirer dans la suite. D'autres s'embarrassent dans des procès éternels, sans savoir quelle en sera l'issue, & souvent ils se ruïnent de fonds en comble avant que d'en voir la fin. On en voit même qui hazardent leur propre vie, pour se satisfaire ; & pour contenter leurs passions, ils se jettent tête baissée dans des précipices, dont ils ne peuvent plus trouver d'issue. Ce ne sont pas seulement les indiscrets, ou les imprudens qui commettent ces fautes ; les plus sages y tombent quelquefois. Le Renard si fin & si rusé accompagna le Bouc dans les périls ; & il eut besoin de toute sa finesse pour se délivrer de ce péril. Il faut donc, avant que de s'embarrasser dans une entreprise, être seur de l'événement, & savoir comment on s'en pourra tirer.

Ne te plains point de l'état malheureux
Où ton entreprise te jette.
C'étoit à toi de voir avant qu'elle fût faite,
Ce qu'elle avoit de dangereux

FA-



FABLE LXXII.



Du Chat, & du Coq.

Un Chat s'étant jetté ſur un Coq, & voulant trouver des raiſons apparentes pour le tuer avec quelque eſpèce de juſtice, lui reprocha qu'il empêchoit par ſon chant tous les Voiſins de dormir. Ce que j'en fais, repartit le Coq, n'eſt pas pour les incommoder; c'eſt pour leur utilité, & pour les appeller au travail, que je les réveille. Au moins, lui repliqua le

Chat, tu es un infame, puisque tu n'épargnes ni ta mére, ni tes sœurs dans tes sales amours. Ce que j'en fais, dit encore le Coq, c'est pour le profit de mon Maître, & afin qu'il ait une plus grande quantité d'œufs. Voilà, répondit le Chat, des raisons spécieuses ; mais je meurs de faim, il faut que je mange, & tu ne m'échapperas pas aujourd'hui. Alors il se jetta sur le Coq, & l'étrangla.

SENS MORAL.

Quand on a un mauvais naturel, & envie de malfaire, si l'on ne trouve pas des prétextes vrai-semblables pour autoriser sa malice, on léve le masque, sans garder de mesures; & l'on fait souvent passer pour des crimes les actions les plus innocentes. Quand on a conclu, contre le droit & l'équité, la perte de quelqu'un, on a recours à l'artifice, pour chercher de faux prétextes, & pour se disculper. Le malheureux a beau alléguer de bonnes raisons, & s'excuser sur son innocence; on lui fait accroire qu'il est coupable, & on le charge de crimes imaginaires. Ses accusateurs ne manquent jamais de belles couleurs pour faire approuver leurs suppositions; & ce qui est en cela de plus fâcheux, c'est qu'on trouve toûjours de fades adulateurs, qui ont la lâche complaisance d'approuver extérieurement ce qu'ils condamnent au fond de leur cœur; & par le même principe, ils méprisent les solides raisons que les au-

autres apportent pour leur défenſe. C'eſt par ces voyes criminelles que l'innocence demeure ſouvent opprimée ſous l'injuſtice, & ſous les coupables. Ceux qui ont la force à la main ne doivent jamais s'en prévaloir contre les innocens, en favoriſant la paſſion de ceux qui les accuſent mal à propos; ils doivent au contraire les protéger, peſer les raiſons de part & d'autre, pénétrer dans l'intention de ceux qui les accuſent, & tâcher de découvrir les ſeuls motifs qui les font agir, Le Chat n'ayant point de bonnes raiſons à repliquer à celles que le Coq lui alléguoit, ſe laiſſant emporter à ſon mauvais naturel, l'étrangla & le dévora ſur le champ. C'eſt ainſi que les Grands abuſent de leur autorité & de leur puiſſance, pour opprimer les petits à force ouverte, quand ils manquent de ſpécieux prétextes pour couvrir leurs injuſtices & pour les faire périr avec quelque apparence de raiſon.

En vain ton innocence apporte cent raiſons,
En vain la calomnie eſt par là découverte;
Si quelque homme puiſſant a reſolu ta perte,
Tu ſeras convaincu de mille trahiſons.



FABLE LXXIII.

Du Renard, & des Buiſſons.

Un Renard, pour éviter le péril dont il étoit menacé, ſe ſauva dans une Haye toute hériſſée d'épines, qui lui percérent les pieds de tous côtez. Ces bleſſures



res l'obligérent à jetter de hauts cris, & à se plaindre de la Haye, en lui reprochant qu'il s'étoit réfugié vers elle, pour y trouver un asyle, & que cependant elle lui avoit fait un traitement très-cruel. Mon ami, lui répondit le Buisson, vous vous êtes trompé; vous avez voulu me prendre, mais c'est moi qui ai accoutumé de prendre les autres.

SENS MORAL.

Les hommes sont assez peu avisez pour demander du secours à ceux qui ont de coutume

tume d'offenser tout le monde. Le Renard ne sachant que faire dans l'extrémité du péril où il se trouvoit, sauta dans un Buisson, & en embrassa avidement les branches, qui le piquérent de tous côtez. Il avoit tort de se plaindre, puisqu'il s'étoit blessé lui-même par son imprudence. Cette figure apprend à faire de la différence entre les personnes que l'on fréquente; & à ne pas se livrer avec la même confiance à un scélérat qui ne garde point de mesures, qu'à un honnête homme qui ne peut rien faire contre l'honneur & la conscience. Quand on est en commerce avec les honnêtes gens dont on connoît la probité, il faut de la sincérité & de l'ouverture, & les traiter comme ils nous traitent. Avec les autres dont on ne connoît pas si bien le fonds, il faut user d'une grande reserve. Ceux qui sont accoutumez à jouer de mauvais tours aux autres, & qui murmurent quand on leur rend le change, ont tort de se plaindre. C'est le reproche que le Buisson fait au Renard; car cet animal fin & rusé, met en pratique toutes ses finesses & toutes ses ruses, pour surprendre ceux qu'il veut tromper. Cependant il fut pris pour dupe, quand il serra trop étroitement une haye toute hérissée de longues épines qui lui entrérent de tous côtez dans le corps. C'est ainsi que les trompeurs sont souvent trompez à leur tour, & donnent dans les panneaux sans croire y donner.

On ne doit pas agir par tout également,
La qualité des gens veut de la différence.
S'il est seur avec l'un d'en user librement,
Un autre s'en fait une offense.

FA-



FABLE LXXIV.



De l'Homme, & d'une Idole.

Un Païsan avoit dans sa maison une Idole à qui il rendoit chaque jour de grands honneurs, & lui adressoit des priéres tres-ferventes. Il lui faisoit des vœux, pour prier ce Dieu domestique de lui donner des richesses, & toutes les commoditez de la vie ; mais le Dieu faisoit la sourde oreille, & le Païsan devenoit plus pauvre tous les

les jours. Enfin irrité contre cette Idole, il la renversa, lui donna plusieurs coups, & la mit en poudre. L'Idole étoit creuse, il en sortit une grande quanté de piéces d'or & d'argent. Alors le Païsan s'adressant à la Statue : En verité, lui dit-il, tu es un Dieu bien avare & bien malin ; tu n'as pas fait semblant de m'écouter, & tu ne m'as fait aucun bien tandis que je t'ai rendu tous les honneurs dont j'ai pu m'aviser ; & tu m'en fais maintenant que je t'ai mis en piéces ; mais c'est par force, & malgré toi.

SENS MORAL.

Les méchans ne s'appaisent point & ne deviennent point secourables par la douceur, par la civilité, par les respects. Il faut user de force & de violence, si l'on veut en obtenir quelque faveur. Il est nécessaire de prévenir de bonne grace ceux que l'on a envie de secourir, & il ne faut pas attendre qu'ils soient réduits à la derniére extrêmité. On peut apprendre par cette Fable le peu d'estime que les Anciens faisoient de leurs Dieux, & les sentimens qu'ils avoient de leur pouvoir. Les plus sages d'entr'eux regardoient la pluralité des Dieux comme une chose chimérique, & contraire à la droite raison ; mais ils faisoient semblant d'entrer dans les opinions du Peuple pour ne pas le revolter, de crainte de s'exposer mal à propos à sa fureur. S'ils eussent

ſent été bien perſuadez du pouvoir que l'on attribuoit à Jupiter & aux autres Dieux, ils ne les auroient pas traitez avec tant de mépris. Ils ne leur auroient pas attribué des paſſions ſi honteuſes, l'envie, la vengeance, la luxure, & toute ſorte d'infamies; ils ne les auroient pas fait métamorphoſer en bêtes ſales, pour contenter leurs impudiques amours. Eſope fait paroître en cette Fable un homme qui ſe moque impunément des Dieux, & qui les outrage de paroles & d'effet, en briſant leurs Statues, & en leur reprochant leur malignité, ou leur impuiſſance.

Doit-on être ſurpris, qu'afin qu'on s'enrichiſſe,
On aille juſqu'au crime, & qu'on n'épargne rien?
Qui craint de faire une injuſtice,
Rarement amaſſe du bien.



FABLE LXXV

D'un Pêcheur, & des Poiſſons.

Un Pêcheur aſſez peu verſé dans ſon métier, prit ſa flûte & des filets pour aller à la pêche. Etant arrivé au bord de la mer, il s'aſſit ſur une pierre, & ſe mit à jouer de la flûte, croyant par la douceur de ſon chant charmer les Poiſſons, & les prendre ſans aucune peine; mais cette tentative ne lui réüſſit pas. Il quitta donc la flûte, prit ſon filet, & le jetta dans la mer. Du premier coup de filet, il prit une grande



grande quantité de poiſſons ; il les traîna ſur le rivage, & ils ſe mirent tous à ſauter. En vérité, leur dit-il, vous êtes de ſots animaux. Tandis que j'ai joué de la flûte, vous n'avez point voulu danſer ; & ſi-tôt que j'ai ceſſé d'en jouer, vous vous êtes tous mis à ſauter.

SENS MORAL.

Il faut faire chaque choſe à propos, dans ſon temps. Ce qui convient dans une ſaiſon, feroit un mauvais effet dans une autre, les mêmes actions qui ſient bien à la jeuneſſe, ſeroient ridi-

cules dans un âge plus avancé. Quand on est d'une certaine profession qui demande du sérieux & de la gravité, on se rend ridicule, si l'on veut badiner comme des enfans. S'il y a un temps de rire, il y a aussi un temps de pleurer; c'est à-dire qu'il faut s'accommoder aux conjonctures, & faire chaque chose à propos. Le Pêcheur reprochoit aux Poissons qu'il venoit de prendre, que c'étoit à tort qu'ils faisoient paroître tant de joye dans le malheur qui venoit de leur arriver, & qu'ils dansoient à contre-temps. Ils le devoient faire lorsqu'il jouoit de la flûte, & avant que d'avoir perdu leur liberté.

Quoique tes Vers soient beaux, tu te plains sans raison,
De ce qu'on ne veut point quelquefois les entendre.
Chaque chose a son temps. Il faut savoir le prendre,
Rien ne peut plaire étant hors de saison.



FABLE LXXVI.

Du Laboureur, & de la Cigogne.

Un Laboureur fâché de voir que les Grues & les Oyes sauvages mangeoient ses bleds dans ses champs, tendit des filets pour les surprendre. Il prit aussi avec elles une Cigogne, qui le pria tres-instamment de la remettre en liberté, lui répréſentant qu'elle n'étoit ni Grue, ni Oye sauvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégât, puisqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains.

Elle



Elle lui dit encore, pour l'attendrir qu'elle servoit ses parens avec une piété sans exemple, & qu'elle les secouroit charitablement dans leur extrême vieillesse. Le Laboureur, sans faire attention aux remontrances de la Cigogne, se mit à sourire. Je conviens de tout ce que tu dis, repliqua-t'il ; mais puisque tu es prise avec les autres Oiseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.

SENS MORAL.

Il est dangereux de se trouver avec les méchans ; car souvent l'innocent est puni comme

me le coupable. Les Jurisconsultes ont déclaré que celui qui est pris en la compagnie d'un homme qui a commis un crime, doit être puni comme le criminel, quoiqu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet ni de ses conseils. C'est la Jurisprudence ordinaire, & c'est ainsi que les Juges se comportent dans ces circonstances. Esope a proposé cette Fable, & répréſente le malheur de la Cicogne, pour apprendre aux hommes à bien choisir les personnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes leur précautions, pour ne se trouver jamais en mauvaise compagnie, à cause des accidens & des malheurs qui en peuvent arriver Quand on voit souvent des gens vicieux, on prend insensiblement la teinture de leur vices, outre que quand on a une véritable probité, on ne doit guére trouver de plaisir à voir des méchans, à cause de la disproportion de l'humeur, & des sentimens. Les bienséances, & la necessité du commerce obligent quelquefois à voir des gens qui n'ont pas un grand fonds de probité, & dont la réputation est attaquée; mais du moins il ne faut point lier avec eux de société qui soit de durée. Il faut se souvenir que la Cigogne perdit la vie, non pas pour ses méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Grues & des Oyes sauvages, à qui le Païsan en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ses bleds.

Les méchans ont des bons cent fois causé la perte,
Nous en avons mille exemples fameux,
Quoiqu'à la vertu seule on t'ait veu l'ame ouverte,
Hante des scélérats, tu périras comme eux.

FA-

FABLE LXXVII.



Du Berger, & des Laboureurs.

Un jeune Berger qui faisoit paître ses troupeaux sur une colline, donnoit souvent, pour se divertir, de fausses allarmes aux Bergers des environs, & crioit au Loup, quoiqu'il n'en parût aucun. Les Bergers venoient promptement à son secours. Il arriva un jour, qu'un Loup lui enleva effectivement une de ses Brebis. A-

T 3 lors

lors il se mit à crier de toute sa force ; mais les autres croyant qu'il se moquoit d'eux à son ordinaire, ne se mirent point en peine de venir le secourir. Ainsi le Loup emporta la Brebis sans que personne s'y opposât.

SENS MORAL.

C'est rire mal à propos que de rire à sa perte ; & le mensonge fait en riant a souvent des suites tres-fâcheuses. Le Berger dont il est fait mention en cette Fable, à force de mentir, se rendit indigne qu'on le crût, lors même qu'il disoit la vérité ; & ainsi il perdit l'une de ses Brebis, pour avoir voulu se divertir mal à propos. On perd tout crédit, quand on a la réputation de mentir souvent. Esope attribue ce défaut à un jeune Berger. En effet il convient mieux à des enfans de dire des puérilitez, & des contes faits à plaisir, qu'à des personnes graves, qui doivent être plus sérieuses, & ne parler que bien à propos. Il faut donc, autant que l'on peut, dire toujours la vérité, & ne point se licentier à faire des mensonges, sous prétexte que ce n'est qu'en badinant, que la matiére est frivole, & qu'elle n'intéresse personne. Les mensonges de ce jeune Berger lui furent plus nuisibles qu'il ne pensoit ; car ses compagnons accoutumez à ses cris, le laissérent crier autant qu'il voulut, lors même que le Loup emportoit effectivement sa Brebis ; mais ils crurent que c'étoit encore une fausse allarme.

Fai

Fai que la vérité règne en tous tes discours.
Des ruses d'un menteur on garde la mémoire,
Et quand dans ses besoins il appelle au secours,
Quelque pressans qu'ils soient, on ne l'en veut pas croire.

FABLE LXXVIII.



De la Fourmi, & de la Colombe

Une Fourmi pressée de la soif descendit dans une Fontaine où elle pensa être étouffée, étant entraînée par le courant sans pouvoir s'en retirer. Une Colombe qui

qui la vit dans l'embarras où elle étoit, arracha une branche d'arbre qu'elle jetta dans la Fontaine. La Fourmi à l'aide de cette branche, se garantit du malheur dont elle étoit menacée. Peu de temps après, un Oiseleur tendit des filets pour surprendre la Colombe, qui n'y prenoit pas garde. La Fourmi qui connut la mauvaise intention de l'Oiseleur, le mordit à la jambe. La douleur qu'il sentit l'obligea à se retourner & à lâcher son filet. La Colombe qui entendit du bruit, se sauva, par ce bon office de la Fourmi.

SENS MORAL.

Il est juste d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, & de rendre le réciproque autant qu'on le peut. Celui qui fait du bien ne doit point avoir de vue intéressée, ni exiger du retour; mais celui à qui on l'a fait, doit être dans une attention continuelle pour trouver des occasions de rendre la pareille. La Colombe sauva la vie à la Fourmi en lui jettant une branche d'arbre, sur laquelle elle monta, pour sortir de l'eau où elle alloit être étouffée; mais aussi la Fourmi sur le champ lui donna le moyen de se sauver des filets qui menaçoient sa liberté. Cet exemple prouve que les bêtes mêmes ont de la reconnoissance. En effet on a vu les Animaux les plus farouches, des Ours, des Lions, s'attacher inséparablement à des hommes, les sui-

vre

vre par tout, les servir, les défendre contre leurs ennemis, par reconnoissance pour des secours qu'ils leur avoient donnez.

Lorsque tu vois quelqu'un dans un peril extrême.
Si tu le peux, sois l'appui de ses jours,
Sauve-les; que sais-tu si quelque jour toi-même
Tu n'auras pas besoin d'un semblable secours?

Fin du premier Tome.





TABLE

Du premier Volume

TABLE

DE LA

VIE D'ESOPE.

lui

TA-

TABLE
DES
FABLES D'ESOPE.

XVIII. De

Fin de la Table du premier Volume.



